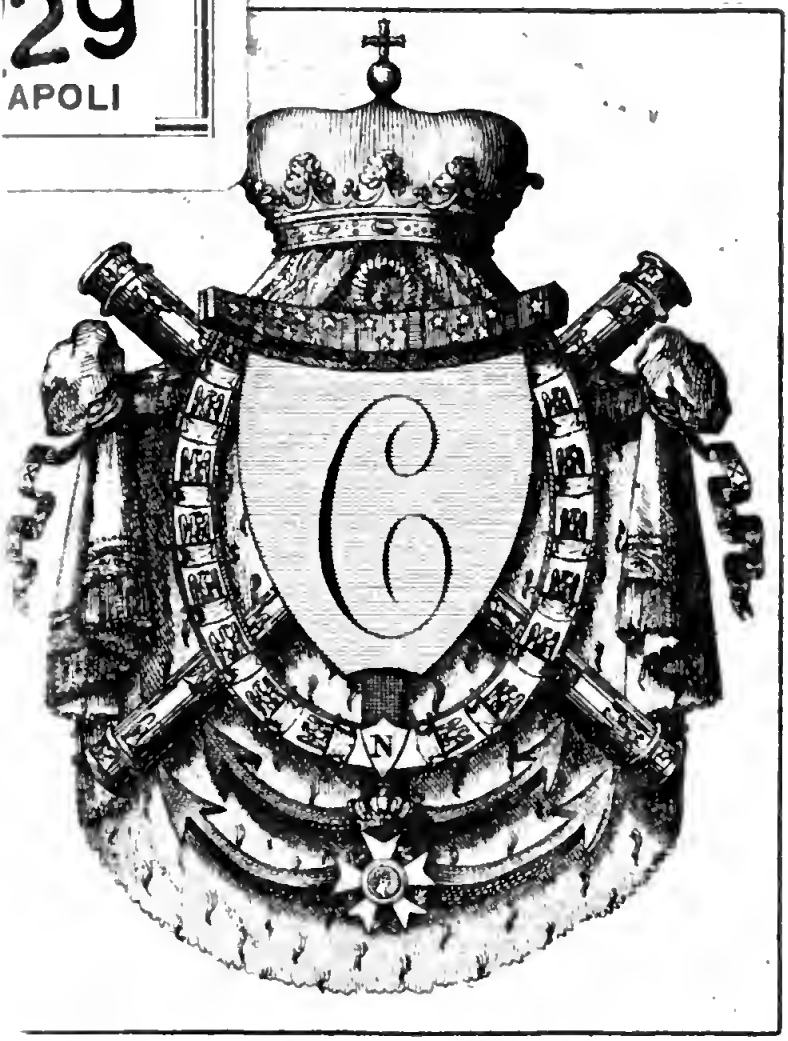
aele III
II
UPPL.
LATINA
A
29
APOLI



II Suppl. Palat. A 129

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME QUATORZIEME.

127.157

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XIV.

LA VIE

DE

DAVID SIMPLE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

LE VÉRITABLE AMI

OU

LA VIE

DE

DAVID SIMPLE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de l'Hiſtoire de CAMILLE.

LE jour ſuivant, dès que Camille put ſe trouver ſeule avec David, elle continua ainſi ſon hiſtoire.

Valentin étoit la ſeule conſolation qui me reſtoit. Soit que ſes paſſions ne fuſſent pas ſi

vives, ou que ſes réſolutions fuſſent plus fortes que les miennes, il ſupportoit ſon ſort avec plus de fermeté que moi, quoique ſes ſentimens & les miens fuſſent en tout les mêmes. Nous nous quittions rarement. Cela donna lieu à Livie de faire entendre à mon pere que nous caballions contre eux. L'inquiétude continuelle de mon eſprit m'avoit ſi fort changée, que j'étois à peine reconnoiſſable. Ces marques du tendre regret que j'avois d'avoir perdu l'amitié de mon pere, on les imputoit à ma malice, & à la rancune qui me rongeoit en ſecret. C'eſt ainſi qu'on me faiſoit un crime de ma triſteſſe même. Mon pere, quoique naturellement ſincere & généreux, étoit ſi fort enyvré de ſa paſſion pour ſa femme, qu'à ſon exemple il prenoit ombrage de tout ce qu'il voyoit autour de lui. Devant un juge ſi partial, les apparences devenoient des preuves, les ombrages des réalités. Enfin, ſi je devois vous dire tous les artifices auxquels ma belle-mere avoit recours pour nous rendre malheureux, pour tromper un époux qui l'aimoit à la folie, & pour ſe perdre elle-même dans le fond, je ne finirois jamais, & j'abuſerois de votre patience. Lorſqu'elle avoit formé le deſſein de quelque dépenſe extravagante, elle n'en faiſoit jamais la propoſition directement, elle n'en diſoit que deux mots, pour laiſſer entrevoir à mon pere qu'elle eût été bien aiſe que la choſe

ſe fît. S'il la jugeoit déraiſonnable ; s'il ne ſaiſiſſoit pas d'abord cette occaſion qu'elle lui donnoit de lui plaire ; s'il ne propoſoit pas la choſe comme s'il en eût formé le deſſein lui-même, qu'il n'obligeât pas ſa femme à y conſentir comme malgré elle, elle prenoit une humeur inſupportable pendant tout le jour, & il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour le tourmenter. Dès qu'elle s'appercevoit qu'il étoit touché de la voir en colere, elle s'étudioit à augmenter ſa douleur par les diſcours les plus piquans, & les manieres les plus cruelles. Je vous avouerai ma foibleſſe, vous la blâmerez ſans doute, & j'en ai honte moi-même : je ne pouvois quelquefois m'empêcher de prendre plaiſir à voir mon pere tourmenté par une perſonne, à qui il permettoit lui-même de nous tyranniſer mon frere & moi. » Ici David baiſſa les yeux en ſoupirant ; & ſans s'expliquer, il ne pouvoit approuver Camille, & ne vouloit pas la condamner. Elle le remarqua, & ſe hâta de le tirer de l'embarras où il étoit, en ſe remettant ſur le bon côté de ſon caractere, & continua ainſi. » Cependant elle pouſſoit les choſes ſi loin, que l'angoiſſe où je voyois mon pere, réveilloit toute ma tendreſſe. Je comparois cette conduite à celle de ma mere, dont toute l'étude avoit été de plaire à ſon époux. La façon dont j'avois vécu avec mon pere me revenoit auſſi dans l'eſprit, & je

quittois ſouvent la chambre les yeux baignés de larmes.

Livie étoit ſi bien au fait de l'humeur de mon pere, elle ſavoit ſi bien où elle devoit s'arrêter, qu'elle ne pouſſoit jamais ſes mauvaiſes manieres au delà de ce qu'il en pouvoit ſupporter. Dès qu'elle voyoit qu'il commençoit à s'échapper, & à répondre ſur le même ton à ſes duretés, elle ſavoit ſe métamorphoſer de tigreſſe en agneau. Ce retour imprévu de la douleur à la joie, produiſoit toujours tant d'effet ſur ſon époux, qu'il oublioit à l'inſtant tout ce que ſa femme avoit pu lui dire d'injurieux, & ne lui tenoit compte que de la bonne humeur où il la voyoit dans ce moment. Sa réconciliation le mettoit dans de tels tranſports de joie, qu'il ſe condamnoit lui-même d'avoir offenſé une ſi aimable mortelle. Il lui demandoit mille fois pardon, & s'étonnoit de la facilité qu'elle avoit à le lui accorder. Sa tendreſſe pour elle en augmentoit. Une violente paſſion arrêtée en ſon cours en redouble de force, comme une riviere après avoir ſurmonté les digues qui la retenoient. Quand on aime bien, il n'y a rien qu'on n'accorde dans le moment du racommodement. Mon pere ſe fatiguoit à chercher ce qu'il pourroit faire pour reconnoître les bontés de ſa femme, & il ne manquoit gueres de propoſer la choſe qui avoit donné lieu à leur différend : il la prioit inſtamment de conſentir à ce qu'elle deſiroit autant

que lui : & enfin, après bien des refus, & ayant auparavant fait ſentir à ſon mari les obligations qu'il lui avoit de ſa complaiſance, elle ſe rendoit à ſes importunités. Ainſi tout ſe remettoit ſur le bon pied, mon pere ſe croyoit le plus heureux de tous les hommes, & rien ne pouvoit troubler ſon contentement, que la haine qu'on lui faiſoit croire que ſes enfans couvoient contre lui.

Le pauvre Valentin & moi nous errions dans la maiſon oubliés & haïs. Ce que nous ſentions en voyant le changement de notre pere, mes paroles ne ſauroient l'exprimer auſſi vivement que votre imagination pourra vous le repréſenter. Cependant Livie n'étoit pas encore ſatisfaite. Quoique accablés de mépris, & expoſés tous les jours aux mortifications les plus cruelles, nous ne lui paroiſſions pas aſſez malheureux. Notre père ne nous avoit pas encore entiérement abandonnés. Quoiqu'elle mit tout en œuvre pour lui donner mauvaiſe opinion de nous, elle ne pouvoit le porter à nous mettre à la porte, ni nous charger de quelque crime atroce. Pour nous chaſſer, elle ne devoit pas même paroître le ſouhaiter ; tout ſon pouvoir n'étoit qu'une ſuite de l'aveuglement de mon pere ; & ſi elle eût fait la moindre démarche qui eût pu lui deſſiller les yeux, la droiture de ſon cœur lui auroit certainement fait haïr ſa femme autant qu'il l'aimoit. Elle ſe voyoit donc obligée d'en agir avec circonſ-

pection. Elle ſavoit que le ſeul moyen d'amener à ſes fins une perſonne qui n'a point de mauvais deſſeins d'elle-même, c'eſt de cacher ſes artifices, & d'affecter en tout une grande pureté d'intention.

Il y avoit ſi long-tems qu'elle nous haïſſoit, & qu'elle tâchoit de nous faire paroître ſes ennemis & ceux de mon pere, qu'enfin je m'imagine qu'elle crut que nous l'étions effectivement. Elle épioit toutes nos actions, comme ſi elle eût craint quelque ſanglant projet de notre part. Elle ne s'acharnoit pas ſi fort à Valentin qu'à moi. Voyant que par notre amitié nous n'étions qu'un cœur & qu'une ame, & ſachant que j'étois la plus aiſée à émouvoir, elle jugea que c'étoit par moi, comme par le côté le plus foible, qu'elle devoit commencer ſes attaques. Dans cette vue, elle faiſait tout ce qu'elle pouvoit pour m'aigrir, & pour me pouſſer à ces tranſports de colere où l'on n'eſt pas maître de ſes paroles & de ſes actions.

» David ne put s'empêcher de ſoupirer de cette cruauté. Eſt-il poſſible, dit-il, que Livie put pouſſer ſi loin ſa malice, & que votre pere fût ſi aveuglé par ſa paſſion, qu'il n'en eût jamais le moindre ſoupçon ?

Hélas, Monſieur, reprit Camille, vous ne ſauriez croire à quels excès de pareilles paſſions peuvent pouſſer un eſprit crédule. Elles l'entraînent dans des précipices, dont la vue l'auroit ſaiſi d'horreur, s'il avoit pu

:s découvrir, & le font conſentir à des ac-
ons dont il ſe croit tout-à-fait incapable,
c qu'il condamneroit comme horribles dans
n autre. Vous ſerez peut-être ſurpris de
e que je vais vous dire : c'eſt que ſi mon
ere n'avoit pas eu le cœur ſi bien fait, il
uroit eu moins de foibleſſe. Un homme qui
egarde une femme comme une créature for-
née exprès pour ſes plaiſirs, qui n'a ni com-
aſſion ni amitié pour elle, ne ſe laiſſera ja-
ais perſuader, par tous les artifices dont
lle pourra s'aviſer, à offenſer qui que ce
oit pour lui plaire. C'eſt cette tendreſſe mê-
ne, cette bonté naturelle, qui pouſſoient
non pere à ſe prêter à tous les deſirs de la
erſonne qu'il aimoit ; ce ſont ces belles
ualités, dis-je, qui étoient la cauſe de tou-
es ſes erreurs.

Une femme a de quoi remuer en même
ems toutes les paſſions d'un homme : l'a-
nour qu'elle lui témoigne flatte ſa vanité ;
a tendreſſe ne peut tenir contre la douceur
u'il voit en elle ; &, pour peu qu'il s'em-
loie à gagner ſon eſtime, elle y réuſſit ai-
ément, après avoir réuſſi à lui plaire. Il
âche lui-même de ſe perſuader qu'il ne pour-
oit l'aimer ſi ardemment, ſi elle n'étoit di-
ne de ſon eſtime. C'eſt ainſi qu'un hom-
ne, pour prouver ſon diſcernement & ſon
on goût, ſe voit dans la néceſſité de juſti-
er une femme qu'il ne ſauroit s'empêcher

d'idolâtrer; & c'eſt à cette foibleſſe que les plus belles ames ſont les plus expoſées.

Si heureuſement cette paſſion démeſurée a pour objet une femme qui en ſoit véritablement digne, celui qui en eſt atteint en devient plus agréable & plus utile à tous ceux qui le connoiſſent. Ses ſentimens en ſont plus raffinés, ſes actions plus conformes aux regles de la prudence. L'attention & les conſeils inſinuans d'une femme vertueuſe, qui n'a en vue que l'honneur & l'avantage de ſon mari, le dépouillent peu à peu de mille petits défauts dont il négligeoit de ſe corriger, & le rendent enfin plus ſage, & par conſéquent plus heureux qu'auparavant. Mais ſi au contraire, comme dans le cas de Livie & de mon pere, la femme ne regarde l'amitié de ſon époux, que comme une occaſion favorable de conſumer ſon bien & de ſe jouer de ſa crédulité, elle le privera de ſa raiſon auſſi facilement que de ſon argent. Ses amis l'abandonneront. Il ſentira qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas bien; mais ſa paſſion l'empêchant de l'attribuer à la véritable cauſe, il ne ſaura à quoi s'en prendre. Il éveillera *le ſoupçon qui dort à la porte de la ſageſſe* (*a*), & ſe ſentira agiter par *une furie que tous les pavots de la terre ne ſauroient endormir.* [*b*]

(*a*) Milton. [*b*] Schakeſpear.

Pardon, Monſieur. Je me laiſſe entraîner
ır mes réflexions, & je ne ſonge pas qu'el-
s pourroient bien vous ennuyer. Pour re-
:nir à mon hiſtoire, voici la vie qu'on
enoit chez nous. Mon pere étoit toujours
quiet de voir la déſunion qui régnoit en-
: ſes enfans & ſa femme; ma belle-me-
employoit tout ſon tems à ſonger aux
oyens de faire réuſſir ſes mauvais deſſeins;
alentin paroiſſoit morne & abattu; il ne
uvoit cacher le chagrin qui le rongeoit;
pour moi j'étois en proie à tant de diffé-
ntes paſſions, que je pouvois à peine diſ-
guer où j'étois, ce que je faiſois, & avec
i je parlois.

Je vous raconte les choſes ſans ordre,
mme elles ſe préſentent à mon eſprit. J'eſ-
re que vous pardonnerez le peu de liaiſon
i ſe trouve dans ma narration. J'appris
e fois que les profuſions de ma belle-me-
avoient réduit mon pere à un preſſant be-
n. Je n'héſitai pas à prendre mon parti,
je m'en allai emprunter d'un de mes amis
elque argent, que je lui apportai. Mon
re, qui malgré ſa foibleſſe pour ſa femme
oit la bonté même, fut touché de cette
ırque d'amitié que je venois lui donner;
comme il ne ſavoit ce que c'étoit que
feindre, il ne tâcha pas de me cacher
mbien il y étoit ſenſible. Je vis bientôt
e ma généroſité n'étoit pas du goût de
rie, quelque mine qu'elle fît pour dégui-

ſer ſes véritables ſentimens aux yeux de ſon époux.

J'avois depuis ſi longtems perdu l'eſpoir de voir renaître les heureux jours que j'avois paſſés autrefois avec mon pere, que je trouvois une eſpece de repos à ne plus eſpérer. Ce petit ſervice que je lui rendis, me procura un retour de tendreſſe de ſa part, qui ne ſervit préciſément qu'à me rappeler celle que j'avois perdue. Pendant le peu de tems que cela dura, je me trouvai encore plus malheureuſe, que lorſqu'il m'avoit entiérement négligée. Ce qui me manquoit des témoignages d'amitié que j'avois reçus par le paſſé, s'offroit ſans ceſſe à ma penſée, & j'eus à ſouffrir de nouveau toutes les peines que j'avois déja éprouvées. Il m'avoit couté bien du tems & des efforts pour calmer ma douleur & pour m'endurcir aux mauvais traitemens. Cette petite lueur de plaiſir, ce rayon d'eſpérance l'emporta ſur ma conſtance, & me replongea dans mes irréſolutions. C'eſt nous arrêter à de vaines illuſions, & flatter notre orgueil d'un pouvoir chimérique, que de penſer que nous pouvons mettre hors d'état de nous nuire une perſonne qui nous hait, & avec qui nous ſommes obligés de vivre.

Livie vit l'agitation de mon eſprit, & réſolut de la faire ſervir à ſes deſſeins. Un jour que j'étois ſeule à rêver, & roulant dans mon eſprit mille penſées ſur la ſituation où

'étois alors, & celle où j'avois été autre-ois, elle entra dans ma chambre, avec un ir de bonté peint ſur ſon viſage. Elle s'aſſit, arla de pluſieurs choſes indifférentes, & it enfin tomber la converſation ſur les affai-es de la famille. Là-deſſus elle prit occa-ion de me tenir les diſcours les plus offen-ans dont elle put s'aviſer, quoique ſans paſ-er les bornes de la politeſſe; car elle ſe pi-uoit d'être bien élevée, & c'étoit une de es perſonnes dont tout le ſavoir-vivre con-iſte à inſulter les autres, ſans ſe ſervir de ermes groſſiers.

Lorſque Livie crut avoir pouſſé mon reſ-entiment à l'excès, elle hauſſa la voix pour faire entendre de mon pere, qui étoit oc-upé à lire dans une chambre qui n'étoit ſé-arée de la mienne que par une ſimple cloi-on. Il ne manqua pas d'accourir au bruit u'elle fit. Je tâchai de parler; mais le tu-ulte des paſſions qui me combattoient ne ie permettoit pas de m'exprimer. Les pa-oles de Livie avoient réveillé dans mon eſ-rit une idée ſi vive de ſa perfidie, & des uels effets que j'en ſouffrois, que je ſuc-ombai au poids de ma douleur. Livie étoit ille de rage. Irritée au point que je l'étois, n'avois pu m'empêcher de lui dire ce que penſois de ſa conduite. Son orgueil ne it ſouffrir de penſer que je la connoiſſois, je crois réellement que ſa colere en étoit ſon comble. Cependant elle ne s'oublia

jamais juſqu'à perdre de vue ſon deſſein principal. Mon pere paroiſſoit troublé & confus de nous voir dans cet état : il pria Livie de lui apprendre la cauſe de ce déſordre, jurant hautement que ni les nœuds du ſang, ni aucuns égards ne pourroient défendre de ſon indignation, quiconque avoit pu la pouſſer à des violences ſi contraires à ſa douceur naturelle. Livie avoit eu le tems de ſe remettre aſſez pour penſer à la réponſe qu'elle devoit faire. „ Ce n'eſt rien, dit-elle, n'en parlons plus : votre fille s'eſt emportée ſur quelque bagatelle dont je lui ai parlé " : (& là-deſſus, elle répéta quelques diſcours qu'elle m'avoit tenus, & qu'on pouvoit expliquer de deux façons ; & l'air dont elle s'exprima leur donnoit un tour tout différent de celui qu'elle leur avoit donné en me parlant.) Vous jugez bien que ſon époux, prévenu en ſa faveur comme il l'étoit, les interpréta dans le ſens le plus favorable. „ Mais il auroit fallu être une ſouche & une pierre, continua-t-elle, pour ne pas s'émouvoir des réponſes qu'elle m'a faites. " Sur cela elle redit les expreſſions les plus piquantes dont je m'étois ſervie avec elle. A dire vrai, elle m'avoit mis dans un état à ne pas ménager les termes, & je lui avois dit tout ce que la rage avoit pu me ſuggérer. „ Enfin, ajouta-t-elle d'un ton radouci, laiſſons cela, j'oublie tout, & je lui pardonne de tout mon cœur. " Pendant qu'elle parloit, mon

rédule & malheureux pere ouvroit de rands yeux furieux, il ſe mordoit les le-res, & enfin il s'élança ſur moi & me rappa.

Camille prononça ces derniers mots d'une oix tremblante, qui s'affoiblit inſenſible-ent, & qui enfin lui manqua tout-à-fait : n friſſon la ſaiſit, & peu après elle s'éva-ouit. David la prit entre ſes bras, mais il e ſavoit ce qu'il devoit faire pour la ſoula-er, il étoit lui-même preſque auſſi foible u'elle.

Valentin entra dans ce moment, il ne avoit que penſer de ce qu'il voyoit ; cepen-lant ſon premier mouvement fut de s'em-loyer à ſecourir ſa ſœur. Il courut cher-her de l'eau, lui en jetta au viſage, & elle eprit en un moment ſes eſprits. Ils paſſe-ent le reſte de la ſoirée à parler de choſes ndifférentes. Valentin parut plus penſif qu'à 'ordinaire. Camille le remarqua, & en fut llarmée, elle craignoit quelque nouvelle liſgrace. Lorſqu'elle ſe retira, Valentin la uivit dans ſa chambre. Il ſembloit qu'il avoit quelque choſe à lui dire, qu'il crai-noit de découvrir, & qu'il avoit cepen-lant de la peine à cacher.

Son amitié pour Camille n'étoit pas com-ne celle de ces freres, qui, ſe voyant maî-res d'un gros bien, par l'injuſte partialité d'un pere appliqué à aggrandir ſa famille, plus qu'à procurer le bonheur de ſes enfans,

renvoyent leurs ſœurs dans quelque maſure à la campagne, où ils leur paſſent comme par grace dequoi ſe garder de la faim, & peut-être de quoi aller de pair avec les filles de leurs fermiers : encore ce qu'ils en font n'eſt-il que pour les empêcher de paroître dans le monde, & de venir en ville deshonorer la famille par leur pauvreté.

Valentin avoit les plus tendres égards pour ſa ſœur, il n'oſoit rien dire qui pût l'offenſer. Camille s'apperçut de l'embarras où il étoit, & le pria de lui apprendre la cauſe d'un chagrin qu'elle étoit fâchée de ne pas partager. Malgré l'opinion de quelques beaux eſprits, elle étoit capable, quoique femme, de tous les ſentimens généreux d'une véritable amitié. „ Je penſe, ma chere ſœur, dit Valentin, que vous ne doutez pas de l'attachement ſincere que j'ai pour vous, & je crois vous en avoir donné des preuves. Je vous avoue que c'eſt à votre ſujet que vous me voyez inquiet à préſent. L'état où je vous ai trouvée tout-à-l'heure, & le trouble que j'ai remarqué dans les regards de Monſieur Simple, m'ont fait craindre que vous ne vous jettaſſiez dans de plus grands malheurs, s'il ſe peut, que vous n'en avez éprouvé juſqu'à préſent. Je ſais bien que dans un cœur auſſi généreux que le vôtre, les plus fortes inclinations ſont celles que la reconnoiſſance y fait naître. Je ne ſuis pas naturellement ſoupçonneux ;

mais l'expérience que j'ai des hommes, votre beauté, & ſur-tout l'appréhenſion où je ſuis des accidens qui peuvent menacer votre repos, me font voir du danger où peut-être il n'y en a point. Perſonne ne doit entrer avec plus de précaution que vous, dans un engagement qui porte la moindre apparence d'amour. Le naturel ſenſible que vous avez reçu du ciel, peut vous expoſer aux plus terribles revers; &, à moins que vous ne trouviez un homme d'une humeur ſemblable à la vôtre, ce qui n'eſt pas fort aiſé, vous ſeriez auſſi mal aviſée de prodiguer votre tendreſſe en faveur d'un amant, que le ſeroit un homme qui s'aſſocieroit de bien avec un autre qui n'auroit pas le ſou, qui ſeroit outre cela un prodigue, & qui enfin ne lui ſauroit aucun gré de ſa généroſité. Monſieur Simple, je l'avoue avec plaiſir, en a uſé avec nous d'une façon qui exige de nous les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance. Mais ſi ce qu'il a fait ne vient que de la paſſion que vous lui avez inſpirée, s'il médite votre perte au lieu de votre bonheur, j'aimerois mieux être encore dans l'état où il nous a trouvés, que devoir mon bien-être à une perſonne qui auroit des ſentimens ſi lâches & ſi indignes. " Camille écoutoit Valentin avec beaucoup d'attention. Dès qu'il eut achevé, elle lui témoigna combien elle étoit ſenſible à l'intérêt qu'il prenoit à ce qui la regardoit.

Elle l'assura en même tems qu'après avoir examiné de près toutes les actions & les moindres paroles de Simple, elle n'avoit rien trouvé en lui qui ne la persuadât de plus en plus, qu'il avoit en effet autant d'honneur qu'il paroissoit en avoir : qu'à la vérité, elle croyoit qu'il avoit du penchant pour elle, mais qu'il sembloit plutôt soigneux de le cacher qu'empressé à le découvrir ; ce qu'elle imputoit à sa délicatesse, & à la crainte où il étoit qu'elle ne le soupçonnât de vouloir la gêner dans ses inclinations, en se prévalant des services qu'il lui avoit rendus. Ensuite elle pria son frere de se mettre l'esprit en repos sur ce qu'il avoit vu. Elle lui dit que c'étoit la répétition de ce qu'elle ne pouvoit se représenter sans horreur, qui l'avoit jettée dans le désordre où il l'avoit trouvée. Elle l'assura enfin que si on lui parloit d'amour, elle étoit résolue de l'en avertir, & de se conduire en tout par ses ordres.

Simple put à peine fermer les yeux de toute la nuit. Les diverses réflexions qui lui survenoient au sujet de l'histoire de Camille l'occupoient tout entier : les bonnes qualités qu'elle avoit louées dans son pere, jointes au traitement qu'elle se plaignoit d'en avoir reçu, paroissoient à David de tristes preuves qu'il n'y avoit point de caractere parfait. Lorsqu'il envisageoit les souffrances de Camille, il se sentoit rempli d'indignation

ontre ſon pere : mais lorſqu'il réfléchiſſoit
ue les artifices de Livie avoient été la cauſe
e toutes les erreurs de ſon époux, il ne
ouvoit s'empêcher de le plaindre & d'en
voir pitié. Mais dès qu'à ces funeſtes idées,
il ne trouvoit que du déſagrément, il
oyoit ſuccéder celle de la bonté & de la
ndreſſe de Camille, toutes ſes penſées ſe
oient ſur ce ſeul objet, il s'y livroit avec
viſſement, & ne s'en ſentoit arracher qu'a-
ec peine, par le ſouvenir de la foibleſſe
ont elle s'étoit avouée coupable, en ſe ré-
uiſſant des inquiétudes que Livie cauſoit à
n pere. Cependant, tant de vertus lui par-
ient en faveur de Camille. Quand même
s défauts auroient été plus grands, il n'au-
it pas laiſſé de croire qu'il avoit trouvé en
e ce qu'il avoit ſi longtems déſiré. Il
tardoit d'entendre le reſte de ſon hiſtoi-
, ſûr de n'y rien apprendre qui ne fut fort
antageux à ſa Maîtreſſe.

CHAPITRE II.

Continuation de l'Hiſtoire de CAMILLE.

LE lendemain, Valentin ſortit de bonne heure, & laiſſa David entretenir en liberté ſa chere Camille. Dès qu'ils furent ſeuls, il la pria de continuer ſon Hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes.

Je finis hier à un endroit dont le ſouvenir me pénetre toujours ſi vivement, que je n'ai pas la force de retenir mes eſprits. Quoique j'euſſe été dès l'enfance auprès de mon pere, il n'en étoit jamais venu à des violences avec moi avant ce tems-là. Le coup m'étourdit; mais le ſentiment me revint bientôt, & me rappela une chaîne d'horribles penſées, qu'il m'eſt auſſi difficile de bannir de ma mémoire, que de trouver des couleurs aſſez fortes pour les dépeindre. Quand mon pere me vit tomber, je crois qu'il s'en effraya d'abord. Il m'aida à me relever, & me mit ſur le lit: mais Livie voyant que je n'avois point de mal, & craignant qu'il ne s'attendrît & ne me pardonnât, l'entraîna hors de la chambre, ſous prétexte qu'elle appréhendoit les effets de ſa colere, diſant qu'elle étoit fâchée qu'il m'eût maltraitée à cauſe d'elle, & qu'elle aimoit mieux ſouffrir les plus grandes inſultes, que

: le voir épouſer ſa querelle avec ſi peu
modération. Elle répéta en même tems,
ur l'aigrir davantage, les reproches que
lui avois faits, & qui avoient donné lieu
l'emportement de mon pere. Je ne dis
s le mot, pendant tout ce tems-là, & à
e vrai, je n'en avois pas la force. Dès
'ils furent ſortis, je me laiſſai aller ſur
lit, dans une angoiſſe que la plus vive
agination ne ſauroit ſe repréſenter, & je
comprens pas comment je pus y réſiſter.
ndifférence de mon pere à me laiſſer dans
tat où j'étois, ſans ſe mettre en peine de
que je ſouffrois, & ſans s'informer ſi je
ritois d'être traitée de la ſorte, m'étoit
lle fois plus cruelle que le traitement mê-
: que je venois d'en recevoir.
Valentin, qui avoit accoutumé de monter
na chambre toutes les fois qu'il revenoit
logis, rentra peu après. Il me trouva
yée de pleurs, & incapable de lui appren-
: ce qui les faiſoit couler. Il ſoupçonna,
e, quelle que fût la cauſe de ma douleur,
ie n'en étoit pas innocente. D'abord il
cria qu'il alloit la trouver, pour lui de-
nder à elle-même ce qui en étoit. Je
rêtai, & lui fis entendre par mes regards
il ne pouvoit faire une démarche plus
ıtraire à mes intérêts; & je le perſuadai
in à s'aſſeoir auprès de moi, juſqu'à ce
e je puſſe me remettre aſſez pour parler.
s que mes ſoupirs & mes larmes me le

permirent, je lui appris ce qui m'étoit arrivé. Valentin n'eſt pas emporté, tant s'en faut : mais les paſſions d'un homme qui n'eſt pas aiſé à émouvoir, ſont bien plus à craindre que celles des eſprits prompts, que la moindre étincelle fait éclater en tranſports. Lorſqu'il fut inſtruit du procédé de ma belle-mere, ſa colere ne put ſe contenir dans les bornes. Il me preſſa de le laiſſer ſortir : il dit que le reſpect qu'il avoit pour mon pere ne pouvoit plus l'empêcher d'aller reprocher à Livie ſon injuſtice ; qu'il alloit découvrir devant ſon mari même toutes ſes fourberies, & démaſquer à ſes yeux cette lâche hypocrite dont il étoit la dupe.

Ces paroles me mirent dans une frayeur extrême, & j'aurois été au déſeſpoir que mon pere eût rencontré Valentin dans l'humeur où il étoit. Je le retenois toujours de toute ma force, & je me ſervis des plus tendres expreſſions pour l'engager à reſter juſqu'à ce que ſes eſprits fuſſent calmés, & que nous puſſions conſulter enſemble ſur ce qu'il nous convenoit de faire. Il ſe rendit enfin à mes prieres : je fis ce que je pus pour l'appaiſer, & dès que je le vis en état de m'écouter, je m'écriai : „ Ah Valentin ! je ne ſaurois plus vivre dans cette maiſon. La vue de mon pere, depuis que j'ai perdu ſa tendreſſe, m'eſt auſſi cruelle qu'elle m'étoit agréable autrefois. Que je ſois vagabonde, le jouet de la fortune, & livrée

aux plus grandes adverſités, n'importe ! Y a-t-il miſere dans la vie qui puiſſe égaler ce que je ſouffre ici ? Mais hélas ! comment pourrai-je me réſoudre à vous quitter ? Puis-je ſoutenir de m'éloigner de la ſeule conſolation qui me reſte ? Oui, puis-je vous conſeiller de me ſuivre, de quitter la maiſon de votre pere, & de vous plonger dans de plus grands maux que ceux que vous ſouffrez ? Voilà ce qui me déſole, voilà la ſeule penſée qui m'allarme. Car pour moi, quoi que le ſort me prépare, je ſuis ſûre que hors d'ici rien ne pourra me faire ſentir la douleur que j'éprouve en ce moment. Il y a longtems que j'aurois pris mon parti, ſi la peur de vous envelopper dans ma diſgrace ne m'avoit arrêtée. "

Valentin jura que rien ne pourroit le ſéparer de moi, qu'il m'accompagneroit au bout du monde ſi je voulois; qu'il ſe croiroit heureux d'employer ſa vie à défendre la mienne de tout ce qui pouvoit la menacer, & qu'il ne ſouhaitoit de vivre qu'autant qu'il pouvoit m'être utile. „ Cependant, ajouta-t-il, il faudroit faire encore un effort avant que d'en venir à ces extrémités, & tâcher de convaincre mon pere de la perfidie de ſa femme, & de notre innocence. Peut-être avons-nous encore lieu d'eſpérer un retour d'amitié de ſa part. Peut-être que ſes yeux s'ouvriront, & que tout ſe remettra ſur le bon pié. "

Livie, (lui répondis-je après avoir réfléchi quelque tems à ce qu'il venoit de dire) „ eſt gravée trop avant dans le cœur de mon pere. Si ſa paſſion pour elle pouvoit ſouffrir la moindre réſiſtance, je ſuis ſure que tous les artifices de ſa femme n'auroient pu le pouſſer à me traiter comme il a fait. Si nous lui ouvrons les yeux ſur ſon erreur, il n'y remédiera pas, & nous en haïra davantage. En lui rendant Livie ſuſpecte, ſans le rendre meilleur nous le rendrons malheureux. Quoique j'en doive ſouffrir, je ne puis me réſoudre à troubler ſon repos. C'eſt à ſon aveuglement qu'il doit ce repos, & tout éclairciſſement lui ſeroit plus fatal que ſon aveuglement même. Si un homme étoit chargé de chaînes, & qu'il fût aſſez fou pour ſe perſuader que ce ſont des bracelets de ſoie ou de perles, ne ſeroit-on pas cruel de l'arracher à cette illuſion favorable, pour lui faire ſentir le poids de ſes fers, en lui faiſant appercevoir ſon erreur? Bien plus: ſi j'aimais ce malheureux, & qu'il pouſſât ſa folie juſqu'à me frapper de ſa chaine, qu'il croiroit trop légere pour me faire du mal, je ne le détromperois pas, à moins que la douleur que je ſentirois de ces coups ne m'ôta la préſence d'eſprit. Il eſt vrai que je voudrois m'éloigner de lui ſi je le pouvois, comme j'ai deſſein de m'éloigner de mon pere, de peur que ma promtitude ne m'emporte à découvrir un ſecret, dont

dépend tout ſon bonheur, & que je me crois obligée de cacher. "

Mon frere, qui avoit eu le tems de reprendre ſa tranquillité d'eſprit, approuva mes raiſons. Là-deſſus nous convînmes de ſortir de la maiſon, quoique ſans bien ſavoir où nous irions, ou qui voudroit nous recevoir. Après bien des réflexions, nous réſolumes de nous réfugier chez une tante, qui nous aimoit, & qui ſembloit ſur-tout être fort portée d'inclination pour Valentin. Nous y fûmes en effet, & la priâmes de nous permettre de reſter chez elle juſqu'à ce que nos affaires priſſent un tour plus favorable, & que nous ſuſſions où nous placer. Nous ne lui apprîmes de ce qui nous étoit arrivé, que ce que nous crûmes néceſſaire pour excuſer notre démarche, & nous parlâmes avec toute la précaution imaginable de ce qui pouvoit donner une idée déſavantageuſe de notre pere. Pour ce qui eſt de Livie, nous n'eûmes pas tant de ménagemens pour elle; auſſi ne pouvions-nous pas nous juſtifier ſans découvrir en partie ſa malice. Ma tante parut ſurpriſe du portrait que nous lui fimes de Livie, dont tout le monde diſoit du bien. Elle dit que cette querelle n'étoit ſans doute qu'un effet de promtitude, & qu'elle nous garderoit volontiers juſqu'à ce qu'elle pût ménager un accommodement. Nous l'aſſurâmes que la choſe étoit impoſſible, & que nous étions réſolus à ne pas re-

tourner dans un endroit où nous n'attendions que du chagrin. La ſeule grace dont nous la priâmes, ce fut de nous accorder un petit coin dans ſa maiſon, & de ne dire à perſonne où nous étions. Elle fit peu d'attention à nos paroles, & réſolut d'en agir à ſa tête.

Le lendemain elle ſortit, & à ſon retour elle vint dans la chambre où nous étions, le viſage tout en feu, & la fureur peinte dans ſes regards. „ Qu'eſt-ce donc, dit-elle en entrant, que vous venez me dire de Livie, de mauvais traitemens, & je ne ſais combien d'autres contes en l'air? Eſt-ce que vous avez cru m'en impoſer, & me rendre complice de votre méchanceté? Le frere, & la ſœur !.... Oh mon bon Jeſus! que viens-je d'entendre? Je ne croyois pas qu'on pût en venir à un tel abandonnement.“ Elle continua longtems ſur le même ton, ſans nous donner le tems de lui répondre.

Valentin & moi nous nous regardions avec ſurpriſe, & nous faiſions envain tous nos efforts pour entendre ce diſcours. Enfin, lorſque je la vis épuiſée à force de parler, je la priai de m'expliquer ce qu'il ne m'étoit pas poſſible de deviner, d'avoir la bonté de nous dire de quoi on nous accuſoit, & que nous tâcherions de nous juſtifier. „ Oh aſſurément, dit-elle, vous êtes fort innocens!.... Vous ne ſavez pas ce que je veux dire. “

Puis

Puis elle enfila une longue harangue contre le péché abominable d'inceſte : elle leva les yeux & les mains vers le ciel, parut affligée au dernier point d'entendre que deux perſonnes qui lui appartenoient de ſi près fuſſent de tels monſtres d'iniquité. Je compris enfin le ſens de ces paroles, mais comme je me ſentois parfaitement innocente, je ne pouvois m'imaginer comment cette penſée avoit pu lui entrer dans la tête ; je la priai au nom de Dieu de m'apprendre qui avoit pu lui remplir l'eſprit d'un conte ſi horrible, & je lui arrachai peu à peu la vérité.

Cette bonne femme avoit été l'après-dîner chez mon pere, dans le deſſein de nous réconcilier avec Livie. En entrant, elle trouva mon pere avec ſa femme. Après les complimens ordinaires, elle nous mit ſur le tapis, elle leur apprit que nous étions chez elle, & qu'elle étoit venue dans l'intention d'accommoder un petit différent qu'elle ſuppoſoit entre nous & notre belle-mere.

Livie s'aviſa alors de jouer un rôle, auquel peut-être elle n'avoit pas ſongé longtems auparavant. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que quand on peut de gaieté de cœur méditer la ruine d'une perſonne dont on n'a jamais reçu la moindre offenſe, on eſt capable de tout faire pour arriver à ſes fins. Si la perſonne qu'on perſécute injuſtement ne donne point de priſe, les plus énormes ca-

lomnies ne coutent rien à inventer à un mauvais eſprit, lorſqu'elles ſont néceſſaires à juſtifier ſes intentions.

Dès que ma tante nous eut nommés, Livie ſe mit à pleurer amérement. Elle s'écria qu'elle étoit la plus malheureuſe des femmes, qu'elle ne doutoit pas que nous n'euſſions dit d'elle tout le mal dont nous avions pu nous aviſer, & que nous étions aſſez ruſés, pour ſavoir les préjugés qu'on a dans le monde contre une belle-mere, quoique de ſon côté elle en eût toujours agi avec nous comme ſi nous avions été ſes enfans. Elle ajouta que ce qui lui peſoit le plus, c'étoit la ſituation où elle nous voyoit, & qu'elle étoit au déſeſpoir lorſqu'elle penſoit aux diſcours qu'on en feroit dans le monde. „ Un jeune homme & une jeune fille qui s'enfuient de chez leur pere ſans la moindre raiſon (car elle n'en pouvoit deviner aucune) cela ne promettoit rien de bon ; & comme on ſavoit bien à quel point nous nous aimions, cela augmenteroit les ſoupçons. " Puis elle s'étendit ſur pluſieurs occaſions où Valentin & moi nous étions donné des marques de notre amitié réciproque ; & elle finit en diſant que quoiqu'elle eût toutes les raiſons du monde de croire que nous la haïſſions, lorſqu'elle conſidéroit que nous appartenions de ſi près à un époux qui lui étoit ſi cher, elle ne pouvoit s'empêcher d'épouſer nos intérêts. Elle prononça

ces paroles, en jettant ſur mon pere un regard plein de tendreſſe & d'amour, ſachant bien que c'étoit là la plus forte preuve qu'elle pouvoit lui donner de ſa ſincérité. Mon Pere fut quelque tems ſans parler. L'idée que Livie venoit de lui donner de nous, le rempliſſoit de confuſion & d'horreur. Tout à coup il jura de nous envoyer prendre, & de nous enfermer tous deux dans des chambres ſéparées. Cela aurait fait avorter tous les deſſeins de Livie. Elle connoiſſoit aſſez l'humeur de ſon époux, pour prévoir que ſi nous retournions au logis, ſa colere ſe ralentiroit, & que nous pourrions avec le tems rentrer dans ſes bonnes graces. C'eſt ce qu'elle avoit réſolu d'empêcher; & ſe voyant ſi fort avancée, elle ſe trouva dans la néceſſité de pouſſer juſqu'au bout. Dans le crime on s'arrête rarement au milieu de la courſe; il n'y a que le premier pas qui ſoit difficile.

Livie feignant un déplaiſir & une répugnance extrême à s'expliquer, dit enfin, les larmes aux yeux, que pour empêcher ſon mari de ſoupçonner qu'elle en eût mal uſé avec ſes enfans, elle ſe voyoit réduite à l'extrémité d'avouer malgré elle la véritable cauſe de la haine que nous lui portions. „J'ai découvert, dit-elle, un ſecret“. Elle s'arrêta à ces mots, & pria ſon mari de lui épargner la douleur qu'elle ſentoit à continuer. Mon pere, qui étoit tout en feu, dit

qu'abſolument il vouloit ſavoir le reſte. Livie, avec un air de confuſion & baiſſant la voix, continua ainſi. „ Le hazard m'a fait découvrir un ſecret, que vos enfans ont toujours craint que je ne révélaſſe ; c'eſt pourquoi ils cherchoient tous les moyens de me mettre mal dans votre eſprit, afin que vous ne cruſſiez pas ce que j'aurois pu vous dire de cette affaire. Je devrois vous demander pardon de vous avoir caché ſi longtems des choſes de cette conſéquence. La crainte de vous affliger eſt la ſeule raiſon que j'aie eue en cela. Je n'ai jamais pu me réſoudre à vous porter le coup que vous ſentirez à cette fatale découverte. Et à préſent même rien ne pourroit m'y engager, que le commandement exprès que vous m'en avez fait. En un mot, il y a quelque tems que je découvris un commerce criminel entre votre fils & votre fille. Voilà la ſource de cette amitié qu'on remarquoit entr'eux, voilà à quoi il faut attribuer la triſteſſe de Valentin, & voilà enfin la véritable cauſe des emportemens de Camille, qu'elle auroit voulu colorer du faux prétexte des mauvais traitemens qu'elle recevoit de nous. Je leur avois promis, ſur les ſermens qu'ils me firent de ſe corriger, que vous n'en ſauriez rien. Je ne ſais ſi je ſuis excuſable d'en avoir agi de la ſorte ; mais je ne craignois rien tant que de troubler votre repos ; & j'eſpérois d'ailleurs, par cette mo-

lération, retirer vos enfans du précipice où e les voyois courir. Je les veillois d'auſſi ›rès qu'il m'étoit poſſible. (C'eſt ainſi qu'el- e rendoit raiſon de toutes ſes actions.] Comme j'avois remarqué que depuis peu Camille cherchoit les moyens de ſe trouver ſeule avec Valentin, je voulus hier lui don- ner quelques conſeils là-deſſus, & c'eſt à ce ujet qu'elle fit tout le vacarme que vous ſa- ez. Voilà ce que je ſuis prête à ſoutenir levant eux, & je crois qu'ils n'oſeront pas e nier eux-mêmes. "

Vous vous étonnerez peut-être que Livie ›ſât haſarder une calomnie ſi horrible. Mais i vous y réfléchiſſez ſérieuſement, vous rouverez qu'elle ne riſquoit rien en tout cela. ›a franchiſe apparente étoit une confirma- ion de ce qu'elle avançoit ; elle ſavoit bien u'il ne pouvoit y avoir tout au plus que no- re ſimple témoignage contre le ſien ; & de- ant un juge auſſi prévenu en ſa faveur que ›on pere l'étoit, elle ne couroit point de anger d'être ſoupçonnée d'impoſture. Mon ere trouvoit ſes doutes éclaircis par cette ccuſation. La cauſe de nos plaintes & de otre mécontentement n'étoit plus un ſe- ret pour lui. Il étoit épouvanté de notre ›échanceté, & s'appeloit mille fois mal- eureux d'avoir donné le jour à des monſ- es comme nous. Au reſte, il jura haute- ›ent de ne plus nous revoir. Puis, jettant. :ndrement les yeux ſur Livie, il loua ſon

bon cœur & ſa prudence, & dit qu'il étoit étonnant qu'il y eût au monde d'aſſez mauvais eſprits pour abuſer d'une bonté pareille. Livie reprit qu'elle ne s'étoit jamais miſe en peine de notre ingratitude, & que rien n'auroit pu lui arracher le ſecret de notre honte, que la néceſſité où elle s'étoit trouvée de la découvrir; que ſi on l'en croyoit, elle nous reverroit au logis; qu'on ſe contenteroit de nous ſéparer, & qu'on ne feroit point de bruit dans le monde d'une affaire de cette nature. Elle connoiſſoit mon pere; elle ſavoit bien qu'en ſe montrant ſi modérée & diſpoſée à rendre le bien pour le mal, elle ſe mettoit plus avant dans ſon eſprit, & qu'elle l'aigriſſoit de plus en plus contre nous.

Ma tante, remplie d'horreur pour nous, & d'admiration pour Livie, s'en vint droit à nous en la quittant, s'étant bien promis d'avance de ne point accorder d'aſyle dans ſa maiſon à deux abandonnés comme nous.

Mon frere & moi nous reſtâmes immobiles & interdits au récit choquant de cette ſcene d'iniquité. On ne manqua pas d'attribuer au ſentiment ſecret de notre crime & à la honte de nous voir découverts, ce qui n'étoit que l'effet de notre étonnement & de l'indignation de voir noircir ſi lâchement notre innocence. Nous eumes beau chercher à nous juſtifier. Ma tante étoit bonne femme, autant que ſon peu d'eſprit vouloit bien le lui permettre. Le malheur étoit

qu'elle ſe trompoit preſque toujours dans ſes jugemens, & tous les raiſonnemens du monde ne lui auroient pas perſuadé le contraire de ce qu'elle avoit une fois réſolu de croire. L'horrible idée du péché d'inceſte avoit vivement frappé ſon imagination. C'en étoit aſſez pour nous condamner, & pour nous croire coupables ſans nous entendre.

David ne put plus ſe contenir, & regardant Camille avec des yeux qui exprimoient la ſenſibilité de ſon cœur. „ Grand Dieu, s'écria-t-il, à quelles ſouffrances avez-vous été réduite, Mademoiſelle; & comment pouviez-vous vous ſoutenir au milieu de ces afflictions! J'aimerois mieux me voir renfermé dans une caverne, condamné à n'entendre jamais la voix d'un homme, que d'ouïr parler d'une autre Livie. Et comment votre tante pouvoit-elle être auſſi barbare, que de ne pas vous permettre de vous juſtifier! " Tant s'enfaut, reprit Camille, qu'elle ne ſe crut pas en ſureté, tant que nous fûmes ſous le même toît avec elle.

Ainſi nous nous vîmes abandonnés tout-à-coup, & privés de toute ſorte de ſecours. Une guinée faiſoit tout notre bien. Livie prit ſoin de répandre, auſſi vîte qu'elle put le bruit que nous nous étions échappés de la maiſon, pour avoir occaſion de continuer notre intrigue avec plus de liberté. Nous tâchâmes inutilement de parler à quelques-uns de nos parens. Il n'y en eût pas un qui

voulût nous admettre, hors une vieille couſine, qui, au lieu de nous ſecourir, nous dit toutes les duretés que la malice la plus acharnée auroit pu inventer. C'étoit une eſpece de bigotte, dont la conduite avoit toujours été fort réſervée, & je crois fermement qu'elle étoit aſſez ſotte pour s'imaginer qu'elle défendoit la cauſe de la vertu, pendant qu'elle ne faiſoit que purger ſa bile, & ſoulager ſa mauvaiſe humeur.

Nous ne ſavions de quel côté donner de la tête. Cependant, comme nous étions aſſez bien mis, nous crûmes qu'on ne refuſeroit pas de nous loger dans un quartier où nous ne ſerions pas connus. Le haſard nous conduiſit dans cette maiſon où vous nous avez trouvés, & où nous louâmes les mêmes chambres que vous occupiez. Mais de quelle façon nous en payerions le louage, c'eſt ce que nous ne pouvions imaginer.

Pendant ces entrefaites, mon frere tomba malade. Ce ſurcroît de malheur faillit à me faire perdre l'eſprit. Que faire pour le ſoulager ? Pas la moindre reſſource. Avec quels yeux pouvois-je ſouffrir de le voir manquer du néceſſaire ? Et par l'envie de ſecourir Valentin, je réſolus d'eſſayer ſi je ne pourrois pas exciter la pitié de quelque perſonne charitable à nous aſſiſter. J'évitai tous les endroits où j'étois connue, & m'en fus dans pluſieurs bonnes maiſons à l'autre bout de la ville. Je leur racontai mon hiſtoire en

gros, cachant mon nom & toutes les circonſtances qui auroient pu en faire tomber le ſoupçon ſur ma famille.

Parmi ceux à qui je m'adreſſai, il ſe trouva pluſieurs Gentilshommes aſſez bienfaiſans [au moins je le croyois dans ce tems-là] pour me donner de quoi fournir à Valentin ce qui lui étoit néceſſaire. Je fus vivement touchée de leur généroſité, & je n'imaginois que je ne pourrois jamais leur en témoigner aſſez de reconnoiſſance. Mais lorſque j'allai chez eux une ſeconde fois [car on m'avoit dit de revenir quand je me trouverois en beſoin] on ne m'entretint que de ma beauté, & l'on commença à me parler ſur un ton à me faire entendre qu'on n'étoit pas aſſez ſot pour donner ſans intérêt. Enfin, je trouvai qu'il n'y avoit rien à attendre de ce côté-là, à moins que je ne vouluſſe acheter leurs bienfaits d'un prix que je croyois fort au-deſſus de tout ce qu'ils pouvoient faire pour moi. Privée de cette reſſource, je me vis obligée d'avoir recours à d'autres moyens pour nous ſoutenir. Par les ſoins que j'avois pris, la fievre avoit quitté Valentin, mais elle l'avoit laiſſé ſi foible, qu'il ne pouvoit bouger de ſon lit. J'avois éprouvé qu'il n'y avoit qu'un ſeul moyen d'émouvoir la charité des hommes, & je remarquai bientôt que toutes les femmes à qui je me préſentois, me regardoient d'un air ſec & dédaigneux, quoique je n'en puſſe

deviner la raiſon. Mon courage & ma force étoient uſés, & j'aurois ſuccombé au poids de mes afflictions, ſi l'envie de ſoutenir Valentin ne m'avoit tenue en haleine.

Il me vint un jour dans l'eſprit de me déguiſer d'une façon à pouvoir affronter ſans danger les regards des plus lubriques. Je me fis une boſſe, je me barbouillai le viſage de pluſieurs taches jaunâtres, je me défigurai ſi fort en un mot, qu'en me regardant dans le miroir, je fus preſque épouvantée de ma figure, & je me crus un préſervatif parfait contre la tentation. Je m'habillai cependant aſſez proprement, & je ſortis pour eſſayer le ſuccès de mon nouveau ſtratagême. Je ne trouvai pas un homme qui voulut m'écouter. Si je commençois à parler de ma miſere, ils ſe regardoient l'un l'autre en riant, & paroiſſoient me dire que peu leur importoit ce que pouvoit ſouffrir une miſérable qui n'étoit pas capable de contribuer à leurs plaiſirs. Les femmes à la vérité n'avoient plus leurs airs dédaigneux, elles me regardoient d'un œil de pitié. Mais je n'en tirois pas grand choſe. Toutes diſoient qu'elles m'auroient aſſiſtée, ſi elles euſſent été en état de le faire. Et là-deſſus on m'envoyoit chez d'autres, qui, à ce qu'on me diſoit, poſſédoient des richeſſes immenſes, & pouvoient être généreuſes ſans s'incommoder. Mais lorſque je venois chez ces perſonnes ſi riches, je n'y trouvois que des

gens qui ſe plaignoient de leur pauvreté, & qui étoient au déſeſpoir de n'avoir pas les moyens de me ſecourir. Vous vous imaginez bien que ce n'étoit pas chez des perſonnes du premier rang que j'allois. Je n'avois pas les moyens de percer juſqu'à eux. Je ne trouvois d'entrée que chez ces ſottes gens, où un habit propre eſt un paſſeport ſuffiſant pour arriver à les voir, & à leur parler. Ma figure empruntée m'ayant ſervi auſſi peu que celle que j'avois reçue de la nature, je commençai à me regarder avec une eſpece d'horreur, & à conſidérer que c'étoit moi qui avois réduit Valentin à l'état pitoyable où il ſe trouvoit. Il étoit ſi foible, que ce que je pouvois lui procurer ne ſuffiſoit pas à rétablir ſes forces & ſa ſanté. Si j'avois pu maîtriſer mes paſſions, me diſois-je, juſqu'à ſupporter patiemment les dédains de mon pere & les mauvais traitemens de Livie, quoique mon frere n'eût pu mener une vie heureuſe au ſein de ſa famille, il y auroit au moins trouvé les ſecours néceſſaires dans ſa maladie Falloit-il ſacrifier le repos, & peut-être la vie du meilleur de tous les freres à ma propre ſatisfaction ! Ces triſtes réflexions, jointes à mes autres ſouffrances, faillirent à l'emporter ſur le deſir que j'avois de vivre, tandis que je pouvois être utile à Valentin. Il eſt conſtant que ſi je n'avois eu que moi à ſoigner, j'aurois renoncé ſans regret à la vie, & je me ſerois laiſſé mou-

rir de faim, ſans lutter davantage contre ma mauvaiſe fortune. Mais auſſi-tôt que je jettois les yeux ſur Valentin, je ſentois mon cœur prêt à ſe fendre, & je ne ſongeois plus qu'aux moyens de le délivrer de ſes ſouffrances. Le ſeul expédient dont je pus m'aviſer, fut de ſortir en haillons & d'aller demander l'aumône. Je mis auſſi-tôt mon deſſein en exécution, & j'allai prendre place au coin d'une rue, où je reſtai toute la journée. Là je diſois à tous les paſſans autant de mon hiſtoire qu'ils en vouloient écouter. Pluſieurs ſecouoient la tête, en diſant que c'étoit une honte qu'on ſouffrit tant de gueux par la ville, qu'on ne pouvoit traverſer une rue ſans en être importuné. Cela dit, ils ſuivoient leur chemin ſans rien donner. Cependant lorſqu'il paſſoit beaucoup de monde à la fois, il y en avoient pluſieurs qui me jettoient un ſou, d'autres deux liards, de façon qu'au ſoir je me trouvai au-delà d'un demi écu.

J'allois me retirer ſur la brune fort contente de ma journée, lorſque tout-à-coup je me vis entourée de deux ou trois droles auſſi mal équippés que moi, qui me ſerrerent de ſi près, que je ne vis point de moyen de m'échapper. Un d'eux me dit à l'oreille que ſi je faiſois le moindre bruit, j'étois une femme morte. Je me ſuis ſouvent étonnée qu'une menace ſemblable pût inſpirer de la terreur à une perſonne auſſi miſérable que je

l'étois. Cependant, ſoit par une timidité naturelle, ſoit par l'étourdiſſement où cette violence imprévue m'avoit jettée, je me laiſſai mener où ils voulurent, ſans oſer crier au ſecours. Ils me prirent par deſſous les bras, comme ſi j'euſſe été de leur compagnie, & ils m'entraînerent dans une chambre, où pendant que deux me tenoient, un autre fouilla la poche où j'avois mon petit tréſor, & prit tout ce qu'il y avoit juſqu'au dernier liard. Puis un d'entr'eux me demanda bruſquement comment j'oſois mendier dans leur département. Enſuite, m'ayant donné l'un un coup de pié, l'autre un ſoufflet, ils m'emmenerent par tant de détours, qu'il m'auroit été impoſſible de retrouver le même chemin, & me laiſſerent enfin dans une rue que je ne connoiſſois pas. Je demandai le chemin de mon quartier, & m'en retournai au logis accablée de chagrin. Mes haillons & ma difformité apparente me défendirent des inſolens, il y a apparence que ce fut mon déguiſement qui fit que ces trois coquins ſe contenterent de me voler ſans pouſſer plus loin leur brutalité.

» David frémit d'horreur à cette idée : quoiqu'il n'eût jamais fait d'imprécation, peu s'en fallut qu'il ne donnât Livie au diable dans ce moment. Cependant il ſe contenta de dire que les plus grands châtimens étoient au-deſſous de ſes crimes. A chaque mot qui ſortoit de la bouche de Camille, il

trembloit de ce qu'il alloit entendre, & ſentoit dans ſon cœur toutes les angoiſſes qu'elle avoit eſſuyées. Eh que pouviez-vous donc faire, s'écria-t-il, dans cet état déplorable. Hélas, Monſieur, reprit-elle, je ne ſavois où j'en étois, le cœur me manquoit, & j'étois toute meurtrie des coups que ces malheureux m'avoient donnés : mais cela n'étoit qu'une bagatelle, au prix de l'horreur qui me ſaiſiſſoit à la vue de Valentin languiſſant, & prêt à s'évanouir faute de nourriture, que je ne ſavois comment lui procurer.

La maîtreſſe du logis avoit déja fait bien du bruit pour être payée, & j'avois eu beaucoup de peine à l'appaiſer d'un jour à l'autre par des promeſſes & des ſoumiſſions. De lui découvrir toute notre miſere, je craignois que ce ne fut là le moyen de tout gâter, & de nous faire mettre à la porte. Néanmoins, tout déſeſpéré que pût être ce remede, je me vis obligée d'y avoir recours. Je la menai donc dans notre chambre, où je la priai de me donner quelque choſe pour ſoulager ce pauvre malheureux qu'elle voyoit ſur le point de mourir de foibleſſe. Elle ſe mit à me quereller, & me demanda „ comment je croyois que des pauvres gens pouvoient vivre & payer le loyer de leur maiſon, quand des miſérables comme nous venoient louer leurs chambres. Pourquoi ne travaillois-je pas, ſi je n'avois

pas d'autres moyens de me maintenir ? Et qu'il faiſoit beau voir de faire le *Monſieur* & la *Madame*, quand on n'avoit pas le ſou. " Je lui dis que ſi elle vouloit me trouver de l'ouvrage, j'étois prête à travailler tant que mes bras pourroient y ſuffire, pour lui payer ce que je lui devois ; qu'en attendant je la priois de nous donner quelque choſe pour nous ſoutenir dans ce moment. ,, Vraiment oui, répondit-elle, je ferois-là une belle équipée. Il me faudroit répondre de l'ouvrage, & je perdrois encore cela par-deſſus le marché. Il n'y a perſonne que je ſache qui veuille riſquer de donner de l'ouvrage à des gueux. "

Grand Dieu ! dit David, ai-je pu demeurer ſous le même toît avec un monſtre de la ſorte, une créature aſſez barbare pour inſulter aux ſouffrances des malheureux.

Hélas ! Monſieur, dit Camille, il n'y a point d'état ſi fâcheux que celui d'une femme bien née dans la miſere. Par miſere j'entens d'être réduit à manquer du néceſſaire, car le bon ſens doit nous apprendre à modérer nos deſirs, à retrancher notre dépenſe, lorſque l'argent nous manque, & à nous contenter du peu que nous avons. La naiſſance, l'éducation, les alliances deviennent des diſgraces, lorſque nous n'avons pas les moyens de nous ſoutenir dans le rang où nous ſommes nés. Nos parens & nos amis croient ſe deshonorer en nous avouant.

Il eſt vrai que dans mon cas il y avoit quelque choſe de particulierement malheureux. La perte de ma réputation excuſoit en quelque maniere la cruauté de mes parens, quoique je ne doute pas que ſans cela ils n'en euſſent agi à peu près de la même façon. Les hommes s'imaginent que notre pauvreté leur permet de choquer nos oreilles des propoſitions les plus indignes; & je crains fort qu'il n'y ait des femmes qui ne ſont pas fâchées de voir tomber au deſſous d'elles des perſonnes, qui autrefois alloient de pair avec elles. Si nous avons recours au travail pour vivre, les gens de métier croient que nous tâchons de leur ôter le pain de la bouche, ils s'uniſſent, ils cabalent contre nous, ils diſent que ſi nous n'avions pas mérité notre diſgrace, nos parens n'auroient pas manqué de nous aider. Les gens du premier rang ſont occupés de tant de ſoins, que fuſſent-ils la généroſité même, ils ne pourroient écouter les plaintes de tous ceux qui viennent leur demander du ſecours. Pour ce qui eſt des petites gens, ils traitent les perſonnes de naiſſance que la fortune a jettées parmi eux, comme j'ai vu des vaches à la campagne en uſer les unes envers les autres. Lorſqu'il y en a une qui tombe dans un foſſé, tout le reſte tourne le derriere en ruant, & en la repouſſant en bas quand elle s'efforce de ſortir. Ils ne ſauroient ſouffrir que nous allions de pair avec eux, ou que nous ga-

gnions notre vie comme eux. Si nous ne pouvons nous mettre au-deſſus de leur état, ils veulent avoir la ſatisfaction de nous plonger infiniment plus bas qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Enfin une perſonne qui a le malheur de ſe trouver dans ce cas, ſe voit dans un monde rempli d'habitans, auſſi ſeule & délaiſſée que dans le lieu le plus ſauvage. Elle n'eſt d'aucune condition, d'aucune ſociété, perſonne ne veut l'admettre dans le rang qu'il occupe lui-même. Elle voit tous les bienfaits que la nature libérale répand à pleine main ſur toutes les autres créatures, ſans eſpérance de les partager avec elles. Telle étoit ma ſituation, Monſieur, lorſque vous eûtes la bonté de m'en tirer.

Ces paroles de Camille tournerent toutes les penſées de David ſur cet heureux jour, où la fortune lui avoit offert l'occaſion d'arracher à un abîme de maux, cette perſonne ſi aimable & ſi vertueuſe. Le raviſſement qu'il ſentit dans ce moment ne ſauroit s'exprimer; & il n'y a que ceux qui ſont capables de la même généroſité, qui puiſſent s'en former une idée. „ Non, Mademoiſelle, s'écria-t-il, dans la plénitude de ſon cœur; euſſé-je mille années à vivre, je ne pourrois goûter un plaiſir égal à celui de vous avoir rendu ce petit ſervice. Mais s'il eſt vrai que vous croyiez m'avoir quelque obligation, la ſeule grace que je vous demande, c'eſt de n'en parler jamais à l'ave-

vir. „ Camille fut auſſi touchée que ſurpriſe de ces ſentimens nobles & déſintéreſſés. Cependant, elle ne dit pas ce qu'elle en penſoit pour lors, & elle continua ſon hiſtoire en ces mots.

Pendant que cette femme impitoyable nous parloit ſur le ton que je viens de vous dire, une voiſine qui étoit venue la voir, attirée par le bruit extraordinaire de cette voix naturellement des plus fortes, monta à notre chambre pour ſavoir ce que c'étoit. Je courus vers elle dès qu'elle fut entrée, & auſſi-tôt que les mugiſſemens de l'Hôteſſe baiſſerent aſſez pour qu'on pût s'entendre, je lui expoſai le cas où je me trouvois. Cette pauvre femme, touchée au vif de mes paroles, & de la vue de mon frere pâle & languiſſant, tira une piece de ſix ſous, qu'elle me donna, quoique ſon travail ſuffit à peine pour la maintenir. Avec cela je fus en état de ſoutenir Valentin pendant deux jours. Son eſtomac étoit trop foible pour ſouffrir autre choſe que des biſcuits. Pour moi, je n'avalois que du pain & de l'eau, ne voulant priver mon frere que de ce qui étoit préciſément néceſſaire à me tenir en vie. Dès que cette bonne femme fut ſortie, l'hôteſſe ſe remit ſur ſon premier ton. Elle me dit qu'elle ne vouloit pas ſe mettre de nouveaux embarras ſur les bras, & qu'elle alloit envoyer chercher les officiers de la paroiſſe, pour qu'ils fiſſent de nous ce que

bon leur ſembleroit. Je la priai au nom de Dieu, de ne nous pas renvoyer dans l'état où nous étions, & j'obtins enfin avec beaucoup de peine que nous reſterions encore chez elle, à condition que nous irions au galetas, où nous nous contenterions d'une ſeule chambre. „ C'étoit tout ce qu'elle pouvoit accorder à des gueux comme nous, & ſi nous ne trouvions pas moyen de la payer au bout de huit jours, elle avoit réſolu de ne ſe laiſſer plus amuſer. Comme nous ſavions qu'elle étoit naturellement bonne, nous cherchions à lui en impoſer. " Ajoutez à cela un déluge de plaintes & de reproches, que nous étions bien heureux d'être tombés entre ſes mains, & qu'il y avoit bien peu de perſonnes dans ce tems de miſere qui auroient pouſſé la charité auſſi loin qu'elle. Nous fûmes donc obligés de ſouſcrire à tout ce qu'elle voulut, & de nous aller fourrer dans ce taudis où vous nous trouvâtes. Là, elle ne manqua pas de nous venir voir une fois par jour, pour nous apprendre le beſoin où elle étoit de ſon argent, quoiqu'elle ſût fort bien qu'il nous étoit impoſſible de la payer.

Cette bonne voiſine, qui nous avoit déja ſecourus, nous apporta encore ſix ſous. Peu après elle quitta la ville pour aller ſervir en province, de façon que nous perdîmes encore le peu d'eſpérance qui nous reſtoit de ce côté-là. J'aurois ſouhaité, je

l'avoue, pendant cette terrible ſemaine, que Valentin eût été mort, plutôt que de le voir conſumer de miſere à mes yeux. Je ne dépeindrai pas à un cœur auſſi tendre que le vôtre, l'horreur qui partageoit mon eſprit entre l'angoiſſe que je ſouffrois, & l'attente de voir mon frere mis à la porte dans l'état pitoyable où il étoit. Le tems fatal étoit expiré en effet, & notre redoutable hôteſſe étoit montée dans la réſolution de nous chaſſer, lorſque le bruit qu'elle fit vous amena à notre ſecours. Elle s'étoit ſaiſie peu à peu du peu de meubles qu'il y avoit dans cette chambre affreuſe, ſous prétexte d'en avoir beſoin, juſqu'à ce qu'elle ne nous eût rien laiſſé du tout. J'avois ménagé le peu que j'avois reçu de notre bonne voiſine, de façon que mon frere n'avoit été qu'un ſeul jour ſans nourriture. Pour moi, il y avoit deux jours que je n'avois rien goûté que de l'eau; & dans cet abandon général nous aurions péri, ſi le ciel ne vous eût envoyé pour nous ſauver & nous remettre dans l'abondance.

Camille finit ainſi ſon récit, & David l'ayant regardée avec étonnement, alloit faire quelques remarques ſur les ſcenes différentes d'affliction par leſquelles elle avoit paſſé, lorſque Valentin entrant dans la chambre, leur fit tourner le diſcours ſur des ſujets plus agréables.

CHAPITRE III.

Beaucoup plus court que le précédent, où l'on ne laiſſera pas de faire de ſurprenantes découvertes.

DÈS que Simple put retrouver l'occaſion d'entretenir Camille en particulier, quelques réflexions qu'il fit ſur ſon hiſtoire, l'entraînerent naturellement à parler de Cinthie. Camille n'eut pas plutôt ouï ce nom, qu'elle parut fort empreſſée à s'informer de la perſonne. Cela ouvrit les yeux à David, & il reconnut auſſi-tôt qu'il avoit devant lui la Demoiſelle dont Cinthie lui avoit parlé d'une maniere ſi avantageuſe. Cette heureuſe découverte, qui juſtifioit la paſſion qu'il avoit pour Camille, ſatisfit la délicateſſe de David, & lui donna une joie qu'il eſt plus aiſé de ſentir que d'exprimer.

Pendant le récit que Camille lui avoit fait de ſa vie, l'eſprit de Simple avoit été trop attaché au rôle qu'elle y jouoit elle-même, pour s'arrêter à ce qui regardoit une autre perſonne. C'eſt pourquoi il n'avoit point fait d'attention à ce qu'elle avoit dit de cette amie, qui après la mort de ſon pere étoit allée demeurer avec une Dame de qualité. Mais après quelques éclairciſſemens, ils furent bientôt convaincus que

Cinthie étoit la perſonne même avec qui Camille avoit été liée d'une ſi étroite amitié.

Là-deſſus Simple raconta à Camille l'hiſtoire de Cinthie, dont les afflictions toucherent Camille ſi ſenſiblement, qu'elle ne put s'empêcher d'en pleurer. David ſentit remuer toute ſa tendreſſe à la vue de ſes larmes, & goûta le plaiſir ſecret de réfléchir qu'elle en pouvoit verſer ſur un ſi juſte ſujet.

Puis il lui dit qu'elle devoit apprendre à Valentin l'eſpérance qu'elle avoit de revoir ſon amie. Camille répondit en ſoupirant, qu'elle ne cachoit jamais rien à ſon frere de ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Simple attribua ce ſoupir au ſouvenir des malheurs de ſon amie, mais il y avoit là-deſſous quelque choſe qui la regardoit encore de plus près. Camille ſe rappeloit aſſez la conduite de ſon frere à l'égard de Cinthie, pour ſavoir qu'il ne pourroit apprendre la nouvelle de ſon retour ſans un grand trouble d'eſprit. Cependant, dès qu'elle le revit, elle l'informa peu à peu de ce que David lui avoit raconté. On ne ſauroit exprimer l'émotion de Valentin, la pâleur de ſon viſage & l'inquiétude qu'on liſoit dans ſes yeux à chaque mot que Camille prononçoit. Simple, à qui la bonté de ſon cœur ne permettoit pas de connoître la malice ſur les apparences, entendoit aiſément par le même motif, les caracteres que la tendreſſe peint ſur le viſage d'une perſonne vertueuſe. Il

ne fut pas long-tems par conſéquent à juger mal de Valentin, par ce qu'il voyoit.

Camille en avoit agi avec beaucoup de diſcrétion. Quoiqu'elle eût appris à David comme à ſon ami & à ſon bienfaiteur toute l'hiſtoire de ſa vie, elle n'avoit dit de ſon frere que ce qui lui avoit paru abſolument néceſſaire, croyant qu'elle n'avoit pas le droit de découvrir les ſecrets d'un autre ſans ſa permiſſion.

Valentin, après avoir changé pluſieurs fois de couleur, ſe remit de ſon agitation, & pria David de lui apprendre tout ce qu'il ſavoit de Cinthie. Simple ſatisfit à l'inſtant ſa curioſité. Il alla même juſqu'à l'informer du refus qu'elle avoit fait de ſa main & de celle de Milord...

Valentin pria ſa ſœur d'écrire ſur le champ à Cinthie, ils étoient inſtruits de l'endroit où demeuroit la couſine de leur amie; & Camille, qui ne ſavoit ce que c'étoit que de refuſer la moindre choſe à ſon frere, alla faire ſa lettre au même inſtant.

Lorſque Simple, Camille & Valentin ſe furent ſéparés pour s'aller coucher, leurs réflexions furent auſſi différentes que leur ſituation. Camille étoit ſur les épines, lorſqu'elle ſongeoit que David avoit pû offrir ſa main à Cinthie. David ſe réjouiſſoit de ce que le refus de Cinthie le laiſſoit en liberté de ſe donner à Camille. Pour ce qui eſt de Valentin, il paſſa toute la nuit entre l'eſ-

pérance & la crainte. Le refus que Cinthie avoit fait de Simple & de Milord... lui donnoit quelquefois le plaiſir le plus ſenſible, par l'idée flatteuſe que c'étoit lui qui en étoit la cauſe. Mais plus il ſe livroit à la joie que cette penſée lui cauſoit, plus ſa douleur étoit vive, lorſque de cet état il paſſoit à celui de la crainte, & qu'il ſoupçonnoit un autre amant plus heureux, qui étoit peut-être en poſſeſſion du cœur de ſa maîtreſſe. Plus l'ardeur avec laquelle il ſouhaitoit d'être aimé de Cinthie étoit grande, plus il doutoit de l'être. Ses plaiſirs & ſes peines augmentoient ou diminuoient ſelon le tour de ſon imagination, comme les objets paroiſſent grands ou petits en les regardant, tantôt par un bout de la lunette, & tantôt par l'autre. Mais laiſſons-le pour un moment à ſes réflexions, afin de retourner à l'objet qui les cauſoit, & voyons ce qui arriva à Cinthie après qu'elle eut quitté David.

A ſon arrivée à la campagne, où elle s'étoit flattée du plaiſir de trouver ſon ancienne amie, & de jouir de quelque repos après toutes les traverſes par leſquelles elle avoit paſſé, la premiere nouvelle qu'elle apprit, fut que ſa couſine étoit morte depuis huit jours, après avoir perdu ſa mere l'année d'auparavant; que la défunte lui avoit laiſſé le peu qu'elle avoit, & que cela ſe montoit à trente livres ſterling par an. La penſée

penſée que ni le tems ni l'abſence n'avoient pu effacer du ſouvenir de cette pauvre fille, l'amitié qu'elle lui avoit témoignée autrefois, augmenta le chagrin que Cinthie ſenti en apprenant ſa mort.

Elle ne put ſouffrir de reſter dans cet endroit, qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour arranger ſes affaires. Enſuite elle envoya prendre une place dans le caroſſe de Londres, où elle étoit réſolue de retourner : ſemblable à un malade qui a une fievre ardente, & qui étant toujours inquiet, croit ſe mettre à ſon aiſe en changeant de place.

CHAPITRE II.

Entretien de quelques Voyageurs dans un caroſſe de voiture.

Il y avoit trois hommes dans le caroſſe outre Cinthie. Il faiſoit encore obſcur quand on partit, & les différentes penſées qui lui rouloient dans l'eſprit, l'empêcherent d'entrer en diſcours avec ſes compagnons de voyage. Au point du jour un homme de bonne mine, qui étoit aſſis vis-à-vis d'elle, la tira agréablement de ſa rêverie, par quelques remarques qu'il fit ſur les beautés de la nature, ſur l'aurore, ſur le ſoleil qui ſe levoit, & ſur les autres ouvrages de la main bienfaiſante du créateur. Pendant ce diſcours un des deux autres voyageurs ſecouoit la tête en murmurant entre les dents, & le troiſieme bailloit de toute ſa force. Enfin le bailleur, las d'écouter ce qu'il croyoit le plus plat galimatias qu'on eût jamais prononcé, ſe tourna vers Cinthie, & jurant que les ſeules beautés naturelles qu'il eût jamais étudiées étoient celles du beau-ſexe, il s'avança pour lui prendre la main : mais elle ſavoit aſſez ſon monde pour n'être pas embarraſſée à repouſſer ces familiarités impertinentes ; & la maniere dont elle y répondit, rendit notre Dameret

fort civil pendant tous le temsqu'elle fut obligée de ſe trouver avec lui.

La mine & l'habillement des trois voyageurs ſuffiſoient preſque à expliquer leurs caracteres. Le premier, dont le diſcours avoit ſi fort plû à Cinthie, avec un habit tout uni, avoit un air de propreté remarquable : ſon viſage calme & ſerein marquoit la tranquillité & le contentement de ſon cœur. Le ſecond étoit auſſi ſale que le premier étoit propre : ſon air dérangé, ſes habits chifonnés & ſes cheveux hériſſés faiſoient ſoupçonner qu'il ne s'étoit pas couché de trois jours tout au moins : il avoit un côté du viſage tout livide & meurtri, apparemment des chutes qu'il avoit fait étant ivre, ou des coups qu'il avoit reçu dans des querelles nocturnes : en un mot, tout ſon extérieur portoit des ſignes évidens du déſordre & de la confuſion de ſon ame, & on ne pouvoit l'envîſager ſans horreur. Le troiſieme, qui n'admiroit que le beau ſexe, avoit ſes cheveux en papillotes, une veſte bordée d'argent, & enfin tout ce qui peut marquer le ſoin de ſe bien mettre avec un air de négligence.

Au premier endroit où l'on s'arrêta pour déjeuner, les deux derniers eurent grand ſoin de demander qui étoit l'ennuyeux perſonnage qui avoit voulu les prêcher en chemin : & comme celui-ci étoit fort connu dans ces cantons, ils apprirent bientôt que c'étoit un

Eccléſiaſtique. Nous diſtinguerons donc à l'avenir ces trois perſonnes par les noms de Miniſtre d'Athée, & de Papillon ; car comme ce dernier étoit un de ces êtres indéfiniſſables qui n'ont rien qui puiſſe les caractériſer, on ne ſauroit les marquer que par ſes couleurs.

Dès qu'ils furent remontés dans la voiture, l'Athée qui étoit renforcé d'une bouteille de vin, ſon déjeuner ordinaire, ſe tournant bruſquement vers le miniſtre : » Oh çà, monſieur le curé, lui dit-il d'un air groſſier, je n'étois pas en train de parler ce matin lorſque vous vous imaginiez de prouver avec tant d'éloquence, qu'il faut que ce ſoit une ſageſſe infinie qui ſe ſoit mêlée des affaires de la création «. (Pendant qu'il prononçoit ces mots, il y eut une ſi violente ſecouſſe dans le caroſſe, qu'ils purent à peine tenir dans leurs places] » Bon, continua-t-il, d'un air de triomphe, voilà un accident qui vient fort à propos, pour prouver que le haſard eſt la ſeule cauſe de tout ce qui arrive dans le monde. Autrement, je voudrois bien ſavoir pourquoi les chemins ſont ſi raboteux, qu'on ne ſauroit aller d'un endroit à un autre ſans être preſque diſloqué. » [En effet, à en juger par ſa figure, on auroit cru qu'au moindre mouvement tous ſes membres alloient s'écrouler.] « Quant à moi, continua-t-il, lorſque je conſidere les maux innombrables qui regnent dans l'univers, je m'étonne qu'il y

ait des gens assez hardis pour parler d'une divinité : sur-tout lorsque je considere qu'on ne croit un Dieu que sur le témoignage de quelques imposteurs, qui sont payés pour parler comme ils font. Au moment où je parle, je me sens un mal de tête & un désordre dans tout mon corps, qui me persuadent aisément que je ne suis pas l'ouvrage de la sagesse : il est vrai que j'ai veillé des nuits entieres, & que j'ai diablement bu tous ces jours ici. Mais si c'étoit un être plein de bonté & d'amour pour ses créatures qui nous eût placés sur la terre, il est certain que nous n'aurions eu ni tentations ni pouvoir de nous faire du mal. Cela me paroît absurde ; & malgré la raison, qui nous met, dit-on, au-dessus des bêtes, nous sommes, ce me semble, de si chetives créatures, que je conçois aisément que le hasard seul a eu part à notre création. Le clergé est intéressé sans doute à gouverner. Mais dans quelque folie que je puisse donner, j'éviterai toujours celle d'encenser les chimères des prêtres & de la Superstition «. Il continua long-tems à débiter des raisonnemens de la même force, & lorsqu'il crut qu'il étoit-tems d'achever, je veux dire lorsque les fumées de son vin commencerent à s'évaporer, il fixa ses gros yeux effarés sur le ministre, dont il voyoit la modestie, résolu, s'il ne pouvoit l'emporter sur lui par ses argumens, de le déconcerter par son impudence.

Papillon, qui avoit gardé le ſilence juſques-là, & écouté attentivement le verbiage de l'autre, commença à jaſer à ſon tour. Ses diſcours furent tout auſſi impies que ceux de l'Athée, quoique par un motif différent. Car au lieu que ce dernier, par un penchant naturel au vice, & une ferme réſolution d'en éprouver toutes les ſuites, plutôt que de rien refuſer à ſes paſſions, s'efforçoit d'étouffer juſqu'à l'idée d'une divinité, & d'inventer mille ſophiſmes pour donner le change à ſa conſcience, Papillon qui étoit naturellement diſpoſé à une vie réglée, & dont les inclinations ne le portaient à rien qu'on ne pût tolérer dans toutes ſortes de religions, tâchoit de ſe charger de toutes les apparences de l'impiété, parce qu'il étoit aſſez ſot pour s'imaginer que cela lui donnoit l'air d'un homme d'eſprit. Comme il ne pouvoit percer aſſez avant pour juger du point en débat, il s'attachoit à l'opinion qui paroiſſoit lui offrir le plus beau champ d'étaler les talens qu'il ſe croyoit. Il étoit ſatirique de profeſſion, & s'étoit fait une loi de n'épargner jamais le ridicule; & penſant que rien n'en étoit plus ſuſceptible que la religion & les Eccléſiaſtiques; il répéta tout ce qu'il avoit ouï dire ſur ce ſujet. L'orgueil des prêtres, leur avidité pour les dîmes, & mille autres railleries uſées & rebatues, aſſaiſonnerent long-tems ſes fades diſcours, qu'il débitoit d'un air à convaincre chacun de ſa folie, & de la haute

opinion qu'il avoit de ſon diſcernement.

Le miniſtre écouta tous les argumens de l'Athée, & les plaiſanteries de Papillon ſans les interrompre; & ſi leurs impertinences euſſent roulé ſur toute autre matière, il y a apparence qu'il n'auroit pas pris la peine de leur répondre. Mais dans ce cas il crut que le devoir de ſa profeſſion l'obligeoit à leur faire ſentir leur erreur: il voyoit bien que d'approfondir la queſtion ce ſeroit ſe mettre hors de la portée de ceux qu'il devoit inſtruire, & perdre ſon tems par conſéquent. Il réſolut donc de s'en tenir à la ſurface des choſes, & ne fit que prouver à l'Athée, que l'inégalité des chemins, & ſon mal de tête après la débauche (qui étoient les deux points où ſon homme s'étoit attaché) n'empêchoient pas qu'il n'y eût un Dieu: puis il tâcha charitablement de le retirer du genre de vie où il le voyoit plongé, en lui démontrant qu'il lui étoit aiſé d'obtenir la ſanté & la tranquillité d'eſprit, en faiſant ce qui dépendoit de lui, je veux dire en menant une vie ſobre & rangée; & qu'alors il auroit autant de raiſons de rendre graces à l'auteur de ſon être, qu'il croyoit en avoir de ſe plaindre de lui.

Pour ce qui eſt de Papillon (dont avec un peu d'expérience il étoit aiſé de découvrir les diſpoſitions) il s'appliqua ſeulement à lui faire comprendre le peu d'eſprit qu'il y avoit à répéter ce qui avoit été dit & rédit

mille fois; & pour l'encourager à penſer, ou pour mieux dire à parler d'une autre façon, il lui aſſura qu'il pouvoit apprendre beaucoup plus de bons mots & de railleries fines contre le parti qu'il venoit d'épouſer, que contre celui qu'il attaquoit, & les répeter avec moins de danger qu'on s'apperçût du pillage.

Chaque mot qui ſortoit de la bouche du miniſtre, prouvoit clairement à Cinthie qu'il ne penſoit pas à faire parade de ſon eſprit, & que ſes diſcours étoient ſimplement l'effet de ſa charité. Elle garda le ſilence pendant tout le tems qu'il parla; mais dès qu'il eut achevé, elle ne put s'empêcher de railler Papillon ſur ſon empreſſement à montrer de l'eſprit. Elle s'offrit en même tems à lui indiquer pluſieurs ſujets plus propres à exercer ſon humeur ſatirique que la religion, & beaucoup plus à ſa portée; la galanterie, par exemple, le jeu, les modes, &c.

Ses paroles cauſerent un grand éclat de rire de la part de l'Athée & de Papillon. » Parbleu, s'écria ce dernier, les prêtres ne manquent jamais d'avoir les femmes de leur côté, je n'ai jamais vu un exemple du contraire. « A quoi il ajouta pluſieurs quolibets inſipides, qu'il ne vaut pas la peine de répéter. Après cela il ne reſtoit à nos deux champions, qu'à brailler & à faire bien du tapage, pour que l'amour de la paix fermât la bouche à leurs adverſaires, puiſqu'ils n'é-

toient pas en état de les réfuter. Cinthie & le miniſtre furent étourdis de ce mélange de bruit & d'impertinence juſqu'à l'arrivée du caroſſe à l'hôtellerie où ils devoient paſſer la nuit. Là ils prirent congé de leurs ennuyeux compagnons de voyage, & ſe retirerent chacun à ſa chambre, ſous prétexte qu'ils étoient las & indiſpoſés.

Dès le premier moment que l'Athée avoit jetté les yeux ſur Cinthie, il avoit ruminé de quelle maniere ils s'y prendroit pour ménager un tête-à-tête avec elle. Comme il ſe tenoit pour dit qu'il n'y avoit pas une vertu parmi les hommes, il ne craignoit pas de manquer ſon coup. Il étoit convaincu du bon goût de Cinthie, par le mépris qu'elle avoit témoigné pour Papillon. Il concluoit de-là qu'elle auroit du penchant pour les gens d'eſprit, & ſe croyoit par conſéquent certain de réuſſir. La ſeule difficulté étoit de ſe trouver ſeule avec elle. Mais pendant qu'il ſe fatiguoit l'eſprit à chercher des moyens d'accomplir ſes deſſeins, le haſard lui offrit l'occaſion qu'il ſouhaitoit, & qu'il n'avoit pas l'adreſſe de ſe procurer.

Il faiſoit un beau clair de lune. Cinthie ſe ſentant portée à la rêverie, & voyant l'Athée & Papillon autour d'une bouteille, elle les crut engagés pour le reſte de la ſoirée, & deſcendit par un eſcalier dérobé dans le jardin de l'hôtellerie, où il y avoit un cabinet de verdure. Elle s'aſſit dans cet endroit,

laiſſant errer ſon imagination par toutes les ſcenes différentes de ſa vie. Les mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de preſque tous ſes proches, & leurs manieres toujours proportionnées à l'état de ſa fortune, ne lui fourniſſoient que des objets déſagréables. Ayant enfin épuiſé tous ces ſujets de triſteſſe, ſon eſprit commençoit à lui offrir des idées plus riantes. Mais il étoit dit qu'elle ne jouiroit pas d'un moment de plaiſir pendant ce jour-là. Ses réflexions n'eurent pas plutôt pris ce tour favorable, qu'elle apperçut l'Athée aſſis auprès d'elle. Il avoit endormi ſon compagnon à force de boire; & comme il ſe couchoit rarement avant les quatre heures, il étoit venu roder dans le jardin, & s'étoit gliſſé tout doucement dans le cabinet de verdure, où il avoit entrevu Cinthie. Elle treſſaillit en le voyant, mais elle tâcha de cacher ſa crainte, penſant qu'une apparence de courage étoit le meilleur expédient dont elle pût s'aviſer dans ſa ſituation.

Il commença par parler de choſes indifférentes, mais ne tarda gueres à ſe récrier ſur le bonheur qu'il avoit de ſe trouver ſeul avec elle. Cinthie ſe leva incontinent, dans le deſſein de le quitter. Mais il jura qu'elle l'écouteroit juſqu'au bout; ajoutant que ſi elle conſentoit à entendre patiemment ce qu'il avoit à lui dire, il la laiſſeroit après en liberté de partir ou de reſter. Alors il débuta par louer l'eſprit & le jugement de Cinthie :

il dit qu'il étoit impoſſible qu'une perſonne comme elle ſe crut liée par des uſages & des formalités frivoles qui n'étoient obſervés que par le ſimple vulgaire. Puis il amena à ſon ſecours une tirade d'argumens, pour prouver que le *Plaiſir* eſt toujours *Plaiſir*, & que l'*Agréable* doit être préféré au *Déſagréable* : il cita *Epicure*, qui dit que le *plaiſir eſt le ſouverain bien.* D'où il conclut en habille homme, que le vice eſt le plus grand de tous les plaiſirs. Enfin, comme il avoit la tête en fort mauvais ordre, & que les fumées du vin y embrouilloient fort ſes idées, il fit un tel galimatias du plaiſir & de la peine, du vice & de la vertu, qu'il étoit impoſſible de deviner ce qu'il avoit envie de prouver.

Cinthie ne put s'empêcher de rire en elle-même de ce qu'il s'épuiſoit à lui perſuader de ſuivre ſon penchant ſans ſcrupule, ne ſachant pas que ce penchant même ne lui diſoit rien tant qu'un dégoût total, & la plus forte averſion pour lui. Cependant elle jugea que le meilleur parti qu'elle pouvoit prendre étoit de répondre avec politeſſe à ſes groſſiéretés. Qnoiqu'elle ne fut pas éloignée de la maiſon, d'où l'on auroit pu aiſément venir à ſon ſecours, rien ne lui ſembloit plus choquant que de faire de l'éclat en cette occaſion. Elle lui donc qu'elle ne doutoit pas que ce qu'il venoit de dire ne fut fort raiſonnable, mais que ſe trouvant

alors un peu indiſpoſée, elle n'avoit pas le tems d'y réfléchir. Elle le pria là-deſſus de lui permettre de ſe retirer, ajoutant qu'elle lui parleroit plus à loiſir le jour ſuivant. L'Athée fut ſi fort flatté de voir qu'elle faiſoit attention à ſes raiſonnemens, que de peur de la déſobliger il la laiſſa monter tranquillement à ſa chambre.

CHAPITRE V.

Qui prouve clairement qu'il y a des femmes conſtantes.

LE lendemain Cinthie & le miniſtre, qui n'avoient pas la tête chargée des effets de l'intempérance, monterent en caroſſe éveillés & de bonne humeur. Rien ne troubla leur entretien, car Papillon & l'Athée, qui n'avoient pas encore achevé leur digeſtion, dormirent juſqu'à ce qu'on vint les éveiller pour deſcendre. La premiere choſe qu'ils firent en entrant, fut de demander du vin, dont ils burent copieuſement, quoique la main leur tremblât de façon qu'ils pouvoient à peine porter le verre à la bouche. Le vin achevant de réveiller leurs eſprits appeſantis, ils remonterent en caroſſe, en faiſant plus de bruit que jamais. L'Athée regardoit Cinthie d'un air aſſuré, qui la fit rougir pluſieurs fois. Papillon au contraire lui témoignoit tout le reſpect imaginable. Comme elle n'avoit pas voulu lui permettre la moindre familiarité, il concluoit de-là qu'elle devoit être un modele de vertu & de modeſtie. Le Miniſtre étoit ſi las de leurs impertinences, qu'il ſeroit deſcendu de grand cœur, & auroit fait à pied le reſte du chemin, ſi les

égards qu'il avoit pour Cinthie ne l'en euſſent empêché.

Ils continuerent donc à prendre patience juſqu'à ce qu'on arrivât au lieu de la dinée, où le poſtillon négligeant de prendre aſſez de tour au coin d'une maiſon, verſa le caroſſe; & comme c'étoit dans un fond, nos voyageurs furent en danger d'y être tués ou eſtropiés. Cependant ils en furent tous quittes pour la peur, hors l'Athée dont les ſens étoient ſi fort ſtupéfiés par ſon déjeûner ordinaire, qui ne pouvant s'aider de ſes membres il ſe caſſa la jambe dans ſa chûte.

Cinthie étoit dans une frayeur terrible. Elle pria le miniſtre d'avoir la bonté de prendre garde qu'on eût ſoin de ce malheureux. La précaution n'étoit pas néceſſaire; car dès le moment que ce galant homme avoit vu l'accident, il avoit ſongé aux moyens d'y remédier: il fit d'abord demander le meilleur chirurgien de l'endroit, & heureuſement il y en avoit un qui demeuroit tout près de-là: il y fit porter le malade, l'y accompagna pour le voir panſer, & demeura auprès de lui pendant tout le tems de l'opération, quoiqu'il ſe ſentit ſaiſi d'horreur à la vue de ce miſérable, qui juroit & prioit Dieu tour à tour. Il pouſſa ſa charité encore plus loin, & ayant appris de l'Athée qu'il manquoit d'argent, il s'offrit de lui laiſſer ce qui pouvoit lui être néceſſaire. Mais le

chirurgien lui ayant assuré qu'il connoissoit le malade, & qu'il en prendroit tout le soin imaginable, le ministre s'en retourna vers Cinthie, qui fut charmée d'entendre que ce pauvre homme fut tombé en de si bonnes mains.

Papillon qui étoit à la fin de son voyage, vint prendre congé de Cinthie & du ministre, en chantant entre ses dents la fin d'une chanson Italienne, sans dire un seul mot du malheureux Athée, dont il avoit épousé si chaudement la doctrine.

Ils étoient alors à seize milles de Londres. Le ministre avoit souhaité dès le premier jour de se trouver seul avec Cinthie : il se sentoit quelque chose sur le cœur qu'il auroit bien voulu lui découvrir; mais les embarras du voyage, joints à son peu d'expérience en fait de galanterie, l'avoient empêché jusques-là de le faire; & depuis que le sort lui avoit mis entre les mains l'occasion qu'il avoit si long-tems desirée, sa modestie, la défiance qu'il avoit de lui-même, & son respect pour Cinthie, lui défendoient de s'expliquer : il fut pendant plus d'une heure dans un embarras inconcevable : il se condamnoit à chaque moment de ce qu'il perdoit son tems, & il ne pouvoit se résoudre à en profiter : il commença enfin un discours sur les charmes de l'amitié. Toutes ses pensées sur ce sujet étoient si délicates & si rafinées, que Cinthie n'entra pas seulement dans ses sentimens,

mais elle ne put s'empêcher de lui marquer par ſes ſouris, combien elle étoit ſenſible au plaiſir de rencontrer une perſonne d'un caractere qui avoit tant de rapport avec le ſien. Cela encouragea le miniſtre, & d'un diſcours général ſur l'amitié, il en vint à un diſcours plus particulier : il lui demanda pardon de la promptitude de ſa déclaration, & s'excuſa ſur le peu de tems qu'il avoit à demeurer avec elle, à moins qu'elle ne voulut avoir la bonté de lui apprendre où il pourroit la revoir.

Cinthie fut auſſi fachée que ſurpriſe de ce compliment. La conduite du miniſtre pendant tout le tems de leur voyage, lui avoit donné l'eſtime la plus parfaite pour lui, & elle eût été charmée de ſa connoiſſance, s'il avoit pu la voir ſur tout autre pied que celui d'amant. Son cœur étoit fixé, & elle avoit réſolu de n'écouter d'autre amour que celui auquel elle s'étoit livrée d'abord. Avec ces ſentimens, elle n'auroit pas voulu pour tout au monde rendre malheureux un galant homme, en encourageant une paſſion qu'elle ne pouvoit couronner. Elle lui dit donc d'un air ſérieux, qu'elle ſe ſentoit infiniment honorée de l'eſtime qu'il lui marquoit; mais que comme l'état de ſon cœur ne lui permettoit pas d'y répondre ? elle le prioit de ne pas trouver mauvais qu'elle lui cachât le lieu de ſa demeure; que s'il étoit vrai qu'il eût du penchant pour elle, la vue

d'une perſonne qui ne pouvoit s'empêcher d'être ingrate à ſon amour, ne ſerviroit qu'à le tourmenter. Elle prononça ces mots avec un air de ſincérité ſi marquée, que le miniſtre qui haïſſoit la diſſimulation, & n'en ſoupçonnoit jamais perſonne, réſolut de l'en croire, & de ne rien dire quoiqu'il lui en coûtât, qui put le rendre importun. Il changea auſſi-tôt de diſcours, & peu après ils arriverent à Londres, où ils ſe ſéparerent au grand regret de tous les deux.

Cinthie loua des chambres garnies, en attendant qu'elle ſût l'arrangement qu'elle devoit prendre. Elle étoit au déſeſpoir que le miniſtre eût mis les choſes au point où elles en étoient. L'entretien & les conſeils d'un ſi honnête homme lui auroient été d'un grand ſecours dans ſa ſituation. Peu s'en fallut qu'elle ne renonçât à jamais à la compagnie des hommes; elle commençoit preſque à croire qu'ils ne pouvoient avoir de bonnes manieres pour une femme, à moins que d'avoir des deſſeins ſur elle.

Mais après avoir conduit Cinthie juſqu'à Londres, il me ſemble qu'il eſt tems de prendre congé d'elle, & de retourner à mon Héros.

CHAPITRE VI.

Rencontres Singulieres.

DAVID ayant informé Valentin & ſa ſœur de ce qu'il ſavoit touchant Cinthie, remarqua qu'ils étoient tous deux plus triſtes qu'à l'ordinaire. Quoiqu'il attribuât la rêverie de Camille à l'amitié qu'elle avoit pour ſon frere, & qu'il n'ignorât pas d'où provenoit l'inquiétude de celui-ci, il ne put s'empêcher de s'allarmer de leur chagrin, par cette tendreſſe naturelle qui lui faiſoit ſentir les peines des autres beaucoup plus vivement que les ſiennes. Il fit donc tout ce qu'il put pour conſoler Valentin; il lui dit qu'il ne doutoit pas que Cinthie ne répondit auſſi-tôt à la lettre de Camille; il tâcha de lui perſuader qu'il étoit la cauſe de l'éloignement que Cinthie avoit marqué pour toutes les offres de mariage qu'on lui avoit faites; & il lui aſſura enfin que ſi le bien qu'il poſſédoit pouvoit contribuer en quelque façon à le rendre heureux, il le laiſſoit maître d'en diſpoſer à ſon gré.

Valentin cherchoit en vain des paroles pour répondre à cette généroſité, ſa tendreſſe & ſa reconnoiſſance ne purent s'exprimer que par des larmes. David vit ſon ſaiſiſſement, & ſe hâta de l'en tirer. » Ne

croyez pas, monſieur, lui dit-il, m'avoir aucune obligation de ce que je viens de vous dire. Je ne ſaurois employer mieux mon bien & ma vie qu'au ſervice d'une perſonne que la nature & l'amitié ont joint de ſi près à Camille. Valentin, aprés avoir long-tems combattu ſa ſenſibilité, recouvra enfin la parole, & jura que les intérêts de ſon amour, tout chers qu'ils lui étoient, ne pourroient jamais le faire conſentir à être plus à charge à un ami ſi généreux, qu'il ne l'avoit été juſques là. Camille ſuccomboit au plaiſir que les paroles de David venoient de lui donner : mais comme la tendreſſe arrivée à ſon comble ne ſauroit ſe dépeindre, je tirerai le rideau ſur le reſte de cette ſcène.

L'impatience où étoit Valentin d'avoir des nouvelles de Cinthie, augmentoit tous les jours. Il s'en paſſa huit ſans que ſa réponſe parût. Enfin, Simple ſe promenant un jour dans Weſtminſter, s'entendit appeller par ſon nom. En levant la tête il reconnut Cinthie à une fenêtre. Il courut avec précipitation dans cette maiſon, & je laiſſe à imaginer ſes tranſports lorſqu'il réfléchit à la joie qu'il alloit donner à ſes amis. Il entra tout eſſoufflé, ſon premier mouvement fut de dire à Cinthie, qu'il avoit trouvé Camille & Valentin. Ces deux noms ne lui furentpas plutôt ſortis de la bouche, qu'elle lui fit mille queſtions qui l'embarraſſerent, & auxquelles

il ne ſut d'abord que répondre. Elle attribua ſa confuſion à l'hiſtoire ſcandaleuſe qu'on faiſoit d'eux, dont elle le croyoit inſtruit, & qu'elle avoit elle-même appriſe depuis long-tems, quoiqu'elle n'en eut jamais parlé à David, de peur d'aider à en répandre le bruit par la ville. Enfin elle s'écria : » De grace, monſieur, apprenez-moi ce que vous pouvez ſavoir de ma chere Camille ; (elle ne dit pas le mot de Valentin) il me tarde de ſavoir ſi elle eſt innocente. S'il eſt vrai qu'elle le ſoit, grand Dieu ! que ne doit-elle pas ſouffrir d'une telle calomnie !

David n'eut pas le tems de répéter toute l'hiſtoire de Camille, mais il en dit aſſez pour défendre ſon innocence. Cinthie remarqua aiſément à la maniere dont il parloit de Camille, qu'il en étoit amoureux. Elle en fut charmée, comme de la plus forte preuve qu'il ne la croyoit pas coupable. Elle s'informa de la façon dont ils vivoient enſemble ; & David, qui ne négligeoit aucune occaſion d'augmenter le plaiſir de ceux qu'il aimoit, l'invita à aller demeurer avec eux, en lui diſant qu'il avoit place pour elle dans la maiſon où il logeoit. Elle ne demandoit pas mieux. Auſſitôt elle fait appeler un fiacre, y met toutes ſes hardes, & les voilà en chemin vers la maiſon où étoit tout ce qu'ils eſtimoient le plus dans ce monde.

Valentin faillit à perdre l'eſprit à la vue de Cinthie. Son extaſe & ſes tranſports lui

irent preſque oublier le reſpect qu'il avoit toujours eu pour elle, & peu s'en fallut qu'il ne courut la prendre dans ſes bras. Pour Camille, quoiqu'elle eût l'amitié la plus ſincere pour Cinthie, telle eſt la fragilité de la nature humaine que la premiere réflexion qu'elle fit, fut que David l'avoit aimée; & cette idée diminuoit ſenſiblement malgré elle le plaiſir qu'elle ſentoit à revoir ſon ancienne amie. Cinthie avoit l'eſprit ſi rempli de ſa joie, qu'elle n'y prit pas garde. Elle ſe jeta au cou de Camille avec toutes les marques d'un plaiſir ſans mélange. Elle adreſſoit la parole à Camille, mais ſes yeux ſe tournoient ſans ceſſe vers Valentin, quelques efforts qu'elle fit pour les en détacher.

Ils paſſerent cette ſoirée & le jour ſuivant à s'informer l'un l'autre de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Le troiſieme jour Cinthie propoſa de prendre un caroſſe, & de parcourir tous les quartiers de Londres, pour y obſerver le maintien & les occupations différentes de ſes habitans. Simple dit que rien ne pouvoit lui être plus agréable, ſi Camille y conſentoit; & qu'ayant autrefois parcouru la ville avec plus d'exactitude qu'on ne s'en propoſoit alors, il pourroit juger plus aiſément par leur extérieur des penſées de ceux qu'ils verroient. Perſonne ne s'oppoſa à une partie formée par Cinthie. On envoya chercher un ca-

roſſe, & ils partirent un moment après. Je doute que Londres ou toute autre ville au monde, ait jamais vu dans ſes rues une partie auſſi bien aſſortie que celle-là.

Comme il ne manquoit pas d'auberges ſur la route, ils n'eurent que faire d'embarraſſer le caroſſe de proviſions; quoique (pour le dire en paſſant) j'ai vu une fois un fiacre qui venoit de la *Tour*, s'arrêter au milieu de la rue *St. Jame*, pendant que le monde prenoit dans la maiſon un petit repas conſiſtant en jambon & en poulets froids: ce qui me fit croire que ſans doute quelqu'un de la troupe avoit une foibleſſe d'eſtomac qui ne lui permettoit pas de jeûner plus d'une heure de ſuite.

En paſſant de grand matin par les beaux quartiers de *Weſtminſter*, ils ne virent preſque rien qui méritât leur attention. Tout y étoit calme & tranquille comme au fort de la nuit. Mais en entrant dans les rues commerçantes de la Cité, l'agitation & la preſſe leur parurent auſſi grandes, que la tranquillité & la ſolitude qu'ils venoient de quitter. En traverſant la place de *Covent-Garden*, ils apperçurent une bande de jeunes gens qui s'avançoient en chancelant, & en bronchant à chaque pas, comme s'ils euſſent perdu l'uſage de leurs jambes. Chacun d'eux s'étoit fourni d'un bouquet en paſſant par le marché. Les uns avoient des fleurs, d'autres des feuilles de choux, & d'autres une botte

e raves ou d'oignons. Les mains leur trem-loient ſi fort, qu'on auroit dit qu'ils avoient ous un accès de fievre. Dès qu'ils virent le aroſſe, ils s'y traînerent tout auſſi vite que eur état pouvoit le permettre. En s'appro-hant, un d'eux bégaya un compliment aux emoiſelles, & tous enſemble les prierent vec des voix entrecoupées de hoquets d'ac-epter leurs bouquets.

Camille en fut effrayée : mais Cinthie, ui avoit plus d'expérience, & qui voyoit ien que c'étoient des gens de famille qui pparemment avoient fait la débauche toute nuit, prit une poignée de fleurs du plus vancé de la troupe, en le remerciant de ſa olitesſe : & là-deſſus ils ſe retirerent avec es acclamations & des cris de joie.

David appella un homme qui paſſoit tout rès delà, il lui demanda s'il connoiſſoit quel-u'un de ces meſſieurs, ajoutant qu'on auroit û les accompagner juſques chez eux, de eur qu'il ne leur arrivât quelque accident.

Oh vraiment, monſieur, reprit l'autre, n'y a point de danger. Vous ſavez le pro-erbe. Il y a vingt ans que je tiens boutique ans cette rue, & il n'y a guère de matinée, moins qu'il ne faſſe bien mauvais tems, ue je n'en voye paſſer une bande dans le ême état. Ce jeune homme qui marchoit à ur tête, ſeroit un des plus aimables cava-ers de la ville s'il ne buvoit pas tant. Je le is de très-bonne part, car je connois la

femme de chambre de ſa mere. Et qui le ſauroit mieux qu'elle? Vous avez vu cet autre avec un viſage couperoſé. Il feroit mieux de prendre ſoin de ſa famille, que de diſſiper ſon argent en débauches. Il me doit une partie d'une piece, trois chelins & deux ſous : mais il ne faut pas s'étonner s'il ne paye pas ſes dettes, tandis qu'il mêne une vie pareille. Ce petit homme qui marchoit à côté de lui, fut arrêté pour dettes la ſemaine paſſée; & l'on dit que ſi ſes compagnons de débauche n'eûſſent été caution pour lui, il ne ſeroit pas ſorti ſitôt des pattes des ſergens. Oh que c'eſt une vilaine affaire que tomber ſous la coupe de ces droles-là! Je crois qu'il n'eſt pas plus riche qu'un de nous autres qui tenons boutique pour gagner notre vie, & cependant on dit que ſon frere aîné fait rouler un caroſſe à ſix chevaux. Cela eſt bien vilain à lui de laiſſer ſon frere dans la miſere. Mais cela ne me fait rien dans le fond, & je n'aime pas à me mêler des affaire d'autrui. Voilà un homme, par exemple, qui demeure dans cette maiſon que vous voyez ici *viſon viſu*, il fait le gros dos *dame*, & cependant il n'a point de bien que je ſache. Il lui faut des domeſtiques vraiment, & il ne ſait pas comment faire pour les payer. Ils le ſervent auſſi comme il le mérite! ils ne ſe tueront pas à travailler, je vous en réponds. Mais il eſt tems de m'en aller; j'ai *diablement* d'ouvrage aujourd'hui, & je ne parle

jamais

amais que de ce qui me regarde. « Il débita out ce verbiage avec une rapidité de langue nconcevable, & preſque ſans reprendre aleine, en tenant une main ſur la portiere lu caroſſe, comme s'il eût craint qu'il ne ui échappât. Lorſqu'il eut achevé, Cinthie e loua fort de ſon attention à ſes propres ffaires, & du peu de ſouci qu'il prenoit de elles de ſes voiſins. Là-deſſus il alloit recommencer, ſi Valentin n'eût tout-à-coup ordonné au cocher de toucher.

Ils gardoient tous le ſilence depuis quelque tems, lorſque Cinthie dit qu'elle étoit ort curieuſe de ſavoir ce qui les avoit rendus out-à-coup ſi penſifs. Elle propoſa en même ems que chacun apprendroit aux autres le ujet de ſa rêverie. Ils goûtèrent tous cette dée, & prièrent Cinthie de commencer.

» Parmi le nombre des boutiques que je oyois, dit Cinthie, je conſidérois le peu u'il y en a où l'on ne vend que ce qui eſt éellement propre aux beſoins de la vie. Cependant ces mêmes choſes qui paroiſſent les lus inutiles, contribuent preſqu'autant que e reſte au bien public. Tandis qu'il y aura ans le monde un droit de poſſeſſion, & que es biens ſeront inégalement diſtribués, ceux ui ont peu de part à ce partage, & ceux qui n ſont entièrement exclus, ſe verront dans a néceſſité d'inventer des moyens d'obtenir e qui leur manque, de ceux à qui le ſort a lonné du ſuperflu. Or, à moins que les riches

ne deviennent aſſez généreux pour ſe défaire de ce qu'ils ſe croyent en droit de poſſéder par le ſeul plaiſir d'en ſecourir les pauvres, le ſeul moyen d'en recevoir quelque choſe, c'eſt de s'adreſſer à leurs paſſions. Par exemple, lorſqu'une dame de qualité s'en retourne à ſon hôtel, ſon caroſſe plein de bijoux & colifichets, dont l'uſage lui a appris qu'elle ne peut ſe paſſer, pendant qu'elle flatte ſa vanité de la penſée d'effacer une autre dame au premier Bal, le marchand qui reçoit ſon argent en échange de ces ornemens ſi frivoles en eux-même, doit peut-être à cette vanité ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille. Ici Cinthie finit de parler, & David pria Camille de leur faire part de ſes réflexions.

» Je ne ſai, dit Camille, ſi je ne devrois pas avoir honte de déclarer ici mes penſées, & je crains fort qu'elles ne ſoient l'effet d'un mauvais cœur. En paſſant devant un ſi grand nombre de maiſons, combien de malheureux, me diſois-je, ne contiennent-elles pas que l'envie ou la folie pouſſent à ſe déchirer les uns les autres ! combien de belles-meres, qui travaillent en ſecret à réduire les enfans de leurs maris à la miſere ! J'avoue que là-deſſus le plaiſir de me voir délivrée de ces maux, où je me repréſente que tant d'autres ſont expoſés, eſt beaucoup plus fort en moi, que la pitié que je devrois ſentir des malheurs de mes ſemblables. Dites-moi, Monſieur, ajouta-t-elle en ſe tournant vers David, n'eſt-

: pas-là s'enivrer de ſa proſpérité, & triom-
ıer des malheureux ? « j'aurois craint dans
: certaines compagnies qu'une pareille queſ-
ɔn n'eût excité un caquet univerſel, & que
:mpreſſement de la décider n'eût fait parler
nq ou ſix perſonnes à la fois pendant une
:mie-heure. Mais il en arriva autrement en
:tte occaſion, & David, après quelques
omens de réflexion, répondit ainſi.

» Il eſt beau de voir une jeune perſonne
ıi ſe méfie ainſi d'elle-même, & qui craint
: donner trop de priſe à ſa foibleſſe : mais
ɔur ce qui eſt des ſentimens que vous venez
: déclarer, mademoiſelle, je crois qu'il
'y a perſonne qui n'en ait de ſemblables. Se
:jouir des maux d'autrui, c'eſt un ſigne évi-
:nt de malice. Voir un autre dans l'afflic-
ɔn ſans en être touché, c'eſt être dépourvu
: cette tendreſſe qui eſt l'appanage d'un
œur bien placé. Mais ſe conſoler dans ſes
:ines en réfléchiſſant que perſonne n'en eſt
xemt, & que l'on eſt un des moins mal-
'aités de la fortune, c'eſt la maniere de
enſer de toutes les perſonnes raiſonnables.
'eſt ce que *Shakespear* appelle *porter ſes
ffli&tions ſur le dos de ceux qui en ont en-
uré de ſemblables* : & pour ce qui eſt de
ous réjouir d'avoir échapé les écueils où
ous voyons avec pitié échouer les autres,
'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes
u'on ne ſauroit condamner « Camille fu'
avie d'entendre que Simple ne déſaprouvoi

pas ſes ſentimens, & le pria de découvrir les ſiens à ſon tour.

» Je penſois, dit-il, au babil de ce bourgeois que nous avons vu à Covent-Garden, & à l'inégalité de ſon caractere. Il ſembloit prendre tant de plaiſir à nous raconter les défauts de ſes voiſins, & cependant il avoit l'air ſi bon, qu'on auroit dit que rien ne devoit être plus contraire à ſon humeur que la médiſance. Il y a apparence qu'il eſt honnête homme, dit Camille; mais il y a des naturels terriblement enclins à jaſer, & qui faute d'avoir aſſez d'idées de leur crû, ſont obligés à ſe jetter ſur les actions des autres; & comme le plus ſouvent ils y trouvent plus de mal que de bien, leur humeur babillarde les fait généralement tomber dans la médiſance. « Mais ſachons la penſée de Monſieur, ajouta-t-elle en regardant Valentin, » J'enviſageois, répondit-il, la triſte ſituation d'un homme paſſionnément amoureux, à qui l'état de ſa fortune défend d'eſpérer qu'il pourra un jour ſans indiſcrétion faire l'offre de ſon cœur à la perſonne qu'il aime. « Il proféra ces mots en tenant les yeux attachés ſur Cinthie. Elle le remarqua, & rougit ſans lui faire aucune réponſe.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, David remarqua dans une petite boutique une femme qui pleuroit & ſanglottoit de toute ſa force, Il eut la curioſité de ſavoir ce que c'étoit, & voulut deſcendre à la boutique,

ous prétexte d'y acheter quelque bagatelle. La Marchande ne ſe fit pas demander deux ois la cauſe de ſon affliction. Elle s'écria que on mari étoit le plus cruel de tous les hommes. Chacun commençoit à la plaindre ſur e début. On lui demanda ſi ſon mari l'avoit attue.

Non, dit-elle, c'eſt bien pis vraiment, & e lui pardonnerois plus aiſément quelques oups, que l'injure qu'il m'a faite. « Enfin, près bien des gémiſſemens & des larmes, n aprit tout le mauvais traitement que cette onne femme avoit reçu de ſon mari : c'étoit u'aiant reçu une ſomme d'argent, il avoit ieux aimé payer ſes dettes, que de lui cheter une robe neuve à elle & à ſa fille. » raiment ma voiſine Gillot (ajouta-t-elle en ontrant du doigt une fort jolie femme qui toit dans une boutique vis-à-vis de la ſienne) e fait des habits quand bon lui ſemble, & je ſuis ſûre que ſon mari a plus de ettes que Monſieur Dimanche (c'étoit on mari). Un mari doit prendre ſoin de a femme & de ſes enfans, avant de onner ſon argent à des étrangers. " Cinthie e put s'empêcher d'éclater de rire, en entenlant le dénouement de cette tragédie. La etite Marchande crut qu'ils étoient venus ans ſa boutique pour ſe moquer d'elle, & hangeant ſon ton lugubre en une voix de onnerre, elle ſe mit à les quereller & à leur hanter pouille. Elle commençoit à tirer ſur

l'âge, & ſon viſage jaunâtre dont les rides étoient remplies de larmes, ne reſſembloit pas mal à un champ moiſſonné, dont les ſillons ſont pleins d'eau après une forte pluye. David & le reſte de ſa compagnie effrayés de ſes cris, remontérent en caroſſe, & s'éloignerent de là au plus vite.

Cinthie & Valentin ſe divertiſſoient de cet accident. Mais David, ſelon ſa coutume, auroit voulu rechercher la cauſe des paſſions violentes de cette femme. Il ne pouvoit comprendre qu'on pût s'émouvoir juſqu'à ce point-là pour des vétilles. Camille, qui donnoit fort depuis quelque tems dans la manière de penſer de David, parut auſſi ſérieuſe que lui, & témoigna la même curioſité.

Cinthie n'étoit pas embarraſſé à expliquer la ſcène dont ils venoient d'être témoins. „L'Envie, dit-elle, la cauſe ordinaire de tant de maux, fait couler les pleurs de cette femme. Elle ſe ſeroit contentée d'une vieille robe, ſi ſa voiſine n'en avoit eu une neuve. Elle a remarqué ſans doute que la jeune Marchande étoit plus regardée qu'elle, & par une ferme réſolution de ne pas attribuer cette préférence à ſon air ſuranné & aux charmes de ſa voiſine, elle a mieux aimé en jeter la faute ſur ſes habits. J'ai vu autrefois quelque choſe de ſemblable dans les perſonnes d'un rang plus élevé. Je me trouvai une fois avec une Dame, pendant qu'elle

eſſayoit une robe qu'on venoit de lui apporter. Sa taille étoit aſſez mal priſe, & outre cela un peu de travers. Or elle ne fit que gronder ſa Tailleuſe pendant deux heures, de ce qu'elle n'avoit pas ſi bon air qu'une autre Dame, qui avoit une des plus belles tailles qu'on ait jamais vues. Cependant cette même perſonne ne manquoit pas d'eſprit en d'autres rencontres, mais elle ne vouloit point voir de défauts chez elle, & avoit réſolu par conſéquent de s'en prendre à tout ce qui étoit autour d'elle, plutôt qu'à la véritable cauſe. »

Ils s'amuſerent ainſi pendant le reſte de la journée, à faire leurs remarques ſur tout ce qu'ils rencontroient. Leurs cœurs étant ouverts à l'accès du plaiſir, la moindre bagatelle augmentoit leur innocente joie. En retournant au logis ſur le ſoir, ils ſe trouverent ſi fort fatigués du cahos du carroſſe, que chacun alla peu après ſe délaſſer dans ſon lit.

CHAPITRE VII.

CINTHIE *trouve une Demoiſelle de ſa connoiſſance.*

Cinthie, qui pendant pluſieurs années s'étoit ſentie réveiller chaque matin pas le ſouvenir accablant des indignités qu'une haine injuſte & tyranique lui avoit fait ſouffrir le jour précédent, trouvoit ſa ſituation bien changée depuis quelque tems. L'aurore, autrefois ſa plus grande ennemie, lui ramenoit toutes les idées agréables que ſes aimables compagnons lui fourniſſoient pendant le jour. Dès-qu'elle fut éveillée, au-lieu de tâcher de ſe rendormir ſelon la coutume ordinaire des malheureux, qui ne ſouhaitent rien tant que de perdre de vue leurs chagrins, la gaieté de ſon ame l'invita à ſortir du lit, & à mettre en liberté ces douces penſées qui ſont la récompenſe ordinaire de l'innocence. Elle ſe gliſſa tout doucement dans la chambre de Camille, afin de partager avec elle la joie qu'elle ſentoit. Mais l'ayant trouvée endormie, elle s'en retournoit à ſa chambre, lorſqu'un domeſtique ouvrant la porte d'un appartement auprès duquel elle devoit paſſer, elle entrevit une Demoiſelle qu'elle crut connoître, quoiqu'elle ne pût ſe rapeller dans quel endroit ni quand elle l'avoit vue. Impa-

ſiente de ſatisfaire ſa curioſité, elle deſcendit pour demander aux gens de la maiſon qui logeoient dans cet appartement. „ Vraiment, répondit une ſervante, nous ne ſavons ce qu'elle eſt, il n'y a pas quinze jours qu'elle loge ici. Elle eſt fort jolie, mais fort ſotte à ce qu'il me paroit. Elle ne ſe pare point, & ne bouge jamais de ſa chambre, où elle ne fait que bouder du matin au ſoir. Cependant il faut dire la vérité, nous ne ſaurions nous plaindre d'elle; & c'eſt peut-être une fort honnête perſonne dans le fond, car elle ne manque jamais d'argent pour payer tout qu'il lui faut. On l'appelle Iſabelle, & l'on dit qu'elle eſt *Françoiſe*. „

Cinthie n'eut pas plutôt ouï ce nom, qu'elle ſe remit la ſœur du Marquis de Stainville, qu'elle avoit connue en *France*. Elle ne pouvoit comprendre par quel accident cette Demoiſelle ſe trouvoit-là, ni ce qui pouvoit avoir changé ſon humeur vive & enjouée en mélancolie.

A déjeuner Cinthie aprit au reſte de la compagnie la découverte qu'elle venoit de faire; & dit qu'elle auroit été charmée d'aller rendre ſes devoirs à cette étrangère, ſi elle n'eût craint de lui être incommode dans l'état où on la repréſentoit.

David s'imagina d'abord qu'il falloit que ce fût quelque terrible diſgrace qui eût jetté cette jeune Demoiſelle dans une triſteſſe obſtinée. Il pria Cinthie avec inſtance d'aller

voir, & tâcher de découvrir ſi l'on pourroit lui rendre quelque ſervice. Là-deſſus Cinthie envoya voir ſi Iſabelle étoit diſpoſée à recevoir une viſite de ſa part.

En attendant, chacun forma des conjectures ſur la ſituation d'Iſabelle. Camille ſoupçonnoit qu'une Belle-mère pouvoit être la cauſe de ſes malheurs. David ſe ſouvenant que Cinthie avoit parlé d'un frère d'Iſabelle, ſe doutoit qu'elle en avoit reçu quelque traitement, qui l'avoit pouſſée à quitter ſa patrie pour s'éloigner de l'auteur de ſes peines. En un mot, chacun s'efforçoit de deviner ce qui avoit pu l'induire à mener une vie ſi peu convenable à ſon rang, & à ſon humeur naturelle.

Quoiqu'Iſabelle n'eût aimé rien tant que d'être ſeule, elle ne put refuſer de voir Cinthie, pour qui elle avoit eu l'amitié la plus tendre dès le premier jour de leur connoiſſance. Leur entretien ne roula preſque que ſur des matières indifférentes. Cinthie crut que la politeſſe lui défendoit de faire des queſtions à ſon amie touchant ſes affaires. Cependant, au milieu de leurs diſcours, elle vit couler des yeux d'Iſabelle des larmes, qui témoignoient trop clairement la douleur qui la rongeoit en ſecret.

Simple attendoit avec impatience le retour de Cinthie, dans l'eſpérance de ſe voir bientôt une nouvelle occaſion de contenter le penchant naturel qu'il avoit à faire du

bien. Lorſque Cinthie lui dit qu'on ne pouvoit encore ſans impoliteſſe demander à Iſabelle le ſujet de ſa douleur, il parut fort inquiet. Il ne put s'empêcher de ſe recrier contre la tirannie de l'Uſage, dont les loix ſévères défendent aux malheureux d'expoſer leurs ſouffrances, s'ils ne veulent être taxés d'effronterie, pendant qu'elles empêchent ceux qui les voudroient ſoulager de s'informer de leur état, par la crainte de voir tourner en ridicule leur généreuſe curioſité, qu'on appelle impertinence & indiſcrétion. Pour lui, diſoit-il, il croyoit que la vue d'une perſonne affligée étoit une raiſon ſuffiſante pour tâcher d'apprendre la cauſe de ſa douleur, lorſqu'on étoit diſpoſé à l'en délivrer.

Cinthie reconnut bientôt que ce qui dans un autre cas auroit été contraire aux loix de la diſcrétion, n'étoit dans celui-ci que l'effet d'une noble compaſſion : elle chercha donc ſoigneuſement toutes les occaſions de parler à Iſabelle, & par ſes manieres douces & engageantes elle la perſuada enfin à voir Camille & le reſte de leur petite ſociété. Il furent tous ſurpris de l'air grand & majeſtueux d'Iſabelle, de ſes manieres nobles, & de l'exacte proportion de ſes traits ; & ils ne purent voir ſans émotion la pâleur de ſon viſage, & l'abattement total qui paroiſſoit dans tout ſon maintien. Pendant quelques jours leur unique emploi fut de travailler à la divertir. Mais, ce qui arrive ordinairement

quand un profond chagrin a pris racine dans le cœur, elle ſoupiroit de tout ce qui auroit pu autrefois lui donner du plaiſir; & les tendres égards de cette aimable compagnie ſembloit ſeulement lui faire regreter quelque choſe de plus quelle avoit perdu ſans reſſource. Enfin elle les pria de lui permettre de retourner dans ſa retraite où elle aimoit mieux s'abandonner à ſes réflexions, quelles qu'elles pûſſent dire, que de venir troubler la félicité dont ellevoyoit que leur vertu les faiſoit jouïr.

Chacun s'oppoſa à ce deſſein. Simple dit qu'il auroit été au déſeſpoir qu'elle les eût quittés ſans leur apprendre en quoi ils pourroient lui être utiles.. Elle dit qu'elle voyoit bien par la douceur & la tendreſſe de leur tempérament, que la connoiſſance de ſes malheurs ne ſerviroit qu'à leur faire partager ſes afflictions ſans qu'il leur fût poſſible d'y remédier. Mais ils ne regarderent ce diſcours que comme la réflexion d'une ame généreuſe accablée ſous le poids de la douleur. Enfin l'inquiétude qu'elle remarqua dans des perſonnes qui méritoient ſi bien ſon eſtime, & leurs importunités, la déterminerent à leur raconter l'hiſtoire de ſa vie, malgré la répugnance qu'elle ſentoit à retoucher un ſi triſte ſujet. Après quelques larmes qu'elle tâcha de cacher, elle commenca ainſi.

J'ai été élevée dans un couvent dès l'âge de ſept ans. Il ne m'arriva rien de remarquable pendant le ſéjour que j'y fis. J'y paſ-

ſois mon temps, tantôt à des amuſemens innocens, & tantôt à apprendre ce qu'on y enſeigne ordinairement aux jeunes filles. A l'âge de quatorze ans je retournai chez mon pere, où je menai une jeune Demoiſelle nommée Julie, qui avoit été penſionnaire avec moi, & que j'aimois tendrement dès l'enfance. Peu de tems après, un gentilhomme qui venoit ſouvent chez mon pere me demanda en mariage. Mon pere l'aprit, & quoiqu'il ne me commandât pas abſolument de le recevoir comme mon amant, je vis clairement qu'il ne ſouhaitoit rien tant que de voir ce mariage accompli. Ce fut alors pour la premiere fois que j'eus occaſion de faire une réflexion ſérieuſe. Mes penſées n'avoient roulé juſques-là que ſur les moyens de paſſer mon tems agréablement. Je courus tout auſſi-tôt vers Julie pour l'informer de ce qui ſe paſſoit, & pour conſulter avec elle ſur le parti que je devois prendre. Jugez de ma ſurpriſe, lorſqu'au nom du gentilhomme en queſtion je la vis rougir & pâlir tour à tour, & chercher en vain des paroles pour me répondre. Dès qu'elle fût un peu remiſe, elle me pria de lui faire donner un verre d'eau, diſant qu'elle ſe trouvoit mal. J'étois troublée au dernier point, & ne ſavois que dire de ce que je voyois. Je réſolus, quoiqu'il en fût, de ne plus entamer un ſujet qui pouvoit la jetter dans ce déſordre. Nous eſſayames, toutes deux

de concert, de tourner le diſcours ſur des choſes indifférentes. Mais notre agitation étoit ſi grande, qu'il ne nous étoit pas poſſible de reſter longtems enſemble ſans tomber ſur une matiere dont nous avions l'eſprit rempli. Je cherchai donc un prétexte pour la quitter, voyant bien que c'étoit là le plus grand plaiſir que je puſſe lui faire.

Dès que je fus ſeule, & que j'eus le loiſir de réfléchir à ce qui venoit de m'arriver, toute jeune que j'étois, je pénétrai peu à peu la cauſe du trouble de Julie. Il me parut fort étrange qu'une fille d'eſprit pût s'attacher ſi fort à un homme en ſi peu de tems. Si la choſe n'eût pas été ſi évidente, le peu de vraiſemblance que j'y voyois, m'auroit empêché de le croire. Pour ce qui eſt de moi, je n'avois ni goût ni averſion pour la perſonne à qui on me vouloit donner, & je m'étois bien promis de n'entrer dans aucun engagement, à moins que je n'euſſe un penchant tout particulier pour celui à qui je devois être unie pour le reſte de mes jours. Cependant je me doutois qu'un homme qui pouvoit ſans y ſonger, ſurprendre un cœur comme celui de Julie, devoit avoir je ne ſai quoi d'extraordinaire en lui. Réſolue d'obſerver de plus près, je priai mon pere de me donner le tems de connoître un peu mieux l'époux qu'il me deſtinoit; &, à dire vrai, il n'eſt pas raiſonnable de nous

obliger à décider ſur le champ un point de cette importance.

Julie m'évitoit avec autant de ſoin, qu'elle avoit autrefois cherché ma compagnie; & lorſque nous nous trouvions enſemble, ſes yeux abattus, & ſon air inquiet, m'apprenoient la confuſion avec laquelle elle voyoit que j'avois découvert un ſecret qu'elle auroit voulu ſe cacher à elle-même.

Monſieur de Vigneul (c'étoit le nom de mon amant) ſe voyant en liberté de m'entretenir, ne douta plus de s'attirer bientôt mon inclination. Il ſe découvroit tous les jours de plus en plus. Mais quoiqu'il fût fort aimable, je n'eus pas plutôt remarqué qu'il ſe regardoit comme aſſuré du ſuccès de ſes vœux, que mon indifférence, ſans que je puiſſe dire pourquoi, ſe changea en une averſion totale. Je crois que la vue du chagrin continuel de la pauvre Julie, étoit en partie ce qui m'éloignoit de lui. Il me ſembloit que malgré les efforts de mon amie à cacher la paſſion qu'elle avoit pour Vigneul, il s'en étoit apperçu, & qu'il n'en uſoit pas avec elle auſſi généreuſement qu'il auroit dû le faire. En un mot, je réſolus de déclarer à mon pere, que rien ne pouvoit me rendre plus malheureuſe que d'épouſer Mr. de Vigneul. Avant que d'en venir-là, je crus devoir en avertir Julie. Voyant la ſituation où elle étoit, je craignois de faire quelque démarche qui pût la rendre encore plus à

plaindre. Je ne ſavois de quelle façon amener un ſujet, dont la ſeule idée produiſoit des effets ſi violens ſur elle. Un jour cependant, que je me trouvai ſeule avec elle, il me vint dans l'eſprit de lui raconter une hiſtoire qui avoit beaucoup de rapport au cas où elle étoit. C'étoit celle d'une jeune Demoiſelle, qui s'obſtinant à cacher la paſſion qu'elle avoit pour un Gentilhomme dont une de ſes amies étoit aimée, fut cauſe que celle-ci conſentit à l'épouſer, quoiqu'elle n'eût pas une forte inclination pour lui, & qu'elle eut refuſé volontiers de le faire, ſi elle avoit été inſtruite des ſentimens de ſon amie.

Julie comprit d'abord où j'en voulois venir, & après quelque ſoupirs elle s'écria. » Ma chere Iſabelle, que ne dois-je pas à votre amitié ! Le ſoin que vous prenez de ma tranquillité, paſſe ſi fort mon attente, que je ne ſaurois trouver d'expreſſion aſſez forte pour vous en marquer ma reconnoiſſance. Combien de femmes à votre place me haïroient comme leur rivale, quoiqu'elles n'euſſent que du mépris pour l'amant qu'on voudroit leur diſputer ! Oui, je l'avoue, j'aimai Monſieur de Vigneul dès que le connus. Je me flattois que l'air galant avec lequel il me traitoit, étoit une marque de ſa paſſion naiſſante. Je ne le voyois jamais qu'il ne cherchât avec ſoin tous les moyens de m'entretenir. Mais hélas ! c'é-

toit l'amour qu'il avoit pour vous, qui lui conſeilloit de faire connoiſſance avec moi pour avoir occaſion de vous voir. Si vous l'aimez, c'en eſt fait ma chere Iſabelle : je renonce à mon amant, & j'irai plutôt pleurer mon ſort dans le coin le plus écarté de la terre, que de mettre le moindre obſtacle à votre félicité. "

Elle finit à ces mots. Un torrent de larmes ſembloit prêt à couler de ſes yeux, & ſes ſanglots, qu'elle tâchoit en vain d'étouffer, l'empêchoient de reſpirer. J'étois touchée de ſa douleur, mais j'ignorois ce que je devois faire pour la ſoulager. D'apprendre à Vigneul les ſentimens de Julie après avoir remarqué la diſpoſition où il étoit, cela ne me parut pas le moyen de réuſſir. J'eſſayai donc de découvrir s'il ſeroit poſſible de conſoler Julie, au cas qu'il ſe trouvât des obſtacles invincibles à ſes deſirs. Mais lorſque je vis qu'elle ne pouvoit rien écouter avec patience que ce qui tendoit à lui procurer l'affection de Vigneul, je commençai à ſonger tout de bon aux moyens d'en venir à bout. Je m'imaginai qu'en évitant de m'expliquer ſur mes intentions, & en tâchant de le dégoûter de moi par de mauvaiſes manieres, la douceur & les graces de Julie pourroient l'engager à prendre des ſentimens plus favorables pour elle. Ce ne fut pas ſans répugnance & ſans bien des combats de la part de ma ſincérité, que je me réſolus à

prendre ce parti. J'ai toujours eu en horreur la diſſimulation. Mais lorſque je réfléchis que je ne pouvois aſſurer que par-là le bonheur de mon amie, & que d'ailleurs je ne faiſois point de tort à Monſieur de Vigneul, en lui donnant la meilleure & la plus amoureuſe des femmes, je ſurmontai tous mes ſcrupules, & je réſolus de franchir le pas.

Toutes les fois que j'avois pouſſé à bout la patience de mon amant, Julie paroiſſoit comme par hazard, & tâchoit de le calmer, en entrant dans ſes peines avec une douceur & une adreſſe qui ne manquoient gueres de lui rendre ſa bonne humeur. Enfin, nous retournâmes ſi ſouvent à la charge, que tout nous réuſſit à ſouhait. Je me vis délivrée de mon amant, & Julie gagna le cœur du ſeul homme qui pouvoit la rendre heureuſe.

Leur mariage fut bientôt conclu. Toute la parenté de Julie en fût charmée, & je fus obligé d'informer mon pere de notre artifice, de peur qu'il ne ſe crût offenſé par Vigneul. Il me gronda d'abord; mais comme il regardoit toutes mes actions d'un œil prévenu; cela n'eut point de ſuites. Mon amie & moi nous nous croyions au comble de notre bonheur, elle dans l'accompliſſement de ſes deſirs, & moi dans le plaiſir que je goûtois d'en avoir été l'inſtrument. Mais hélas! il auroit mieux valu pour tou-

tes les deux, qu'elle ſe fût bannie à jamais du commerce des hommes, & qu'elle eût travaillé à vaincre ſa paſſion au lieu de travailler à la ſatisfaire. Vigneul ſe laſſa d'elle en peu de tems. Comme elle n'avoit jamais été ſon inclination, & que ce n'étoit qu'en profitant des momens où il n'étoit pas à lui qu'elle avoit ſurpris ſa tendreſſe, il ne put s'empêcher de tomber bientôt dans une froide indifférence pour elle. Cependant, comme il étoit fort poli, il ne paſſa pas d'abord les bornes de la bienſéance, il la traitoit avec tout le reſpect & toute la civilité poſſible qu'il croyoit due à une femme de naiſſance. Cela n'empêchoit pas que Julie ne fût malheureuſe. Les ſentimens qu'elle avoit pour lui, demandoient un autre retour; & rien ne pouvoit contenter un cœur comme le ſien, que ces mouvemens tendres, & cette paſſion délicate, que la politeſſe s'efforceroit en vain d'imiter.

Je me refuſai le plaiſir de la voir, crainte de rallumer la paſſion de ſon mari, & de cauſer de la déſunion entr'eux. Mais Julie rendit toutes mes précautions inutiles La pauvre enfant, qui ne ſongeoit qu'à s'attirer la reconnoiſſance & l'attachement de ſon mari, lui rappelloit à tous momens la conſtante & la fidèle paſſion qu'elle avoit eue pour lui dès le premier jour qu'elle l'avoit connu: de façon qu'enfin il vint à ſoupçonner que mon amitié pour Julie avoit été

la cauſe de mes refus, & de la cruauté avec laquelle j'avois payé ſa tendreſſe. Cette penſée le jetta dans la fureur. Les bienſéances cédérent à ſon reſſentiment. L'amour de ſa femme lui parut l'arrêt de ſa diſgrace. Il maudit le jour qui l'avoit préſentée à ſes yeux, il s'épuiſa en reproches contr'elle, & elle devint enfin l'objet de ſon averſion & de ſon horreur. La pauvre Julie ne ſurvécut pas longtems à ces traitemens. Sa douleur la rongeoit, elle deſſechoit à vue d'œil; & après avoir langui quelque tems dans un état déplorable, elle perdit avec la vie le ſentiment de ſes maux.

Ce fut-là mon premier eſſai d'affliction. Je me regardai comme l'auteur de la mort de ma pauvre Julie. Les démarches que j'avois faites pour effectuer ſon mariage avec Vigneul, me parurent la plus noire des trahiſons; & j'ai toujours déteſté depuis, toutes les voies indirectes de marier une perſonne contre ſon inclination. A dire vrai, il y a peut-être autant de foibleſſe & de lâcheté à ne pas réſiſter aux paſſions dangereuſes de ceux que nous aimons, qu'il y en a à contenter les nôtres. Que dis-je, Aux perſonnes capables d'une véritable amitié, c'eſt ſe ſatisfaire avec plus de ſenſualité & de rafinement, que de travailler avec ſuccès aux plaiſirs de ſes amis.

Monſieur de Vigneul crut que la mort de ſa femme ôtoit tous les obſtacles à la poſ-

ſeſſion de mon cœur, & eſſaya de me revoir en qualité d'amant : mais ſa cruauté envers mon amie m'avoit rempli de tant d'horreur contre lui, que je lui fis défendre de m'approcher de ſa vie.

Mais je me ſens obligée de m'arrêter au premier période de mes malheurs. Il n'y a qu'une forte envie d'obliger une ſi aimable compagnie, qui eût pu m'animer à parler ſi longtems de ſuite.

Simple, au nom de tous les autres pria Iſabelle de ſe repoſer, & la remercia de ſa complaiſance. Elle voulut ſe retirer, leur ayant promis auparavant de continuer ſon hiſtoire, dès que ſa ſanté le lui permettroit. Lorſqu'elle fut ſortie, on peut bien s'imaginer que chacun ſe mit à faire des remarques ſur l'hiſtoire qu'il venoit d'entendre. Simple ne pouvoit aſſez marquer l'indignation qu'il ſentoit de la dureté de Vigneul à l'égard de Julie. Puis il pria Cinthie d'engager Iſabelle à rejoindre la compagnie auſſitôt qu'elle le pourroit, diſant qu'il lui tardoit d'apprendre le reſte d'une hiſtoire qui promettoit quelque choſe d'extraordinaire, les diſgraces de Julie ne paroiſſant qu'un prélude à de plus terribles événemens.

CHAPITRE VIII.

*Suite de l'hiſtoire d'*ISABELLE.

DÈS qu'Iſabelle put revoir Cinthie & le reſte de ſa compagnie, elle reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

Après la mort de ma chere Julie, le nom même d'amant me devint odieux. Quoiqu'on me propoſât pluſieurs partis avantageux en apparence, je les rejettai, & je priai mon pere de me permettre d'aller à une maiſon de campagne, pour y chercher dans la ſolitude un repos que je ne pouvois trouver dans le tumulte du monde. Sa tendreſſe pour moi l'y fit aiſément conſentir, & ce nouveau ſéjour me rendit avec le tems une partie de ma tranquillité. Ce qui ſervit le plus à me conſoler, ce fut l'arrivée de mon frere, qui revenoit de ſes études, & qui, quoique jeune & *Français*, avoit un eſprit philoſophe, & préféroit comme moi la compagnie de ſes penſées dans la retraite, à la pompe & aux plaiſirs bruyans de *Paris*. Quoique nous n'euſſions pas été élevés enſemble, le rapport de nos humeurs nous invita à une tendre amitié, que le tems & l'habitude reſſerrèrent par les nœuds les plus forts. J'avois perdu ma vivacité naturelle, & je ne goûtois de plaiſir qu'à m'en-

tretenir avec mon frere ſur des matieres ſérieuſes. Ce genre de vie me rendit à moi-même, & je ſentis couler dans mon cœur une douce joie, qui m'avoit été inconnue juſques-là. Ces plaiſirs ne furent pas de longue durée. Mon pere tomba de cheval en venant de *Paris* à ſa campagne. Sa chute, dont il fut fort briſé, lui cauſa une fievre violente, qui l'emporta en peu de jours. Ainſi la fortune ne m'eut pas plutôt donné un peu de relâche après une diſgrace, qu'elle me plongea dans une autre. Mon pere m'avoit toujours aimé tendrement, ſa perte me rendit inconſolable. Le Marquis de Stainville mon frere, quoique ſa douleur fût certainement égale à la mienne, eut aſſez de fermeté pour en étouffer les effets, afin d'être en état de me conſoler. Je m'apperçus de la violence qu'il ſe faiſoit. Je réſolus de ne lui pas céder en généroſité, & de bannir mon chagrin, au moins en apparence, pour le ſoulager à ſon tour. Cette réflexion jointe à l'aimable converſation de Stainville, l'emporta ſur le trouble de mon cœur, & rendit enfin le calme à mes eſprits. Il m'amuſoit ſouvent par le détail de ce qui lui étoit arrivé au college, & par les remarques judicieuſes dont il accompagnoit tous ſes récits. Un jour, en diſcourant ſur l'amitié, voici ce qu'il me raconta.

„ Lorſque j'étois au college, dit-il, je me liai d'amitié avec le Chevalier Dumont,

& à dire vrai, il m'auroit été impoſſible de m'en défendre. La ſimpathie de nos cœurs étoit telle, qu'il ſembloit que la nature nous eût fait l'un pour l'autre. Il eſt aſſez ordinaire dans les colleges de ſe choiſir un compagnon parmi le nombre des jeunes gens avec qui l'on eſt obligé de vivre. pour Dumont & moi, non-ſeulement nous nous aimions plus que tout le reſte des penſionnaires; mais je ſuis perſuadé que ſi l'on nous eût donné à choiſir dans le monde entier, nous n'aurions pu tous deux faire un choix qui fût plus de notre goût. Malgré notre jeuneſſe, nous prenions un plaiſir extrême à lire & à étudier. Quelques jeunes éventés en faiſoient des railleries, ils nous appelloient *pédans*, & nous évitoient comme indignes de leur compagnie. C'étoit juſtement ce que nous ſouhaitions, nous en avions plus d'occaſion de nous entretenir en liberté. En un mot nous paſſâmes notre tems le plus agréablement du monde, juſqu'à ce qu'on nous envoyât à l'académie. Là toute la douceur de notre amitié fut troublée par la lâcheté d'un jeune homme appelé Le Neuf. Son pere, qui étoit avare, ne voulant pas lui paſſer de quoi aller de pair avec les autres académiciens, il s'appliquoit ſans ceſſe à inventer toutes ſortes de ſtratagêmes pour pouvoir fournir à ſa dépenſe, qui paſſoit d'autant les bornes de la diſcrétion, que l'avarice de ſon pere étoit éloignée

éloignée du néceſſaire. Il s'apperçut bientôt que je ne manquois jamais d'argent, & ſe trouva invité par-là à faire connoiſſance avec moi. Il affectoit le même goût pour l'étude, & les mêmes inclinations que le chevalier & moi ; de ſorte qu'à force de ſe montrer obligeant, il réuſſit enfin à ſe mettre dans notre familiarité. Il vit que je n'étois pas intéreſſé, & que je ne refuſois pas de partager ce que j'avois avec mes amis. Cela lui inſpira le deſſein de me brouiller avec Dumont, afin de me poſſéder lui ſeul tout entier. Vous ſavez, Iſabelle, que malgré ma douceur apparente, je ſuis naturellement fort colere, que le moindre ſoupçon de perfidie dans mes amis me met tout en feu, & me jette dans des tranſports que rien ne peut arrêter. Il n'y a point d'eſprit dont un cóquin ſe joue plus aiſément, qu'un eſprit prompt & facile à enflammer. Bien m'en prend que Dumond ſoit d'un tempérammment tout oppoſé. Rien ne ſauroit lui ôter ſa préſence d'eſprit, & s'il ſe bat, c'eſt avec tout le ſang froid d'un philoſophe.

Le Neuf nous répétoit ſouvent l'hiſtoire de quelques faux amis, qui ſous le maſque de l'amitié avoient trahi des perſonnes ſimples & ſans artifices, & mis à profit leur facilité. Il concluoit toujours par des remarques ſur la folie de ceux qui mettent toute leur confiance dans un homme avant que d'être convaincus de ſa ſincérité. Nous ne

ſoupçonnions ni l'un ni l'autre le but de ces diſcours, & comme il faiſoit un conte auſſi agréablement que perſonne, nous l'écoutions toujours avec plaiſir & avec attention.

Il y avoit un jeune-homme à l'académie, dont la voix imitoit ſi fort celle de Dumont, qu'il étoit difficile de les diſtinguer à une certaine diſtance. Le Neuf mena un jour ce jeune-homme dans une chambre voiſine à la mienne, & après l'avoir inſtruit de ce qu'il devoit dire, il ſe mit à parler fort haut, en me nommant avec tant de chaleur, qu'il me donna la curioſité d'écouter ce qu'on diſoit de moi. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque j'ouïs Dumont (je le croyois au moins) qui parloit de moi avec tout le mépris imaginable? Il jura qu'il n'auroit jamais fréquenté un ſot comme moi, ſi mon argent & ma ſimplicité ne lui euſſent fait trouver ſon compte à me ménager. Puis il tâcha de perſuader Le Neuf à ſe joindre avec lui pour me duper avec plus de ſuccès, & propoſa de garder lui-même un air de généroſité & de déſintéreſſement, de peur que je ne vînſſe à le ſoupçonner. Le Neuf répondit que rien ne pourroit l'induire à me trahir. J'aurois déja appris à Stainville, ajouta-t-il, quel ami il a en Dumont, ſi je n'euſſe craint que vous me fiſſiez paſſer pour un mauvais eſprit, & que cela ne vous donnât lieu de lui en impoſer encore plus que

vous n'avez fait juſqu'ici ; mais je réuſſirai peut-être un jour à lui ouvrir les yeux ſur votre compte.

Je ne pus en entendre davantage. J'allois fondre à l'inſtant dans cette chambre, ſi la porte n'en eût été fermée à la clé. Au bruit que je fis pour l'ouvrir, Le Neuf, qui ſavoit qui c'étoit, ſe hâta de renvoyer le jeune garçon par une autre porte, & vint m'ouvrir. La fureur de mes regards témoignoit aſſez que j'étois au fait de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le prétendu Dumont. Je le cherchois des yeux dans la chambre, & Le Neuf, ravi de l'heureux ſuccès de ſes lâches deſſeins, me dit qu'il voyoit bien à ma mine, que le hazard m'avoit détrompé de la bonne opinion que j'avois de Dumont. Il y a longtems, continua-t-il, que je cherchois les moyens de vous inſtruire de ſa perfidie ; mais j'ai toujours eu peur que votre entêtement pour lui ne vous empêchât de me croire, & ne tournât votre haine contre moi. Vous ſavez, Monſieur, que depuis que je vous connois, mes diſcours ont preſque toujours roulé ſur la précaution qui eſt néceſſaire dans le choix de nos amis. Ce que vous venez d'entendre en eſt une preuve bien ſenſible. Mais permettez-moi de vous donner un autre conſeil, qui ne vous ſera pas moins utile en cette occaſion. Rompez peu à peu avec le chevalier, & ſans lui en dire la raiſon. Cela ne ſerviroit qu'à

produire une querelle entre vous qui pourroit avoir de fâcheuſes ſuites. D'ailleurs lorſqu'on en ſaura le ſujet, vous aurez la mortification d'entendre dire à chacun que vous avez été la dupe de Dumont. Il vaut mieux vous détacher de lui ſans éclat, que d'en venir à des éclairciſſemens qui peuvent vous faire du tort dans le monde.

C'eſt ainſi que ce malheureux s'efforçoit de m'ôter tous les moyens de découvrir ſa trahiſon. Si mon eſprit eût été plus tranquille, il y a apparence qu'il y auroit réuſſi. Mais j'étois alors dans un état à n'écouter que ma rage. Je courus chercher Dumont, pour lui demander ſatisfaction d'une injure qu'on lui faiſoit réellement, & que je croyois fauſſement avoir reçue de lui. Je le trouvai dans une prairie attenante au jardin de l'académie, l'endroit du monde le plus propre au deſſein qui m'amenoit. Il étoit ſeul, & hors de la vue de qui que ce fût. Dès que je fus aſſez près pour me faire entendre, je mis l'épée à la main, & lui criai de ſe défendre. Ce fut dans cet inſtant que Dumont, malgré l'émotion où il devoit être, s'arma de toute ſa réſolution, & donna à l'amitié la gloire d'empêcher un accident fatal, qui m'eût coûté la vie, ou le repos de mon cœur pour le reſte de mes jours. Tous les mots injurieux dont je pus me ſervir contre lui, ne purent le pouſſer à tirer l'épée contre moi, & il me pria avec toute la cha-

leur poſſible, de remettre la mienne juſqu'à ce qu'il fût éclairci du ſujet de mon reſſentiment.

Je commençai alors à m'imaginer qu'il joignoit la lâcheté à la perfidie, & dans ma fureur j'ajoutai le nom de lâche & de poltron, au reſte de mes reproches. Il réſiſta encore à cette épreuve. Enfin, il me jura que ſi je voulois lui apprendre le ſujet de ma colere, il ſe battroit avec moi dès que je le voudrois, au cas qu'il ne pût pas ſe juſtifier. Ma rage ſe relâchant un peu à ces mots, je remis mon épée dans le fourreau; & je lui dis tout ce que j'avois entendu entre Le Neuf & lui. Il eſt impoſſible d'exprimer la ſurpriſe où il me parut en ce moment. Je crus voir ſon innocence dans ſes yeux; je ſentis mon amitié qui parloit pour lui dans mon cœur; j'aurois voulu me perſuader qu'un ſonge m'avoit abuſé; & je conſentis enfin à approfondir cette affaire, avant que d'en venir à des extrémités.

Nous nous promenâmes quelque tems, enſemble. Chaque mot qui ſortoit de la bouche du chevalier, me rappelloit ſi vivement la voix du fripon qui m'avoit trompé, que je pouvois à peine arrêter la violence des tranſports qui me prenoient à tous momens. Dumont le remarqua, & ferma les yeux ſur ma foibleſſe.

De retour au logis nous appellâmes le

Neuf. Dès qu'il fut venu : Par quel lâche artifice, lui dit le chevalier, as-tu donc pu abuſer Stainville, & lui faire croire que j'aie jamais parlé de lui autrement qu'en ami & avec reſpect ? Le Neuf étoit trop endurci dans ſa malice pour reculer après avoir pouſſé les choſes ſi loin. Il dit que c'étoit à moi à juger ſi je connoiſſois ou non la voix du chevalier, puis il feignit de s'étonner qu'on pût être aſſez lâche pour nier ce qu'on venoit de dire en la préſence de la perſonne même qui l'avoit entendu. Nous nous regardions tous trois avec des yeux inquiets & égarés. Pour moi, je ne ſavois comment je pourrois découvrir la vérité. Dumont me pria de prendre patience juſqu'au lendemain, diſant qu'il ne doutoit pas de pouvoir éclaircir la choſe avant ce tems-là ; & j'y conſentis enfin avec aſſez de peine.

Le chevalier ſavoit que Le Neuf s'alloit promener tous les ſoirs dans un endroit écarté, où il méditoit apparemment ſes indignes projets. Il l'y ſuivit peu après le coucher du ſoleil, & le ſaiſiſſant au collet : Cet inſtant, s'écria-t-il, eſt le dernier de ta vie, ſi tu ne confeſſes de qui tu t'es ſervi pour contrefaire ma voix, & pour tromper Stainville. Le coquin n'eut pas le cœur de tirer l'épée, & ſe jettant à genoux il confeſſa le tout, & fit voir autant de baſſeſſe en demandant pardon à Dumont, qu'il en avoit montré en l'offenſant. Le chevalier refuſa

de lui pardonner, à moins qu'il ne confeſsât ſon crime devant moi ; & Le Neuf y conſentit auſſi lâchement que tout le reſte.

Jugez, ma chere Iſabelle, continua mon frere, ce que je dus ſentir lorſque je reconnus l'injure que je venois de faire à un ami auſſi généreux que le Chevalier. Il vit ma confuſion, & ſe hâta de m'en tirer. A préſent, s'écria-t-il, j'eſpere mon cher Stainville, que vous êtes convaincu de mon innocence. Il m'embraſſa en même tems, m'aſſurant qu'il attribuoit mon emportement à l'excès de mon amitié, & qu'il ne ſongeroit de ſa vie à cet accident.

Le Neuf nous pria de garder le ſecret ſur cette affaire, nous le refuſâmes par égard pour le reſte de nos compagnons. Nous lui demandâmes comment il étoit poſſible qu'à ſon âge il fut capable d'une action ſi noire, dans la vue d'un miſérable avantage. Il répondit à cela qu'il avoit été élevé dès ſon enfance par un pere qui avoit amaſſé des biens immenſes, en ſacrifiant toutes ſortes d'égards à ſon intérêt ; & que quoique contre les principes de ſon pere, il aimât à dépenſer librement ſon argent, il avoit comme lui toujours eu pour maxime qu'il étoit permis de tout faire pour en avoir.

Nous lui fîmes amener le jeune homme qu'il avoit fait ſervir d'inſtrument à ſa fourberie, & nous trouvâmes qu'il avoit la voix ſi ſemblable à celle du chevalier, qu'il étoit

impoſſible de ne pas s'y méprendre. Là-deſſus Dumont, qui étoit la bonté même, me dit que je devois me conſoler de ma mépriſe, puiſqu'il n'y avoit perſonne qui eût pu l'éviter. Voilà ce qui s'appelle être généreux, voilà un véritable ami. Il n'y a perſonne ſelon moi qui mérite ce nom, que celui qui ſait ſupporter les foibleſſes d'un autre. Ceux qui laiſſent aller de pair leur orgueil avec leur tendreſſe, & qui peuvent quereller leurs amis ſur leurs fautes, ont peut-être quelquefois les apparences de l'amitié, mais en effet ils n'entrent jamais dans une liaiſon par d'autre motif que celui de l'amour-propre; & je crois que celui qui abandonne ſon ami parce qu'il n'eſt pas parfait, eſt à peu-près ſur le même pié avec celui qui n'eſt fidelle à ſon ami qu'autant que la fortune le favoriſe. Pour ce qui eſt de Le Neuf, nous rendîmes ſon infamie publique, ce qui l'obligea à quitter l'académie.

Je ne vous ai fait ce récit ma chere ſœur, ajouta mon frere, que pour vous dépeindre le caractere d'une perſonne que j'ai tant de raiſon d'eſtimer, & dont je ne puis m'empêcher de parler à tout moment. Je lui ai écrit depuis peu, & je ſuis fort ſurpris de n'en point recevoir de réponſe. " Ici mon frere ceſſa de parler.

Iſabelle s'arrêta dans cet endroit de ſon hiſtoire, & Cinthie la pria de ſe repoſer avant que de pourſuivre. Simple ſe recria

contre la perfidie de Le Neuf, & dit qu'il convenoit avec le Marquis de Stainville, qu'il n'y avoit que les défauts du cœur qui dûſſent nous faire abandonner nos amis. Chacun admira la conduite du chevalier Dumont; & comme on s'apperçut que le meilleur moyen de ſoulager l'eſprit fatigué d'Iſabelle, c'étoit de tourner la converſation ſur des matieres indifférentes. Chacun tâcha de la divertir par les diſcours les plus agtéables. Auſſi-tôt qu'elle eut repris un peu de force, elle continua dans ces termes.

CHAPITRE IX.

*Continuation de l'Hiſtoire d'*ISABELLE.

DEpuis que le Marquis m'avoit fait le récit de cette hiſtoire, le Chevalier Dumont étoit devenu le ſujet favori de ſes entretiens. La vue d'une Demoiſelle qu'il trouva chez un Gentilhomme du voiſinage, tourna toutes ſes penſées d'un autre côté. Elle s'apelloit Dorimene, & étoit fille du Comte de ..... Comme mon frère n'avoit jamais rien de caché pour moi, il m'aprit auſſitôt ſa paſſion. L'image de Dorimene rempliſſoit toute ſon ame, il ne parloit que d'elle, elle étoit le ſeul objet de ſes penſées. Elle devoit paſſer quelque tems avec la femme du Gentilhomme chez qui mon frère l'avoit vue; & comme je connoiſſois un peu cette Dame, le Marquis me pria de lui aller rendre viſite, pour avoir occaſion d'inviter Dorimene à notre campagne. J'avois été d'abord ſurpriſe de l'effet ſoudain & violent que ſes charmes avoient eu ſur le Marquis, mais ma ſurpriſe ceſſa lorſque je la vis. Sa taille libre & majeſtueuſe, jointe aux beautés règulières de ſon viſage, auroit donné lieu de s'étonner ſi un jeune homme de l'âge de mon frère avoit pu la voir ſans en être amoureux. Quelques entretiens qu'il eut avec elle achevérent

de le vaincre, & il ne ſongea plus qu'à l'épouſer.

Le Marquis de Stainville avoit un bien qui devoit faire ſouhaiter ſon alliance aux parens de Dorimene. Le Gentilhomme chez qui elle étoit, inſtruiſit le Comte de... des égards que mon frere avoit pour ſa fille. Le Comte partit d'abord pour la campagne de ſon ami, ſous prétexte de venir prendre ſa fille, mais en effet dans le deſſein de conclure ſon mariage avec mon frere. Dorimene n'avoit jamais eu d'autre attachement; & comme la plupart des filles regardent le mariage comme l'état le plus agréable, elle obéit aveuglément à ſon Pere.

La paſſion de mon frère étoit ſi violente, qu'elle ne pouvoit point fouffrir de délai. Ils furent mariés en moins d'un mois, du conſentement de toutes les parties. Stainville trouvoit ſon bonheur parfait dans la poſſeſſion de Dorimene, il ne formoit pas un ſouhait au-delà. Elle me perſuada ſans peine de demeurer avec eux, & nous paſſions notre tems enſemble le plus agréablement du monde. Dorimene étoit fort aimable, naturellement douce, & généralement ne prenoit pas fort les choſes à cœur. Je ne l'ai jamais vue en colere qu'une fois, mais auſſi il faut avouer que j'en fus effrayée. Elle étoit furieuſe, ſon eſprit étoit agité de tranſports que je n'ai jamais apperçus dans des perſonnes aiſées à émouvoir. Mon frere en étoit amou-

reux à la folie, il ne vivoit que pour elle. Dès qu'elle parloit il couroit pour obéïr, il voloit pour prévenir ſes ſouhaits. Elle eut envie de voir *Paris*, & nous y paſſâmes quelques mois; mais elle ne donna dans les divertiſſemens du tems, qu'autant que ſon mari parut le ſouhaiter.

Le Comte de..... avoit une Campagne à environ ſix lieues de *Paris*, dans la ſituation du monde la plus charmante. Stainville voulut y paſſer l'Eté. Il n'y avoit pas longtems que nous y étions, lorſqu'un jour que ma belle-ſœur & moi nous prenions le frais dans une grotte qui faiſoit face au château, nous vimes Stainville qui s'en venoit de notre côté, accompagné d'un jeune Cavalier que nous ne connoiſſions pas. Nous nous levâmes pour leur aller au devant, & dès que nous fûmes aſſez près, mon frère prit le Gentilhomme par la main, & nous le préſenta ſous le nom du Chevalier Dumont. Dorimene & moi nous fûmes ravies de voir une perſonne dont Stainville nous avoit fait un portrait ſi avantageux. Dorimene dit poliment, que rien ne pouvoit lui donner plus de plaiſir que l'arrivée de l'ami du Marquis de Stainville. Nous fîmes enſemble un tour de jardin, mais mon frère remarquant que Dumont pâliſſoit, nous pria de rentrer, diſant que le Chevalier ne faiſoit que de relever de maladie, & qu'il devoit éviter le grand air. A la vérité il étoit ſi maigre & ſi

blême, que j'étois ſurpriſe, qu'il pût ſe ſoutenir hors de ſon lit. Sa ſanté nous parut encore ſi foible, que nous fûmes quelques jours enſemble avant qu'on voulût le fatiguer par des queſtions. Dès qu'il fut rétabli, mon frère le pria de ne lui plus laiſſer ignorer ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation. Nous joignîmes ma ſœur & moi nos inſtances à celles du Marquis, & le Chevalier commença en ces termes.

Le même jour, Monſieur, que vous quittâtes l'Académie, lorſque j'étois au fort de ma douleur de vous avoir perdu, je reçus une lettre par laquelle on me mandoit que mon Père étoit à l'extremité, & que je devois me hâter de me rendre auprès de lui ſi je voulois le revoir. Je ne tardai pas un moment, je montai auſſitôt à cheval, & j'arrivai en peu de temps à ſa Maiſon de campagne. Il étoit encore en vie, mais ſi près de ſa fin, qu'il avoit de la peine à former ſes paroles. Au moment que j'entrai dans ſa chambre, & qu'on lui eut dit que j'étois arrivé, il ſe releva un peu ſur ſon lit, & ſembla ne retenir un reſte de vie prêt à le quitter, que pour me donner ſa derniere bénédiction. Il ordonna qu'on me laiſſât ſeul avec lui pendant quelques momens; & lorſque je me fus aproché de ſon lit, il me prit par la main & me dit en ſoupirant. Mon cher fils, je vous ai ruiné vous & votre Mere. Vous ſavez mon amitié pour Monſieur.... & les obligations

que je lui ai. Après que vous m'eûtes quité pour continuer vos études, il épouſa une jeune Demoiſelle, dont il étoit ſi paſſionné qu'il ne pouvoit lui rien refuſer. C'étoit une de ces femmes qui ne voient point de bonheur égal à celui de prodiguer le bien de leur mari en ſuperfluités. Par-là elle reduiſit bientôt le ſien à une condition déplorable. Il avoit une nombreuſe famille, & point de moyens pour l'entretenir. Je ne pus ſoutenir la vue de ſa miſere, & je l'aſſiſtai ſans délai. Je le fis deux ou trois fois, mais il eut aſſez de généroſité & de conſtance pour refuſer de m'envelopper dans ſa ruïne. Il s'obſtina dans ſon refus, qu'il croyoit juſte; & moi de mon côté, je perſiſtai dans ma réſolution de ne le pas laiſſer ſuccomber ſans partager ſa diſgrace. En un mot, je vendis ſous main preſque tout ce que j'avois de bien, & je faiſois tenir ſans ceſſe de l'argent à mon ami, ſans qu'il pût ſavoir d'où il lui venoit. Si Dieu avoit voulu épargner ma vie encore quelque tems, j'avois deſſein de vous procurer un emploi dans le Service, & j'avois un projet en tête qui n'auroit pas manqué d'aſſurer un bien ſuffiſant à votre Mere. Mais hélas! il n'y a plus de reſſource à l'heure qu'il eſt, les forces me manquent, je ſens que je me meurs. Adieu mon cher enfant, vous êtes jeune, vous pouvez vous pouſſer dans le Monde. En tout cas, aimez votre Mere, & prenez ſoin d'elle. A ces mots la voix

lui manqua, & peu après il expira entre mes bras. "

A ces mots Dorimene & moi nous fondîmes en larmes, quelques efforts que nous fîſſions pour les retenir. Après une pauſe de quelques momens le Chevalier pourſuivit ainſi.

Je vois bien qu'il m'eſt inutile d'exprimer à ces dames le chagrin dont ce coup fatal m'accabla. Elles paroiſſent trop ſenſibles aux peines des malheureux, pour ne ſe les repréſenter ſans mon ſecours. J'éviterai auſſi d'attendrir vos cœurs par la deſcription des regrets de ma Mere. Il ſuffit de dire que ſa douleur fut auſſi vive que l'ame la plus tendre en pouvoit ſentir à la perte d'un époux qu'elle avoit aimé paſſionnément pendant plus de trente ans.

Comme mon Pere avoit une famille à maintenir, on pourra peut-être blâmer ſa généroſité à l'égard de ſon ami. Pour moi, quoi qu'il m'en coute, j'en reſpecte d'autant plus ſa mémoire, ſurtout lorſque je réfléchis que c'étoit au Pere de cet ami qu'il devoit tout ce qu'il avoit de bien dans ce Monde.

Je craignois d'inſtruire ma Mere des dernieres paroles de mon Pere, & j'en differai le récit tant que je pus pour ne pas augmenter le poids de ſes afflictions. La néceſſité m'obligea enfin à me charger de cet office, quelque repugnance que j'euſſe à m'en acqui-

ter. La perſonne qui avoit acheté de mon Pere la maiſon où nous étions, devoit en prendre poſſeſſion la ſemaine après; & je crois réellement que l'inquiétude que mon Pere ſentoit à ce ſujet, fut ce qui hâta ſes derniers momens. Lorſque j'eus expoſé aux yeux de ma Mere l'état pitoyable de nos affaires, au-lieu de ſe répandre en regrets & en plaintes, elle montra d'abord une parfaite indifférence. Elle dit qu'aiant perdu en ſon époux la ſeule conſolation qu'elle avoit, elle ſe ſoucioit peu de ce qu'elle deviendroit. Puis jettant ſur moi un regard plein de tendreſſe, & pouſſant un long ſoupir: Pourquoi, s'écria t-elle, ai-je élevé un fils dans des ſentimens ſi nobles! Ne lui a-t-on donné l'éducation d'une Gentilhomme, que pour le laiſſer luter contre la Fortune, ſans aucun moyen de ſe ſoutenir dans le rang où il eſt né! Elle vit combien ce diſcours me touchoit, & ſe tut.

Dès que j'eus le tems de réfléchir à mes affaires, je ſongeai ſérieuſement au parti que je devois prendre J'étois réſolu de ſoutenir ma Mere à quelque prix que ce fût. Je penſai d'abord à vous, mon cher Stainville. Je ne doutai pas de trouver dans votre amitié un aſyle contre toutes mes diſgraces. Je vous écrivis alors la lettre dont je vous ai déja parlé. Elle n'étoit pas dans le ſtile d'un pauvre homme à ſon Protecteur. Je m'y réjouïſſois plutôt du plaiſir que j'allois vous

donner, en vous offrant une ſi belle occaſion de ſoulager un ami dans une affliction inſupportable. Lorſque j'eus dépêché ma lettre, je louai une petite maiſon, où je mis ma Mere. Quand le tems fut expiré où je comptois de recevoir de vos nouvelles, je ne ſaurois vous décrire les momens inquiets que je paſſai. J'attendois de jour en jour cette heureuſe réponſe, & elle ne venoit point. Pardonnez ma foibleſſe, mon cher Stainville. Rien n'auroit pu me donner des ſoupçons de votre amitié dans un autre tems. Mais alors tout m'étoit ſi contraire, que je me figurai que vous l'étiez auſſi. Je me rapellois nos tendres adieux à votre départ de l'Académie, je me ſentois ſerrer le cœur, des larmes de douleur couloient de mes yeux. Et cet ami Stainville, me diſois-je, m'auroit abandonné ! Non, je n'y ſaurois réſiſter. Cependant, au milieu de ces angoiſſes, je me voyois dans la néceſſité de me contraindre, & de faire bonne mine pour fortifier ma Mère, dont le courage commençoit à céder à ſes malheurs. Lorſque je m'imaginois que Stainville m'avoit banni de ſon ſouvenir, l'oubli de mes autres amis me parut de peu d'importance. Je ſouffrois avec aſſez de patience les inſultes de mes créanciers, mes propres beſoins ne me touchoient pas. Mais les dernières paroles de mon Pere, *aimez votre Mere & prenez ſoin d'elle*, je les avois ſans ceſſe aux oreilles. Je la voyois tous les jours devant mes yeux

cette Mere, cette Mere infortunée que j'étois hors d'état d'arracher au ſort le plus cruel. Des ſoupirs & des larmes inutiles étoient la ſeule conſolation qui me reſtoit.

La douleur me preſſant, & l'envie de ſoulager ma Mere qui languiſſoit dans le beſoin des choſes néceſſaires à la vie me fourniſſant mille projets auſſi-tôt rejettés que formés, je me rappellai le jeune Duc de .... qui quitta l'Académie environ deux mois après que nous y allâmes. Pendant qu'il y fut avec nous, vous ſavez avec quelle politeſſe il me traita. Je réſolus donc pour dernier effort de lui écrire ingénûment l'état où je me trouvois, & d'eſſayer quels ſecours je pourrois en tirer dans ma diſgrace. Je fus longtems à obtenir une réponſe, & lorſque je la reçus je la trouvai dans le ſtile d'un Grand à ſon inferieur. Cependant, ſur la fin il me marquoit qu'il m'avoit obtenu une place qui me raporteroit environ huit cens francs par an; & que ſi cela m'accommodoit, je devois me rendre inceſſamment à Paris.

Quoique ce ne fût pas une place à offrir à un Gentilhomme, je crus qu'il n'étoit pas tems de penſer à ma naiſſance. C'alloit être un petit ſecours à ma Mere, & pour moi je me flattois de pouvoir me tirer d'affaire. Je m'en allois à Paris, lorſque la fiévre me prit dans la maiſon où vous m'avez trouvé. Je n'avois préciſément qu'autant d'argent qu'il m'en faloit pour faire le voyage. Cela fut

bientôt dépenſé dans ma maladie, & je me vis enfin ſans un ſou, malade, & parmi des inconnus. Dans ces circonſtances, j'aurois ſouhaité que la mort fût venue me délivrer de mes maux, ſi l'amitié que j'avois pour ma Mere ne m'eût fait enviſager avec crainte la perte d'une vie qui la laiſſoit expoſée ſans ſecours à tous les outrages de la Fortune.

Mon Hôte, qui étoit bon & compâtiſſant, tâchoit de me conſoler. Dès que je lui eus apris qu'il ne me reſtoit pas la moindre reſſource, il me pria de ne pas m'inquiéter, qu'il iroit expoſer ma ſituation à un Gentilhomme qui étoit depuis quelque tems chez le Comte de...., & dont on vantoit fort la généroſité; qu'en attendant il ne me laiſſeroit manquer de rien.

Mon mal devint ſi violent, qu'en peu de jours je perdis connoiſſance. Cependant, par le ſoin qu'on prit de moi, ma fièvre diminua peu à peu Quand j'eus l'uſage de mes ſens, & que je pus remarquer de quelle façon j'étois ſervi, je demandois qui étoit cette perſonne généreuſe à qui je devois la conſervation de ma vie. Mon Hôte me dit qu'il avoit trouvé moyen d'informer de mon état le Marquis de Stainville, qui avoit auſſitôt donné ordre qu'on me donnât tous les ſecours néceſſaires, & avoit envoyé de l'argent à cet effet. Au nom Stainville je me relevai tout à coup ſur mon lit, je regardois autour de moi avec des yeux égarés, dont ce bon homme fut preſque

effrayé. Etes-vous bien ſûr, m'écriai-je, que ce ſoit le Marquis de Stainville? Ne vous trompez-vous pas? Non, non, reprit l'Hôte, c'eſt bien le Marquis de Stainville. Il a épouſé la fille du Comte de .... chez qui il eſt à préſent. J'avois mené une vie ſi retirée depuis la mort de mon Pere, & j'avois eu ſi peu de curioſité de m'informer de ce qui ſe paſſoit dans le Monde, que j'ignorois encore votre mariage. Cependant l'Hôte m'ayant aſſuré de nouveau qu'il ne ſe trompoit pas, je crus reconnoître mon ancien ami aux marques de généroſité que je voyois. Mais comment ſe peut-il, me diſois-je, qu'un jeune homme, qui eſt capable de ſe montrer ſi bienfaiſant envers un inconnu, ait abandonné ſon ami dans la plus affreuſe néceſſité? Cela me fit ſoupçonner que ma lettre pouvoit bien être perdue, & que vous ignoriez encore mes ſouffrances. Cette penſée répandit une joie ſi vive dans mon cœur, & hâta ſi fort ma guériſon, qu'en deux jours je fus en état de me promener par la chambre.

J'étois un jour occupé à ſonger par quel moyen je pourrois me ménager une entrevue avec vous ſans me nommer, lorſque j'entendis mon Hôte qui s'écrioit: Eh bien, Monſieur, ſi vous avez envie de voir le Marquis de Stainville, le voilà qui vient de ce côté je me plaçai auſſitôt à la fenêtre de façon que vous pouviez à peine paſſer ſans me voir. Cependant Meſdames, jugez de

mes tranſports, lorſque je vis le Marquis treſſaillir à ma vue, voler vers la porte, & venir m'embraſſer preſque au même inſtant avec toutes les marques de joie qu'on puiſſe donner à la rencontre d'une perſonne qu'on a ſouhaité longtems de revoir. Ces transports & la honte que je ſentois d'avoir douté de l'affection du Marquis, firent un effet ſi violent ſur moi, que foible comme j'étois, j'eus bien de la peine à y réſiſter. Je commençai quelques paroles entrecoupées, & n'en pus achever aucune. Dès que je pus reſpirer librement, je lui fis mille queſtions l'une ſur l'autre, je parlai confuſément d'une lettre, & nous fûmes quelque tems ſans pouvoir nous entendre. Enfin, j'apris que tout mon malheur venoit d'avoir adreſſé ma lettre à *Paris*, pendant que le Marquis étoit à ſa Campagne; que ma lettre étoit perdue apparemment, auſſi-bien que celle que Monſieur m'écrivit à l'Academie, d'où comme je vous le diſois, je partis peu après lui.

Ici mon frère interrompit le Chevalier, diſant qu'il n'étoit rien arrivé depuis qui méritât d'être raconté. Dorimène & moi nous étions ſi fort charmées de l'heureuſe rencontre de ces deux amis, que nous voulûmes abſolument ſavoir tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, & là-deſſus le Chevalier continua ainſi.

C'eſt la modeſtie du Marquis qui m'arrête en cet endroit, qui eſt certainement le plus

beau de ma vie, puiſqu'il contient des preuves évidentes de la généroſité de mon ami, & des obligations que je lui ai. En venant ici, quoique me voyant ſi foible il évitât de me fatiguer par d'autres queſtions que celles qu'il crut néceſſaires à ſavoir en quoi il pouvoit m'être utile, ſon impatience à me témoigner ſa tendreſſe le porta à me demander la cauſe de ma maladie & de mon chagrin. Par le peu que je pus lui aprendre de mes affaires par quelques propos rompus, il pénétra la principale ſource de mon inquiétude, & comprit que le ſeul moyen d'y rémédier, c'étoit d'envoyer auſſitôt du ſecours à ma mère. C'eſt ce qu'il a déja fait.

Stainville ne voulut pas lui permettre de pourſuivre. De grace, s'écria-t-il, mon cher Chevalier, ne parlons plus de ces bagatelles. La ſeule grace que je vous demande, c'eſt de diſpoſer à l'avenir de ma maiſon comme de la vôtre. Je ne permettrai pas que vous acceptiez le miſérable emploi que le Duc de..... vous deſtinoit: Dumont étoit trop pénétré pour répondre à ces paroles, & mon frere changea adroitement de diſcours.

La politeſſe & l'enjouement régnoit dans notre heureuſe maiſon, tout y étoit doux & riant. La maniere agréable dont nous partagions notre tems, jointe aux nouvelles preuves que Dumont recevoit tous les jours de

la ſincérité de ſon ami, firent un ſi prompt effet ſur lui, qu'en peu de jours ſa ſanté ſe rétablit parfaitement. Ces jours furent certainement les plus heureux de ma vie. Je voudrois pouvoir y arrêter ma penſée & ne l'en détourner jamais. Mais hélas! ce ne fut qu'un beau ſonge, qui ne ſervit qu'à me faire ſentir plus vivement le changement cruel où je paſſai, par un accident dont je ne ſaurois parler ſans prendre quelques momens de repos.

Simple & Valentin ſe répandirent en éloges ſur l'amitié fidele & généreuſe du Marquis de Stainville & du Chevalier Dumont. Leurs geſtes & leurs regards exprimoient le plaiſir ſecret qu'ils ſentoient d'avoir trouvé la félicité l'un dans l'autre. Mais les derniers mots d'Iſabelle avoient ſi fort excité la curioſité de toute la compagnie, qu'elle réſolut de ne les tenir en ſuſpens qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour ſe mettre en état de continuer; & après diner elle continua ſon hiſtoire, comme on le verra dans le quatrieme Livre.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

*Suite de l'Hiſtoire d'*ISABELLE.

DORIMENE, qui avoit juſqu'alors joui d'une ſanté parfaite, tomba tout-à-coup dans la maladie la plus terrible dont on puiſſe être attaqué. C'étoit une langueur, un abattement d'eſprit, un épuiſement total. Une pâleur mortelle s'étoit répandue ſur ſon viſage, ſa voix étoit tremblante & foible; elle ne parloit jamais ſans verſer des larmes, elle pouſſoit de profonds ſoupirs, comme ſi elle eût été rongée de quelque chagrin dévorant. Vous pouvez vous imaginer l'état de mon frere, de voir une femme qu'il aimoit ſi tendrement, tomber de l'humeur la plus enjouée dans cette ſombre mélancolie, à laquelle elle paroiſſoit prête à ſuccomber. Il envoya chercher les meilleurs médecins du royaume. Dorimene prenoit par complaiſance tout ce qu'on lui ordonnoit, mais les remedes augmenterent ſon mal plutôt que de la ſoulager.

Nous faiſions tous nos efforts pour diver-

tir

tir ſon chagrin par tous les nouveaux amuſemens que nous pouvions inventer, mais elle s'obſtinoit ſi fort à demeurer ſeule, que nous nous voyions ſouvent obligés de la ſatisfaire, de peur d'irriter ſon mal en la contrediſant. Stainville ſe déſoloit. Lorſque ſa femme ne vouloit pas lui permettre de reſter auprès d'elle, il nous évitoit Dumont & moi, pour entretenir en liberté ſes triſtes penſées ſans nous faire part de ſa douleur.

Cela donnoit ſouvent occaſion au chevalier de m'entretenir ſans témoins. Il me traita d'abord d'un air aiſé & galant, qui ne préſageoit rien de ſérieux. Auſſi ne me mis-je pas en peine de tout le plaiſir que j'y prenois. Mais cela ne dura pas longtems. Sa galanterie ſe changea bientôt en un reſpect timide, qui ſembloit partir d'une nouvelle ſource. Lorſque j'étois ſeule avec lui, il paroiſſoit penſif & troublé; il ſembloit craindre d'en dire trop, & gardoit le ſilence. S'il m'approchoit, c'étoit avec une émotion viſible, qui m'indiquoit le déſordre de ſon eſprit. Je l'obſervois quelquefois de loin venir d'un air empreſſé à ma rencontre, puis rebrouſſer chemin tout-à-coup, & ſe retirer à grands pas, comme s'il eût été forcé de fuir, malgré le penchant qu'il ſentoit à me chercher. En un mot, je liſois clairement ſon amour dans ſon air & dans toutes ſes actions, & ſa généroſité dans la crainte qu'il avoit de ſe découvrir. Il croyoit

que dans l'état où la fortune l'avoit laiſſé ; ç'eût été mal reconnoître les bontés de mon frere, que de ſe livrer à ſa paſſion. Mais ſa grandeur d'ame fit pour lui, ce qu'elle lui défendoit d'entreprendre ; car je pris ſon mal, & j'ajoutai la tendreſſe à l'eſtime que ſon caractere m'avoit inſpiré, même avant que je le connuſſe. Le ſoin que nous prenions l'un & l'autre de cacher notre paſſion, la rendoit tous les jours plus viſible aux yeux des clairs-voyans. Tout-à-coup Dorimene dit qu'elle ſe trouvoit un peu mieux, & au lieu de ſouhaiter d'être ſeule comme auparavant, elle vouloit toujours nous avoir auprès d'elle. Stainville, ravi de la moindre apparence de gaieté dans ſa femme, ne paroiſſoit occupé que de ſa joie.

Telle étoit notre ſituation, lorſque Vieuville, frere de Dorimene, ayant appris la maladie de ſa ſœur, arriva à notre campagne. Il étoit auſſi bel homme que Dorimene étoit belle femme ; il avoit avec cela de l'eſprit, du bon goût & de la vivacité ; & je crois qu'il auroit été difficile pour une femme dont le cœur eût été libre, de ſe défendre de l'aimer. Dorimene ſembloit prendre tant de plaiſir à la compagnie de ſon frere, que ſa ſanté ſe remettoit tous les jours de plus en plus ; & l'amoureux Stainville voyant combien Vieuville contribuoit à la gaieté de ſa ſœur, le perſuada de s'arrêter chez lui pendant quelque tems. Vieuville, outre qu'il ai-

moit tendrement ſa ſœur, & qu'il étoi tprêt à tout faire pour l'obliger, avoit encore une autre raiſon pour conſentir à ce que le Marquis deſiroit. Il étoit aiſé d'appercevoir l'impreſſion que j'avois faite ſur lui dès le jour de ſon arrivée. Il avoit pris de la paſſion pour moi auſſi vite que mon frere en avoit pris pour ſa ſœur. Le contretems étoit fâcheux. Dumont le vit, & pouſſa ſa vertu juſqu'à ſacrifier les intérêts de ſon amour à ceux de l'amitié. Il continua à cacher ſa paſſion, croyant que rien ne devoit le porter à mettre obſtacle à un mariage qui pouvoit m'être avantageux. Pour moi, j'avois une idée ſi ſenſible de ce que le chevalier ſouffriroit ſi j'écoutois ſon rival, que je pus à peine me porter à traiter Vieuville avec politeſſe, & je tâchai conſtamment de l'éviter.

D'abord mon frere ne parut pas fâché de mon éloignement pour Vieuville. Il lui échappoit même de dire quelquefois en ma préſence, qu'un cœur bien fait comptoit pour peu de choſe les biens de la fortune dans un engagement tendre. Il me ſembloit qu'il ne diſoit pas cela ſans deſſein. Je crus qu'il s'étoit appeiçu de l'inclination de Dumont, & qu'il l'approuvoit. Cependant il reſtoit encore des obſtacles à mon bonheur. Dorimene diſoit que les plaintes de ſon frere lui perçoient le cœur, que mes rigueurs le déſoloient, & que tandis qu'elle le verroit dans cet état, elle ne pourroit

goûter aucun plaiſir, ni recouvrer ſa ſanté. Elle prenoit toutes les occaſions de me laiſſer ſeule avec lui. Mais malgré toutes ſes belles qualités: c'étoit un tourment pour moi que de l'entendre parler d'amour. Mes penſées n'étoient occupées pendant tout ce tems-là que de l'inquiétude que je donnois à Dumont.

J'aurois voulu cent fois avouer à Stainville mon amour pour le chevalier, & demander ſon conſentement à notre union. Je n'avois aucune raiſon de craindre qu'il me le refuſât. Je connoiſſois trop ſon ame généreuſe, pour m'imaginer qu'il voulût ſacrifier mon bonheur à ſa vanité. Mais comme Dumont n'avoit jamais déclaré ouvertement ſa paſſion, ſa bienſéance m'avoit défendu juſques là de faire cette démarche. Il auroit été inutile de l'eſſayer depuis l'arrivée de Vieuville. Mon frere aimoit trop ſa femme pour me donner à un autre en dépit d'elle & de ſon frere.

La modeſtie de Dumont l'aveugloit ſi fort, qu'il ne s'appercevoit pas de la préférence que je lui donnois ſur Vieuville. Il eſt vrai qu'il ſembloit quelquefois penſer que je voyois ſa paſſion, & que j'en étois touchée. Mais comme on a d'ordinaire bonne opinion de la perſonne qu'on aime, il attribuoit ma ſenſibilité à ma généroſité & à ma compaſſion. En un mot, il s'imagina que j'allois me donner à Vieuville. Il ne put ſe

réſoudre à être témoin d'une ſcène ſi accablante, & prit le parti de quitter un endroit où il attendoit chaque jour l'arrêt qui devoit le condamner à être malheureux toute ſa vie.

Il dit au Marquis qu'il avoit envie de revoir ſa mere, & qu'il partiroit dans trois jours s'il vouloit le lui permettre. Je n'oublierai jamais le regard qu'il me jetta en partant. Il y avoit tant de douleur, de tendreſſe, de reſpect & d'ardeur, que ſi je ne l'avois éprouvé, j'aurois cru qu'il étoit impoſſible d'exprimer en un moment tant de mouvemens différens.

Dès qu'il fut parti, je me défiai trop de mon cœur pour reparoître en compagnie. Je me retirai dans une allée ſolitaire, pour y mettre en liberté ma douleur, & pour y penſer aux moyens de me tirer de l'embarras où j'étois. Je me promis bien de refuſer la main de Vieuville, quoiqu'il en pût arriver, mais ce ne fut pas ſans craindre le chagrin que mon frere alloit eſſuyer des importunités de ſa femme. Il me vint enfin dans l'eſprit d'eſſayer ſi Vieuville ſeroit aſſez généreux pour triompher de ſa paſſion, plutôt que de me rendre malheureux.

Je profitai pour cela de la premiere occaſion que j'eus de l'entretenir tête à tête. Je lui dis qu'il ne tenoit qu'à lui de me prouver ſi l'amitié qu'il m'avoit témoignée étoit

réelle, ou ſi ce n'étoit qu'une ſaillie de jeuneſſe, & l'effet paſſager d'une imagination trop facile à échauffer; qu'en un mot le bonheur ou le malheur de ma vie, dépendoit de la maniere dont il recevroit ce que j'allois dire. Il jura de m'obéir, & me marqua une impatience extrême d'apprendre ce que j'avois à lui commander. J'ai des raiſons, Monſieur, pourſuivis-je alors, qu'il m'eſt impoſſible de vous révéler, & qui me défendent de vous épouſer, ſi je ne veux être la plus miſérable de toutes les femmes. Il ne tiendroit qu'à moi de refuſer l'offre de votre main ſans détours, mais la conſidération que j'ai pour le frere de Dorimene m'en a empêché juſqu'ici. Voyez, Monſieur, l'effet que votre inquiétude a ſur l'eſprit de Madame votre ſœur. Si vous ſouhaitez de la voir contente, ſi ma tranquillité & celle de mon frere peut vous toucher, faites un effort généreux, abandonnez des prétentions auxquelles il n'eſt pas en mon pouvoir de ſouſcrire, retournez chez Monſieur votre pere, c'eſt-là le ſeul moyen de me convaincre que vous m'eſtimez.

Vieuville me regarda fixement pendant quelque tems, puis me demanda ſi je croyois que ſa paſſion fût ſi foible qu'il pût y renoncer ſi aiſément. Il me quitta bruſquement à ces mots, ſans attendre ma réponſe, avec une indignation peinte ſur ſon viſage, qui marquoit bien que je n'avois pas

réuſſi dans mon deſſein. En effet la ſuite m'apprit aſſez que je m'étois trompée, lorſque j'avois eſpéré de trouver en lui de la grandeur d'ame.

Comme il avoit apperçu que ce qui ébranloit le plus ma réſolution, c'étoit la crainte d'affliger Dorimene, il s'en alla vers elle en droiture, redoubla ſes plaintes, & jura qu'il n'auroit jamais de plaiſir dans la vie, ſi je ne conſentois à le traiter avec moins de rigueur. En un mot, j'étois alors ſa paſſion, & il ſe ſoucioit peu de ce que je pourrois ſouffrir, pourvu qu'il vînt à bout de ſe ſatisfaire. Si j'avois eu avant cela le moindre penchant pour lui, il eſt certain que ce procédé l'auroit éteint entiérement. Quelle différence, me diſois-je, de cette maniere de penſer à celle du généreux Dumont, qui ſacrifie ſa propre tranquillité à ſa paſſion pour moi, & à ſa reconnoiſſance envers mon frere ! C'eſt ainſi que mon amour pour le chevalier augmentoit à proportion de ma haine pour Vieuville.

Le lendemain matin, pendant que j'étois occupée à réfléchir à la cruauté de mon ſort, qui venoit renverſer toutes mes eſpérances lorſque je touchois preſque au moment de ma félicité, je vis mon frere qui s'avançoit vers moi d'un air empreſſé, & qui s'écria en arrivant : „ Ah Iſabelle ! Vieuville “.... Je n'eus pas la patience de le laiſſer pourſuivre, & je l'interrompis,

en diſant que j'étois prête à ſacrifier ma vie à ſa tranquillité; mais que s'il venoit pour me perſuader à la paſſer avec un homme que je ne pouvois m'empêcher de mépriſer, il étoit inutile d'en parler. Il me répondit que cet accident l'avoit jetté dans un embarras dont il ne voyoit pas par où il pourroit ſe tirer. Vieuville, ajouta-t-il, a détruit toutes les ſources de plaiſir que je m'étois flatté de trouver dans l'amitié & dans l'union de ma petite famille : car je vois bien, ma ſœur, l'averſion que vous avez pour lui; & cependant Dorimene (hélas! elle ne verſe point de larmes qui ne m'aille juſqu'au cœur) Dorimene paroit réſolue à s'abandonner à ſon déſeſpoir, ſi ſon frere n'eſt heureux. De quelque côté que je me tourne, mon imagination ne m'offre que des ſujets de douleur.

Il prononça ces mots d'un ton à me faire croire qu'il étoit au fait de mes véritables inclinations. Je vis bien qu'il étoit inutile d'en faire plus longtems un ſecret; & cependant une eſpece de pudeur m'attachoit la langue, & ce ne fut qu'avec bien de la peine, & d'une voix mal aſſurée, que je prononçai enfin le nom de Dumont..... Stainville m'arrêta tout court, en diſant que je n'avois que faire d'en dire davantage, qu'il avoit remarqué avec plaiſir notre amour naiſſant dès le premier moment de notre connoiſſance, & qu'il avoit toujours ſou-

haité de me voir unie à l'homme du monde qu'il eſtimoit le plus. „ A la vérité, ajouta-t-il, la maladie de ma femme auroit attiré toute mon attention un peu avant l'arrivée de Vieuville. Je voulois laiſſer monter à ſon comble la paſſion du chevalier, pour le rendre heureux lorſqu'il s'y attendroit le moins. Vous ſavez, ma chere ſœur, que vous avez aſſez de bien pour mettre à ſon aiſe la perſonne que vous aimez. C'étoit mon intention de l'augmenter; & comme je voyois bien que votre choix tomberoit ſur Dumont, je comptois que nous ne ferions tous enſemble qu'une ſeule famille. La paſſion de Vieuville a dérangé tous mes projets. " Je fus pénétrée de la bonté de mon frere; & quoi qu'il m'en coutât, je fus ſur le point de me ſoumettre à l'humeur de ſa femme, plutôt que de le voir un moment affligé. Nous nous ſéparâmes cependant ſans rien conclure, & nous promîmes de ſonger, chacun de ſon côté, aux moyens de ſortir d'embarras.

Le hazard, qui avoit formé l'inclination de Vieuville, ſervit à m'en délivrer mieux que toutes mes réflexions. Un amour comme le ſien n'a point d'objet déterminé, il ne demande qu'à changer. Auſſi étoit-ce ſa vanité que j'avois piquée, qui l'empêchoit bien plus de ſe déſiſter, que ſa conſtance. Une jeune Demoiſelle vint un jour dîner chez Dorimene. C'étoit à dire le vrai, un

beauté. Vieuville la vit, fut frappé de ſes charmes, & en devint auſſi-tôt éperdûment amoureux. Elle demeuroit près de chez nous, & conçut en peu de tems autant de paſſion pour ſon nouvel amant, qu'il en avoit pour elle. Elle étoit riche & maîtreſſe de ſon bien, de façon que leur union fut bientôt conclue, & Vieuville emmena chez ſon pere une des plus belles femmes de france, avec moins de joie peut-être que je n'en avois à me défaire de ſes importunités.

Mes eſpérances commençoient à renaître, je ne voyois plus d'obſtacles à mon bonheur. Je me repaiſſois d'avance du plaiſir que Dumont alloit ſentir, en apprenant que Stainville approuvoit ſon amour. Mon frere manda au chevalier le mariage de Vieuville comme une ſimple nouvelle. Il me montra peu après la réponſe de Dumont, où il remercioit le Marquis dans les termes les plus vifs de l'impatience qu'il marquoit de le revoir, & finiſſoit en lui aſſurant qu'il ſeroit avec nous la ſemaine d'après.

En rendant cette lettre au Marquis, je n'eus pas beſoin de lui dire ce que je penſois de mon bonheur. Mes regards lui exprimoient aſſez ma reconnoiſſance. Comme nous n'avions rien de ſecret pour Dorimene, le Marquis lui apprit ſans façon ſon intention de m'unir au chevalier. Je remarquai qu'elle changea de couleur, & jetta ſur moi des regards ſévères dont la nou-

veauté me ſurprit : nous avions toujours été amies. „ Voilà ſans doute, dit-elle enfin, la cauſe du mépris qu'on avoit pour mon frere. “ Je crus que ſa fierté étoit bleſſée du refus que j'avois fait de Vieuville, & au lieu de l'aigrir davantage je fis tout mon poſſible pour adoucir ſon reſſentiment.

Ce nouveau retour de fortune m'avoit mis l'eſprit en repos. Je ne doutois plus que Stainville ne remplit tous mes ſouhaits ſans que je paruſſe m'en mêler. Dumont arriva à point nommé. Le deuil de ſon pere étoit fini ; il s'étoit mis d'un air fort galant, & parut à mes yeux avec tous ſes avantages. Quoiqu'il n'eût pas les traits réguliers, on voyoit ſur ſon viſage un mélange de douceur & de vigueur, qui joint à une taille fine frappoit autant qu'une beauté achevée.

Le Marquis le reçut à la porte, Dorimene & moi nous l'attendîmes dans la ſale. Il fit ſon compliment plein de reſpect à Dorimene ; mais lorſqu'il vint à moi, le trouble dont nous fûmes ſaiſis l'un & l'autre, nous empêcha de parler. Stainville, qui voyoit clairement dans ſon ami la même paſſion, & la même réſolution de la cacher, ne voulut plus le laiſſer dans l'incertitude. Deux jours après ſon arrivée il le prit à part, & lui dit qu'il étoit au fait de ſon inclination pour moi. Dumont, ſans lui donner le tems de pourſuivre, dit qu'il ne pouvoit s'imaginer par quel accident on

avoit pu découvrir des ſentimens qu'il avoit toujours étouffés avec une attention ſcrupuleuſe ; qu'il ne lui étoit jamais échappé la moindre plainte malgré les peines qu'il avoit ſouffertes ; & que la vue même d'un rival qu'il avoit cru heureux, n'avoit pu lui arracher un aveu, que ſa reconnoiſſance lui défendoit. „ Mon cher chevalier, s'écria mon frere, je n'ai garde de vous faire des reproches. Tant s'en faut, que ſi je n'avois pas eu auparavant des preuves ſuffiſantes de votre généroſité, votre procédé à l'égard de ma ſœur m'auroit aſſez convaincu que rien ne ſauroit ébranler en vous ces nobles ſentimens, qui ont été la baze de notre amitié. Je ſai par ma propre expérience, que rien n'égale le plaiſir de vivre avec la perſonne qu'on aime, & je rends graces à la fortune qui m'a mis en état de procurer ce plaiſir à ma ſœur, & à l'homme du monde que j'aime le plus. En un mot, mon cher Dumont, Iſabelle eſt à vous, & j'aurai dans peu la ſatisfaction de joindre le nom de frere à celui d'ami.

Dumont fut quelque tems immobile ; il cherchoit envain des paroles, l'émotion de ſon cœur ne lui permettoit d'en proférer aucune. Le premier ſigne de vie qu'il donna, fut d'embraſſer le Marquis en l'arroſant de ſes pleurs. „ Mon cher Marquis, lui dit-il d'une voix foible & entrecoupée, de-

vinez ma reconnoiſſance, il m'eſt impoſſible de l'exprimer. "

Mon frere me fit apeller un moment après. Dès que j'entrai, il me prit par la main, & me conduiſant vers Dumont : Chevalier, lui dit-il, en vous donnant Iſabelle, je vous fais un préſent dont vous ſeul étiez digne ; & je dois à votre mérite cette occaſion de la rendre heureuſe. "

A l'air dont je tendis la main à Dumont il comprit aiſément qu'on ne forçoit pas mon penchant, en me donnant à lui. Il la reçut avec des tranſports qu'on ne peut s'imaginer. Si la gratitude & la tendreſſe pouvoient ſe peindre, Dumont en auroit fourni en ce moment le meilleur modèle. Dorimene apprit de ſon mari notre union. Elle parut avoir oublié le traitement de ſon frere, & nous félicita avec des marques extraordinaires de ſincérité.

Stainville, impatient de nous voir au comble de nos vœux, fixa le jour de nos noces. Pendant qu'on en faiſoit les apprêts, Dorimene fut attaquée d'une fievre violente, qui fit déſeſpérer de ſa vie en peu de jours. L'affliction de mon frere ne nous laiſſa en cette occaſion d'autre ſoin que celui de le conſoler. Cependant le rétabliſſement de Dorimene fit bientôt ſuccéder la joie à la douleur, & remit l'amour en liberté. On étoit convenu une ſeconde fois du jour où l'on

devoit célébrer notre mariage, lorſque je vis diſparoître tout à coup toute la gaieté du chevalier ; un chagrin ſombre & menaçant ſe répandit ſur ſon viſage ; au lieu d'embraſſer avec ardeur toutes les occaſions de m'entretenir, il m'évitoit conſtamment, & ſi je le rencontrois par hazard, il jettoit ſur moi des regards pleins d'effroi. Il cherchoit tous les jours des prétextes pour différer notre mariage. Dorimene étoit ſouvent baignée de larmes, & paroiſſoit retomber dans ſa premiere langueur. Je l'attribuai à la foibleſſe où la fievre l'avoit laiſſée.

Je craignis bientôt que mon frere n'eût attrappé la maladie. Il paroiſſoit troublé par quelque ſecret déplaiſir. Je remarquois qu'il ſortoit plus ſouvent qu'il n'avoit accoutumé, & qu'on me laiſſoit ſouvent ſeule au logis.

Un ſoir, en retournant dans ma chambre, je trouvai une lettre, dont l'écriture m'étoit inconnue. Je l'ouvris, & jugez de mon ſaiſiſſement lorſque j'y lus ces paroles. „ Iſabelle, évitez Dumont : votre mariage avec lui ſeroit infailliblement fatal à tous les deux. “ Je demeurai étourdie de ce coup imprévu. Je crus dans cet inſtant voir diſſiper tout mon bonheur, & me ſentir plonger dans un abîme d'horreur & de confuſion. Mes conjectures étoient ſans fin. Je ne pouvois plier mon cœur à ſoupçonner l'honnêteté du chevalier. Le trouble & le déſeſpoir où je le voyois tous les jours,

me perſuadoit qu'il y avoit ſous ces apparences lugubres dont j'étois entourée, quelque choſe d'extraordinaire qu'il m'étoit impoſſible d'approfondir.

Mais avant que de vous donner le reſte de mon hiſtoire, il faut que je retourne ſur mes pas, & que je vous mette au fait de quelques accidens, qui donnerent lieu à la fatale cataſtrophe qui arriva dans notre maiſon, tels que je les appris de la perſonne même qui fut la ſource de tous nos malheurs. Permettez-moi d'en remettre le récit juſqu'au demain. Ma douleur devient de tems en tems plus forte que ma réſolution, & que mon envie de vous ſatisfaire.

A ces mots Iſabelle ſe retira à ſon appartement, ayant promis de rejoindre la compagnie le lendemain matin.

CHAPITRE II.

*Concluſion de l'Hiſtoire d'*ISABELLE.

ISABELLE avoit laiſſé toute la compagnie dans une impatience extrême d'apprendre où aboutiroient toutes ces circonſtances menaçantes où elle avoit fini ſa narration. Le jour ſuivant, après le déjeuner, elle continua ſon hiſtoire en ces termes. Je vous ai déja dit que la jeuneſſe de Dorimene, les avantages qu'elle ſe figuroit dans le mariage, & les commandemens de ſon pere, étoient les ſeules raiſons qui l'avoient déterminée à donner ſa main à mon frere. La tendreſſe exceſſive qu'il avoit pour elle, & ſon application continuelle à lui plaire, firent qu'elle tâcha par reconnoiſſance d'obliger en tout ſon mari, & lui donna raiſon de croire qu'il étoit le ſeul objet de ſes inclinations. A dire le vrai, elle me parut toujours beaucoup moins touchée de l'admiration des hommes, que nos coutumes n'auroient pu le lui permettre ſans donner priſe à la médiſance. Mais lorſque le chevalier Dumont nous raconta ſon hiſtoire, elle en parut émue au dernier point. Les jours entiers ſe paſſoient ſans qu'elle pût tourner ſes penſées d'un autre côté.

Sa tendreſſe envers ſa mere, la peine

qu'il prenoit à juſtifier ſon pere, quelque raiſon qu'il eût de ſe plaindre de ſa conduite, & ſon amitié ſincere pour le Marquis; tout cela remua ſi fort le cœur de Dorimene, qu'elle crut donner des preuves de ſa propre vertu, en ne mettant point de bornes à la haute eſtime qu'elle ſe ſentoit pour lui. Mais elle s'apperçut bientôt de ſa mépriſe; & vit à regret que les ſentimens qu'elle avoit pour le chevalier, venoient d'une ſource plus dangereuſe que la juſtice qu'elle devoit à ſon mérite. L'agitation de ſon eſprit entre les efforts qu'elle faiſoit pour dompter ſa paſſion, & la crainte continuelle où elle étoit de la découvrir, l'avoit réduite à cet épuiſement dont j'ai parlé auparavant.

La politeſſe du chevalier, & ſon amitié pour mon frere, le portoient à chercher tous les moyens d'amuſer la Marquiſe dans ſa maladie. D'ailleurs une beauté comme celle de Dorimene ne manque jamais de s'attirer un reſpect tout particulier de la part des hommes. Cela joint à l'air rêveur de Dumont, & à cette mélancolie, dont j'étois la cauſe, la portoit à ſe flatter que leur amour étoit réciproque. D'un autre côté l'horreur qu'elle enviſageoit dans ce fatal attachement, lui faiſoit trouver la mort plus douce que le ſacrifice de ſa vertu, ou que la moindre infidélité envers un mari du caractere de Stainville. C'eſt pour cela qu'elle ſouhaitoit ſouvent d'être ſeule. La vue de Du-

mont ne ſervoit qu'à verſer un nouveau poiſon dans ſa plaie, & à redoubler ſon martire. Les ſoins continuels que mon frere prenoit à lui plaire, venoient encore aggraver ſes chagrins, en lui reprochant continuellement ſon ingratitude envers un époux ſi tendre & ſi paſſionné.

Lorſque ſa réſolution lui aidoit à ſe refuſer le plaiſir de voir le chevalier, elle eſpéroit que quoi qu'il lui en coûtât, elle auroit aſſez de force pour ſe contenir dans les bornes de la bienſéance & de la vertu. Mais un ſoir que le Marquis l'avoit perſuadée de nous ſouffrir auprès d'elle, eſpérant par ce moyen de diſſiper ſa mélencolie, ſes regards jaloux pénétrerent le fatal ſecret qui avoit échappé aux yeux mêmes de mon amant, & lui apprirent que j'étois ſa rivale. Cette découverte abattit toute ſa fermeté. Elle ne put plus penſer ſans angoiſſe que je pouvois être ſeule avec le chevalier. Depuis ce jour-là elle feignit de ſe trouver beaucoup mieux. Son viſage prit une gaieté où ſon cœur n'avoit point de part; & elle voulut nous avoir continuellement dans ſa chambre, ſous prétexte que la compagnie la réjouiſſoit.

Ses paſſions étoient trop violentes pour être artificieuſes, & elle n'auroit pu ſe contraindre longtems, ſi l'arrivée de ſon frere n'eût donné un nouveau tour aux affaires.

Le rétabliſſement imprévu de Dorimene,

que le Marquis attribuoit à la préſence de Vieuville, étoit dans le fond l'effet de la joie, & des eſpérances qu'elle conçut en voyant la paſſion de ſon frere pour moi. Elle ſe figura que ce nouvel amant me feroit oublier Dumont; & ſa vertu lui ſembla aſſez forte pour ne craindre d'autre épreuve que celle de voir ſon amant entre les bras de ſa rivale. C'eſt-là ce qui lui faiſoit ſouhaiter ſi ardemment de me voir unie à Vieuville; & elle parloit ſincèrement, lorſqu'elle diſoit que le bonheur de ſa vie dépendoit du ſuccès de l'amour de ſon frere. Le départ de Dumont l'affermit encore plus dans l'opinion que je ne pourrois réſiſter aux charmes de Vieuville. Mais mes refus obſtinés lui porterent un coup ſi cruel, qu'elle put à peine m'en cacher ſon reſſentiment, & s'empêcher de me quereller.

Lorſqu'elle vit diſſiper ſans retour ſes dernieres eſpérances par le mariage de ſon frere, l'abſence de Dumont & ſa ſanté renaiſſante l'aiderent à ſonger ſérieuſement à vaincre ſa paſſion. Il lui parut en peu de tems y avoir ſi bien réuſſi, qu'elle ſe flatta qu'elle pouvoit revoir Dumont ſans danger. Mon frere, délivré du plus peſant de ſes ſoins par la guériſon de Dorimene, ne ſongea plus qu'à rendre ſon bonheur complet, en faiſant celui de ſon ami & de ſa ſœur.

En apprenant la premiere nouvelle de notre union, Dorimene en fut troublée,

comme je l'ai déja dit. Cependant ſa fermeté la ſoutint encore dans cette épreuve : elle la pouſſa peu après juſqu'à nous féliciter ſur notre mariage avec un air ſerein & tranquille, que je ne lui avois pas vu depuis mon refus de ſon frere. Mais au même inſtant un regard du chevalier, où elle vit ſa joie & ſon amour pour moi, réveilla ſa jalouſie & tous ſes deſirs. Une fatale expérience lui apprit qu'elle ne devoit ſa philoſophie qu'à l'abſence de ſon amant.

Elle ſe remit au lit le même jour, & l'émotion de ſon eſprit lui cauſa cette fievre à laquelle elle fut ſur le point de ſuccomber. Elle ne releva de ſa maladie que pour tomber dans un état plus fâcheux. Elle commença à penſer qu'elle avoit aſſez donné à la vertu, & qu'elle pouvoit en revanche accorder quelque choſe à l'amour. Lorſqu'elle voyoit Dumont ſur le point de ſe donner à un autre, elle ſe ſentoit ſaiſie de rage & de déſeſpoir, les plus affreuſes extrémités ne lui paroiſſoient que des maux légers au prix de ce terrible moment. Elle auroit voulu quelquefois aller le trouver, & lui découvrir ſon amour : mais la pudeur l'arrêtoit en chemin, & lui peignoit cette démarche avec des couleurs ſi noires, qu'elle en rejettoit la penſée avec dédain. L'idée de la tendreſſe de ſon époux, & le ſecret ſentiment de ce qu'elle lui devoit, la ſoutenoient dans ſa réſolution, & lui faiſoient pré-

ſérer les plus grands tourmens à l'accompliſſement de ſes deſirs.

Elle ne pouvoit tenir que peu de tems dans cette ſituation violente : l'image de Dumont ſe couloit inſenſiblement dans ſon cœur, adouciſſoit l'amertume de ſes réflexions, & éloignoit peu à peu un ſentiment de plaiſir qui ſe répandoit dans ſon ame, & qui en effaçoit tous les autres objets. » Il faut donc, diſoit-elle, que j'y renonce à jamais ; il faut que je le céde à Iſabelle, que je le voie entre ſes bras, & que j'aide moi-même à les unir. " L'horreur & l'extravagance ſuccédoient à ces penſées, & au lieu d'embraſſer les raiſons qui s'offroient pour condamner ſa paſſion ; elle en cherchoient pour l'excuſer.

Dorimene eſſuya pluſieurs de ces combats ſans d'autres ſuites que de nouveaux tourmens, qu'elle ne ſoulageoit que par ſes ſoupirs & ſes larmes. Mais lorſqu'on eut arrêté une ſeconde fois le jour de nos noces, ſa paſſion devint furieuſe. Le devoir, l'honneur, la vertu & la bienſéance ne furent que de foibles digues, qui ne purent tenir contre le torrent impétueux qui l'entraînoit. Elle jura qu'elle empêcheroit mon mariage, quoique ſa ruine, celle de ſon mari, & celle du Chevalier même, duſſent être les ſuites de ſon entrepriſe.

Un matin que le Marquis étoit ſorti, & que j'étois dans ma chambre, elle apperçut

de ſa fenêtre le Chevalier qui s'en alloit du côté de cette grotte d'où elle l'avoit vu pour la premiere fois. Elle attendit qu'il y fût aſſis, puis elle l'y ſuivit en tremblant. Dès que Dumont la put voir, il ſe leva pour aller au devant d'elle : il l'aborda, & lui tint quelques diſcours indifférens. Dorimene ne l'écoutoit point. Elle s'arrêta tout-à-coup, en jettant autour d'elle des regards farouches dont Dumont fut effrayé. Il lui demanda ſi elle ſe trouvoit mal. Elle ne lui fit point de réponſe ; & tenant les yeux attachés ſur la terre, elle paroiſſoit interdite & confuſe comme un criminel devant ſon juge. Elle s'efforça envain de franchir ſa penſée. Son corps étoit trop foible pour ſoutenir l'émotion de ſon eſprit, & elle tomba évanouie aux pieds de Dumont. Il la prit auſſi-tôt entre ſes bras, & cria au ſecours de toute ſa force. Mais la maiſon étoit ſi éloignée, qu'avant qu'on pût entendre ſes cris, elle revint, & le pria d'une voix foible & tremblante de la porter juſques dans la grotte. Dès qu'elle y fut aſſiſe, elle ne put appeller à ſon ſecours que ſes larmes. Dumont vit bien qu'elle avoit quelque chagrin ſur le cœur, dont elle tâchoit envain de ſe ſoulager : il la pria de lui en faire part ſi elle croyoit qu'il pût y remédier, ajoutant qu'il ſe croiroit trop heureux de ſacrifier ſa vie au ſervice d'une perſonne qui étoit ſi chere au Marquis de Stainville.

Dorimene ſe voyant ſi avancée, réſolut, quoi qu'il lui en coûtât, de ſaiſir ce moment pour ouvrir ſon cœur au Chevalier, & après avoir un peu héſité : Ah ! prenez gârde à ce que vous dites, s'écria-t-elle. Pour remédier au mal qui me dévore, pour ſoulager la douleur qui m'accable, il vous faut ſacrifier ce qui peut-être vous eſt plus cher que la vie. Il vous faut renoncer à Iſabelle, renoncer à votre amitié pour Stainville. Et hélas ! le dirai-je ? ajouta-t-elle en rougiſſant, & en ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir, il vous faut renoncer à tout pour Dorimene. » A ces mots elle détourna les yeux, de peur de rencontrer ceux du Chevalier.

Dumont, frappé d'étonnement & d'horreur à ce coup imprévu, ne pouvoit ſe perſuader qu'il veilloit. Ces paroles, *renoncer à Iſabelle*, *renoncer à votre amitié pour Stainville*, ces paroles lui ſonnoient ſans relâche aux oreilles, & l'étourdiſſoient ſi fort, qu'il fut long-tems ſans avoir la force d'y répondre. Après un long ſilence il ſe jetta tout-à-coup aux pieds de Dorimene. Il lui dit qu'il ne pouvoit feindre de ne pas entendre ſes paroles, mais qu'il avoit trop vécu, s'il avoit pu, quoiqu'innocemment, être la cauſe de ſa douleur. » Cependant, continua-t-il, je vous conjure, Madame, par tous les liens de la vertu & de l'honneur, de recueillir toutes vos forces, &

d'apeller à votre ſecours cette raiſon ſupérieure que vous avez reçue de la nature, pour repouſſer une malheureuſe paſſion qui ſemble menacer votre ruine & la mienne. Trahir mon ami ! je frémis d'y penſer. Abandonner Iſabelle lorſque je ſuis ſur le point de la poſſéder pour toute ma vie ! Ah Madame ! Revoquez ce fatal arrêt, rapellez votre vertu, & craignez de ſacrifier le repos de toute votre vie à des eſpérances ſi déraiſonnables. « Dorimene l'écoutoit attentivement, mais chaque argument dont il ſe ſervoit, chaque parole qu'il prononçoit, ne faiſoit que l'enflammer davantage. C'étoit le plaiſir de voir Dumont à ſes pieds, & de l'entendre tenir des diſcours qui attiroient l'attention de ſon amante. Ses raiſons ne la touchoient pas. Elle avoit fait le premier pas, & le plus difficile par conſéquent. Elle devenoit à chaque moment plus hardie, & tâchoit d'étouffer un reſte de pudeur qui n'abandonne jamais une femme bien née. L'air tendre dont le Chevalier prononça mon nom, & ſa réſolution ouverte de ne pas m'abandonner, la jetterent dans des tranſports dignes d'une furie & d'une inſenſée. » Ton maſque de vertu, s'écria-t-elle, ne ſauroit m'en impoſer. Ce n'eſt pas l'honneur qui te touche, c'eſt ton Iſabelle qui te coûte de quitter. Mais je jure par tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus reſpectable, que le jour de tes noces ſera le dernier jour de

ſa

ſa vie. Oui, je l'égorgerai de ma main, quoique la deſtruction de l'univers dût être la ſuite de ſa mort. Ne t'imagine pas que ce ſoit ma paſſion qui te parle en ce moment. Non, mes menaces ſont l'effet de mes réflexions. Iſabelle ne ſera jamais ta femme, je l'ai réſolu; & ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi profondément gravée dans mon cœur, que la douleur qui le ronge, & qui l'a rongé depuis le moment qu'un ſort cruel te fit paroître à mes yeux. Si je n'euſſe vu ton penchant pour un autre, tu n'aurois jamais ſçu mon amour. Juſqu'à ce que ce nouveau tourment ſoit venu combler mon martyre, j'ai luté contre ma paſſion, & j'avois juré de la tenir cachée dans mon ſein. A préſent que tu la ſais, crains la rage d'une femme que ſes paſſions ont réduite à rompre les nœuds les plus reſpectables, & à ſacrifier ce qu'elle avoit de plus cher, à l'impoſſibilité de courber ſon inclination. Penſe de quel œil tu peux regarder la mort d'Iſabelle, car c'eſt-là ſur quoi tu dois t'attendre ſi tu l'épouſes. Le monde entier ſuppliant à mes pieds, tâcheroit en vain de me faire changer de ſentiment. « A ces mots elle ſe leva, & ſortit bruſquement de la grotte.

Je laiſſe à penſer la ſituation terrible où elle laiſſa le Chevalier. Mille idées confuſes ſe preſſoient dans ſon eſprit; de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyoit qu'un

avenir effrayant. Avec un cœur rempli de gratitude envers ſon ami, & de la plus tendre paſſion pour une femme qu'il étoit à la veille de recevoir de la main même de cet ami généreux, & avec une ame qui reculoit d'horreur à l'ombre de la moindre lâcheté, à quoi pouvoit-il ſe réſoudre dans le pas gliſſant où il étoit ? La paſſion de Dorimène étoit trop violente pour l'arrêter, & trop dangereuſe pour la mépriſer.

La premiere réſolution qu'il prit, fut de cacher, quoi qu'il lui en coutât, le ſecret de l'amour de Dorimène ; mais de renoncer à moi en même tems, de quitter tout-à-coup ſes plus douces eſpérances, de mépriſer en apparence mon amour, & les offres généreuſes du Marquis, c'étoit un parti trop cruel, & il n'y avoit que le preſſant danger où il me voyoit, qui pût l'y déterminer. Un petit rayon d'eſpoir venoit quelquefois le conſoler, & il ſe flattoit que le tems & la raiſon pourroient détacher Dorimène de ſes horribles deſſeins, & l'aider à ſurmonter ſa paſſion extravagante.

Ce fatal ſecret qui ne parvint jamais juſqu'à moi, étoit la cauſe du changement ſoudain du pauvre Dumont, & répandoit ſur ſon viſage cette mélancolie, dont je ne pouvois deviner la raiſon.

Dorimène s'étant abaiſſée juſqu'à déclarer ſon amour au Chevalier, ne compta plus pour rien toutes les autres baſſeſſes que ſa

paſſion put lui ſuggérer. Elle ſe dépouilla de toute réſerve, & ne ſongea plus qu'aux moyens d'entretenir Dumont ſans témoins. Il avoit beau chercher de nouvelles allées, & les ſentiers les plus écartés d'un Bois qui joignoit à notre Campagne. Les yeux perçans de la furieuſe Dorimène le ſuivoient partout, & ſavoient le démêler dans les lieux les plus cachés. Dumont chercha de nouveaux argumens pour perſuader la marquiſe à bannir l'affreux deſſein qu'elle couvoit dans ſon cœur; elle s'obſtina à ne l'abandonner qu'avec la vie.

Il y avoit chez nous un vieux domeſtique nommé Pandolphe, que mon frere retenoit en récompenſe des ſervices qu'il avoit rendu autrefois à mon Pere. Ce bon homme prit garde à ces entrevues de Dumont avec la Marquiſe dans le Bois. Il ne ſut d'abord qu'en penſer, & réſolut d'épier leurs démarches. Il ſe cachoit quelquefois aſſez près d'eux, pour voir que leur entretien étoit fort animé; mais comme il étoit un peu ſourd, il ne pouvoit entendre diſtinctement leurs diſcours. Il entendoit confuſément ces paroles, *amour*, *paſſion*, *Stainville*, *Iſabelle*; & par tout ce qu'il put attraper par-ci par-là, il crut avoir des preuves convaincantes d'une intrigue formée entre le Chevalier & la Marquiſe.

Le pauvre Pandolphe s'imagina ſottement que le plus grand ſervice qu'il pou-

voit rendre à ſon Maître, c'étoit de lui découvrir ce ſecret important. Il profita pour cela de la premiere occaſion, & lui fit un détail circonſtancié de tout ce qu'il avoit vu & entendu. Si jamais perſonne mérita d'être plaint, ce fut Stainville en cette occaſion. Il avoit les paſſions naturellement très-violentes; & quoique depuis le jour où ſa promptitude avoit failli à le priver de ſon ami, il eut fait tous ſes efforts pour ſe modérer, & pour fermer ſon cœur aux ſoupçons, le nom de ſa chere Dorimène joint à l'idée de perfidie, excita un tumulte ſi furieux dans ſon cœur, que ſa raiſon n'en put ſoutenir la violence.

Il ſe jetta ſur ſon lit accablé de déſeſpoir, en répétant mille fois les noms de Dumont & de Dorimène avec des gémiſſemens qui lui fendoient le cœur. « Mais il faut qu'ils ſoient innocens, s'écria-t-il tout-à-coup. Pandolphe les a accuſés injuſtement, & ſa mort me vengera d'une impoſture qui oſe attaquer l'honneur de ma femme & de mon ami ». Puis de penſée en penſée il ſe rappella que Dumont avoit une fois différé notre mariage, ſous le prétexte frivole que ſa femme ſembloit s'étudier à l'éloigner de la maiſon, & mille autres circonſtances auxquelles il n'avoit point fait d'attention juſques-là; comme la mélancolie étrange de Dorimène d'abord après l'arrivée de Dumont, & l'empreſſement qu'elle

avoit montré à me faire épouſer Vieuville. Toutes ces idées ſe préſentoient en foule à ſon eſprit, & ſembloient avoir tant de rapport avec l'accuſation de Pandolphe, qu'il ne ſe ſentit que trop porté à y ajouter foi. Après s'être abandonné quelque tems à l'impétuoſité de ſa paſſion, il réſolut de cacher ſa jalouſie, & d'obſerver de près le Chevalier & ſa femme. Il conclut que ſi Dumont tâchoit encore de différer ſon mariage avec moi, ce ſeroit une preuve ſenſible de ſa perfidie. Il n'eut pas plutôt conçu cette idée, que le Chevalier entra dans ſa chambre exprès pour cela. Il paroiſſoit ſi troublé & ſi confus, que ſon air ſervit encore à augmenter les ſoupçons & la jalouſie de mon frere. Il n'eut pas dit quatre mots, que Stainville, qui voyoit où tendoit ce diſcours, l'interrompit bruſquement, en lui diſant qu'il n'avoit que faire de chercher des excuſes, & que ce n'étoit pas ſon intention de lui faire épouſer ſa ſœur malgré lui. Il le quita en même tems en le regardant d'un air fier, qui n'exprimoit que trop clairement ſa colere.

Le pauvre Chevalier vit bien le dépit du Marquis, mais il n'en devina pas la véritable cauſe. Il s'imaginoit que ſon reſſentiment n'alloit qu'au mépris apparent qu'on faiſoit de ſa ſœur, & cette conſidération ſeule ſuffiſoit pour déchirer un cœur comme le ſien. Il ne pouvoit ſe juſtifier auprès de

ſon ami ſans renverſer toute ſa félicité, qui n'étoit fondée que ſur la bonne opinion qu'il avoit de ſa femme. Il auroit voulu abandonner à jamais ces lieux qui renfermoient ce qu'il avoit de plus cher au monde, renoncer à ſon amour, ſacrifier tous les plaiſirs d'une amitié réciproque, & ſouffrir même les ſoupçons & l'indignation de Stainville, ſi cette démarche avoit pu rendre la paix à ces cœurs d'où il l'avoit bannie innocemment. « Mais que penſeroit Iſabelle, ſe diſoit-il, de ſe voir ainſi abandonnée & mépriſée par un homme à qui elle a pu avouer une paſſion ſi vive & ſi tendre? Que penſeroit le Marquis de mon ingratitude & de ma lâcheté? Cela n'augmenteroit-il pas le tourment de deux ames ſi généreuſes? Et d'ailleurs cela appaiſeroit-il la furie de Dorimène, qui fait tout le malheur de mon ami? «

Enfin, ne voyant plus de jour à renvoyer un mariage auquel les menaces de Dorimène lui défendoient de penſer, il réſolut de faire enſorte que ce retardement vint de ma part. Il écrivit là-deſſus le billet que je trouvai ſur ma table, comme je l'ai déjà dit. Il eut l'effet qu'il en attendoit. J'en fus effrayée, & je réſolus de ne pas épouſer Dumont, juſqu'à-ce que je puſſe pénétrer le ſecret de cette lettre, & du ſoin que mon Amant prenoit de m'éviter.

J'allai donc dire à mon frere que j'avais

changé de ſentiment, & que je ne pouvois encore me déterminer à donner la main au Chevalier. Le Marquis me regarda fixement, & me dit que ſi j'avois des raiſons d'éviter un engagement pour lequel j'avois montré tant d'inclination, j'avois grand tort de les lui cacher. Dorimène entra dans ce moment, & m'épargna l'embarras de lui répondre.

Je me retirai auſſitôt dans ma chambre, dans l'impatience d'examiner à loiſir les dernieres paroles de mon frere. De quelque façon que je m'y priſſe pour les interpréter, j'y entrevoyois les ſoupçons qu'il avoit de Dumont & de ſa femme. J'en attrapai l'infection, & tant de preuves éclatantes s'offrirent à mon imagination pour m'affermir dans ma jalouſie, que je pus à peine m'empêcher d'aller trouver le Chevalier pour lui reprocher ſa perfidie. Je ne faiſois aucune réflexion qui n'ajoutât à mon inquiétude. Cependant je pris le même parti que mon frere avoit pris dans le même cas, & je réſolus d'attendre des preuves plus convainquantes avant que de m'expliquer.

L'éloignement que je témoignai à conclure mon mariage, produiſit un effet ſenſible ſur l'eſprit de mon frere, & ſur celui de Dumont. Il parut au premier une confirmation de ce qu'il avoit apris de Pandolphe; & pour le dernier, quoiqu'il fût lui-même l'auteur de la lettre qui m'avoit

pouſſé à me dédire, ſa délicateſſe ne put s'empêcher de s'allarmer de ma démarche, & de la conſidérer comme un refroidiſſement de ma part. La crainte de m'avoir déſobligée, & de perdre mon cœur à jamais, le jetterent dans un trouble d'eſprit ſi terrible, qu'il réſolut de tout riſquer hors ſon honneur pour s'en délivrer.

Il prit le tems que le Marquis étoit ſeul dans ſa chambre, pour lui aller parler. Il lui dit qu'il venoit de recevoir une lettre de ſa Mere, dans laquelle elle ſe plaignoit du mauvais état de ſa ſanté, & le prioit inſtamment de lui amener ſa femme auſſitôt qu'il ſeroit marié. « Je n'ai jamais déſobéi à ma Mere, ajouta-t-il; & ſi vous voulez me permettre d'épouſer demain Mademoiſelle votre ſœur, & de l'emmener auſſitôt, vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes ».

Quoique mon frere doutât de la ſincérité de ce diſcours, il conſentit en apparence à ce qu'on lui demandoit; il avoit ſes vues en cela. Dumont embraſſa avec raviſſement ſon ami, & le remercia la larme à l'œil de ſa bonté. Mon frere, dont l'émotion pouvoit à peine ſe renfermer dans ſon ſein, quitta un moment après le Chevalier, ſous prétexte de quelque affaire importante.

Le ſuccès de cette entrevue rendit à Dumont une partie de ſa belle humeur, &

il commença à ſe flater qu'il avoit trouvé le moyen de me dérober à la rage de Dorimène. Il portoit même ſes eſpérances juſqu'à s'imaginer que le tems & l'abſence effaceroient de ſon cœur les funeſtes impreſſions qu'un amour criminel y avoit faites, & qu'un retour de raiſon la rendroit à elle-même & à ſon mari. La froideur avec laquelle le Marquis venoit de recevoir ſes remercimens l'avoit frappé, il eſt vrai; mais il l'attribuoit à un reſte de reſſentiment, qu'il s'aſſuroit d'éloigner bientôt par une conduite toute oppoſée à celle que la néceſſité l'avoit obligé de tenir juſques-là.

Tandis qu'il étoit occupé de ces penſées, j'entrai par hazard dans la chambre où il étoit. Je treſſaillis en le voyant. Depuis que j'avois pu ſoupçonner ſa fidélité, j'avois rompu tout commerce avec lui. Je voulus me retirer, mais il m'arrêta. Ah! « ne me fuyez pas, Mademoiſelle, s'écria-t-il. Un moment de votre compagnie peut me rendre heureux, pourriez-vous me le refuſer »? Il prononça ces mots d'un air de tendreſſe, qui me rendit en un inſtant toute ma premiere ſenſibilité, & renverſa les réſolutions que j'avois priſes de ne plus l'écouter. Je m'aſſis auprès de lui ſans ſavoir ce que je faiſois, ni où ma complaiſance m'alloit mener. Il parut d'abord auſſi confus que je pouvois l'être, mais il me dit enfin ce qu'il venoit de conclure avec mon frere. Je

ſentois réveiller mon ſentiment à meſure qu'il me parloit. L'amour fit place à la jalouſie, & je lui répondis à la hâte que quoiqu'il eût arrêté avec mon frere, je ne conſentirois jamais à me donner à lui, à moins qu'il ne me montrât de la raiſon au procédé que je lui voyois tenir depuis quelque tems; & qu'après avoir tâché ſi long-tems à me marquer ſon indifférence, il auroit dû m'informer la premiere de ce nouveau changement dans ſes deſſeins. Il garda le ſilence un moment, ſes yeux attachés ſur les miens, en me jettant des regards qui m'exprimoient mille différens ſentimens à la fois, & enfin il s'écria. « Iſabelle peut-elle donc douter de mon cœur? Ah! ſi vous ſaviez les tourmens que j'endurois pendant que les apparences me faiſoient paroître coupable à vos yeux, j'exciterois votre pitié & non pas votre reſſentiment. Mais hélas! Dorimène ». . . . . Au moment que ce nom lui ſortit de la bouche, il parut effrayé de ce qu'il avoit dit, & s'enfuit à grands pas.

Peu après qu'il fut ſorti, mon frere entra à ſa place, & ne s'arrêta que pour me dire ce peu de mots. « Iſabelle, n'écoutez plus le Chevalier Dumont. Il vous faut renoncer à lui, le tems vous en apprendra la raiſon ». Puis il m'échappa auſſi vite que le Chevalier.

Dans quel état effroyable ne me trouvai-

je pas ! Mon frere, Dorimène, Dumont, tous me paroiſſoient emportés par une manie commune, & je ne ſavois auquel des trois je pouvois confier ma douleur. Je continuai cependant dans la réſolution de ne pas épouſer Dumont avant que mes doutes puſſent être éclaircis, & l'ayant rencontré tout ſeul le même ſoir, je lui dis qu'il devoit au moins pour quelque tems renoncer au deſſein de m'épouſer, s'il ne vouloit m'obliger à éviter ſa préſence pour le reſte de ma vie.

Mon frere en quittant Dumont étoit allé trouver ſa femme, & lui avoit dit qu'il avoit choiſi le lendemain pour rendre parfait le bonheur de ſon ami en le joignant à ſa ſœur. Son deſſein étoit de voir comment elle recevroit une preuve ſi dangereuſe. Dorimène, qui étoit toute entiere à ſa paſſion, & qui n'étoit pas ruſée naturellement, ne vit pas le piége, & répondit ſincèrement qu'il devoit mieux conſulter ſon honneur, & ne pas donner ſi aiſément ſa ſœur à un homme qui l'avoit viſiblement mépriſée. Le Marquis parut tout en feu à cette réponſe. « Il paroît Madame, lui dit-il d'un air bruſque, que vous conſultez votre inclination bien plus que mon honneur dans le conſeil que vous me donnez ». Cela dit, il la quitta pour venir me défendre d'épouſer le Chevalier.

Dorimène étoit ſi fort enivrée de ſa paſ-

ſion, qu'elle ne fit preſque pas attention aux paroles de ſon mari. Pour ce qui eſt de mon mariage avec Dumont, elle en étoit déjà inſtruite. Elle guettoit de ſi près le Chevalier, qu'elle étoit au fait de chaque pas qu'il faiſoit, & avoit entendu de la porte tout ce qui s'étoit paſſé entre le Marquis & lui. Elle s'étoit cachée lorſque ſon mari étoit ſorti; mais elle étoit revenue prêter l'oreille au même endroit, lorſqu'elle m'eut vu entrer dans cette chambre. Là elle faillit à étouffer de rage & de dépit, quand elle entendit prononcer ſon nom par le Chevalier d'une façon qui lui paroiſſoit ſuffiſante à m'aprendre un ſecret qui lui importoit ſi fort de cacher.

Depuis le jour que mon frere avoit commencé à ſoupçonner ſa femme, il n'avoit jamais couché au logis; & feignant que le changement d'air contribuoit à ſa ſanté, ils nous avoit dit qu'il couchoit chez un de ſes fermiers à une demi lieue du château, quoiqu'il ſe tînt réellement ſi près, que Pandolphe en moins de cinq minutes pouvoit l'avertir de ce qui ſe paſſoit.

Vers le ſoir qui ſuivit toute cette confuſion dont je viens de parler, le Marquis ſe retira à l'acoutumée, après avoir ordonné à Pandolphe d'obſerver tous les pas de ſa femme. Dès qu'il fut ſorti, Dumont, qui ſe ſentoit porté à la ſolitude, autant par ſes triſtes réflexions, que par ſa réſolution d'éviter Dori-

mène, ſe retira auſſitôt dans ſa chambre. Dorimène étoit dans l'impatience de lui parler, pour lui aprendre qu'elle étoit inſtruite de ſes deſſeins, & qu'il ne les accompliroit pas ſans qu'elle effectuât ſes menaces. Dès qu'elle le vit échappé, elle perdit toute ſorte de retenue, & réſolut de le ſuivre juſques dans ſa chambre, plutôt que de manquer à lui parler ce ſoir-là.

L'agitation de mon eſprit m'avoit fait feindre une légère indiſpoſition pour me retirer de bonne heure, deſorte qu'elle ne vit point d'obſtacle à ſes deſirs. Elle s'avança en chancelant, l'eſprit rempli de mille images effrayantes. La porte de la chambre de Dumont lui ſembla un précipice ouvert devant elle; elle ſentit une ſecrette horreur, qui l'en repouſſoit; mais la force invincible de ſa paſſion ferma ſon cœur à la voix des remords & de la raiſon, & la pouſſa malgré elle à franchir le pas.

Le trop vigilant Pandolphe ne l'eut pas plutôt vue entrer, qu'il courut en inſtruire ſon Maître. Le Marquis y vola ſur les aîles de la rage & de la jalouſie. En arrivant il fut frappé par la vue de Dorimène en pleurs aſſiſe ſur le lit auprès du Chevalier, dont elle tenoit une main entre les ſiennes. De pareils momens ne ſont pas ceux de la raiſon. Il céde au penchant de ſa fureur, tire ſon épée, & la plonge dans le ſein du malheureux Chevalier.

Le coup fut ſi promt, que Dorimène ne l'apperçut que lorſqu'il ne fut plus tems de l'empêcher. Dès qu'elle vit couler le ſang de ſon Amant, l'horreur & le déſeſpoir dont elle fut ſaiſie lui ôterent tout le ſoin de ſa vie & de ſon honneur. » Ah! Stainville, s'écria-t-elle, qu'as-tu fait? Tu as verſé le ſang du plus fidele ami dont le Ciel ait jamais fait préſent aux hommes. Dumont eſt innocent, je ſuis ſeule coupable. C'eſt moi dont l'amour inſenſé le perſécutoit, c'eſt moi dont les menaces furieuſes contre la vie de ta ſœur l'ont fait paroître ingrat & infidele. Mais il ne l'a jamais été, & tous mes efforts n'ont pu le pouſſer à trahir ſon amitié. Que tardes-tu donc, ô cruel! ſi un reſte de rage coule encore dans ton ſein, tourne la contre celle qui la mérite; & ſi la pitié y ſuccéde déjà à la fureur, qu'elle t'engage à finir les tourmens dont je me ſens déchirer. »

Dès que Stainville en eut aſſez entendu pour ouvrir les yeux ſur l'innocence de Dumont, il tourna toutes ſes penſées du côté de ſon malheureux ami, & ne fit plus d'attention aux cris de ſa femme. Il demeura immobile pendant quelques momens, les yeux fixés ſur ceux du Chevalier, où il lut aſſez clairement la confirmation de tout ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de Dorimène; puis il ſe jetta aux genoux de Dumont, en le regardant d'un air qui eut pu attendrir un cœur de diamant. Dumont en fut pénétré, il vit

clairement le repentir, & les remords dont le cœur de ſon ami étoit déchiré, & lui tendant la main avec une compaſſion généreuſe : » Mon cher Stainville, lui dit-il, je meurs content, ſi vous êtes convaincu que la beauté même de Dorimène n'a pu me faire oublier ce que je dois à votre amitié. Mais je ſens que je me meurs. Souffrez que je voie Iſabelle pour la dernière fois. » A ces mots *je me meurs*, Stainville ſe reveilla comme d'un profond aſſoupiſſement, & courut donner ordre qu'on allât chercher un Chirugien. Il fit emporter par force Dorimène, qui heurloit, & ſe débattoit en furieuſe ; puis il s'en vint à ma chambre, & tout palpitant d'effroi : » Venez Iſabelle, me dit-il, venez voir votre Amant rendre le dernier ſoupir, & voyez ma main criminelle que la jalouſie & la rage ont ſouillé de ſon ſang. »

Je le ſuivis ſans ſçavoir ſi j'étois portée en l'air, ou ſi je touchois encore à la terre, juſqu'au fatal endroit où je devois voir le plus terrible ſpectacle que la haine du ſort pût offrir à mes yeux, & n'être convaincue de la fidélité de mon Amant qu'au moment où je l'allois perdre à jamais. Nous eſſuyâmes envain tous les moyens imaginables pour arrêter le ſang du Chevalier. Je reſtai ſans mouvement auprès de lui, fondant en pleurs, & preſque ſuffoquée par mes ſanglots.

Mon frere ne ceſſoit d'implorer le pardon du Chevalier. Il nous apprit par des paroles

entrecoupées comment Pandolphe avoit excité ſa jalouſie, par quels moyens elle étoit montée au point de le priver de ſa raiſon, en le pouſſant à une action qui le rempliſſoit de tant d'horreur, qu'il auroit volontiers donné ſa vie pour prolonger d'une heure celle de ſon ami. Le pauvre Dumont étoit ſi foible, qu'il pouvoit à peine parler. Cependant il fit ſes derniers efforts pour m'aprendre qu'il avoit écrit lui-même le billet que j'avois trouvé dans ma chambre, & ce qu'il avoit ſouffert depuis la fatale découverte de la paſſion de Dorimène; puis d'une voix mourante, » Iſabelle, dit-il, chériſſez ma mémoire; & vous, mon cher Stainville, ne vous reprochez plus une erreur que je ne vous reproche pas. Les apparences étoient ſi fortes contre moi, qu'il vous étoit impoſſible de n'y pas céder. Je ſuis trop foible pour en dire davantage. Hélas! vous me faites voir tous deux tant de tendreſſe, que je ſouhaiterois pouvoir faire durer ce moment une éternité. » ... Ici les forces lui manquérent, & avec des yeux tournés tantôt ſur moi tantôt ſur mon frere, & avec les noms de Stainville & d'Iſabelle errans ſur ſes lèvres, il expira dans nos bras, & nous laiſſa dans un état peu différent de celui où il étoit.

Mon frere embraſſa le corps de ſon ami, & jura que la mort même ne pourroit l'en ſéparer; ſe relevant tout-à-coup il ſaiſit ſon épée, en s'écriant: » Toi fatal inſtrument

d'une jalouſie infernale qui a pu percer le ſein de mon cher Dumont, venge mon ami, & finis mes tourmens. » Il ſe laiſſa tomber ſur ſon épée en diſant ſes paroles, pendant que je courois envain pour l'en empêcher. Le coup ne lui toucha pas le cœur, mais il perdit tant de ſang qu'il tomba peu après en défaillance, & je le crus mort.

Cependant une de mes filles, qui avoit demeuré avec moi dès ſon enfance étoit accourue au bruit qu'on avoit fait en entrainant Dorimène hors de la chambre. Elle entra au moment que mon frere tomba à terre dans ſon ſang, & me vit tomber preſqu'en même tems à côté de lui. Elle cria au ſecours, & m'emporta à demi morte hors de cette ſcène d'horreur. Je ne fis que m'évanouir pendant toute la nuit avec de courts intervalles pendant leſquels je réſolus de ne pas ſurvivre à la perte de mon frere & de mon Amant.

Au matin une femme de Dorimène vint dans ma chambre, & me pria dans les termes les plus perſuaſifs d'aller voir ſa Maîtreſſe, qui étoit, diſoit-elle, dans les tranſes de la mort, & qui prononçoit à tous momens le nom d'Iſabelle. J'étois ſi foible que je pouvois à peine me tenir debout; & j'avois conçu tant d'indignation contre celle qui avoit cauſé toute cette fatale cataſtrophe, que je crus d'abord que rien ne pourroit me perſuader à la revoir. Enfin, lorſqu'on me dit qu'elle paroiſſoit empreſſée à m'aprendre

quelque choſe d'important, je me laiſſai entraîner dans ſon appartement.

Dès qu'elle m'apperçut, elle me cria qu'elle n'avoit que quelques momens à me préſenter un viſage odieux, qu'elle m'avoit vengée elle même en avalant le poiſon qu'elle avoit préparé pour moi. Puis elle me raconta toute l'hiſtoire de ſa fatale paſſion, & conclut en diſant: » Je n'attens pas, ô Iſabelle, que vous me pardonniez; il eſt impoſſible que vous puiſſiez jamais oublier les injures irréparables que je vous ai faites. Mais ſachez que malgré tout ce que vous ſouffrez, vous ne ſauriez, étant innocente, avoir une foible idée des tourmens qui déchirent un cœur, qui ajoute le poids intolérable du crime à ſes autres afflictions. » Ce mot de crime la remplit tellement d'horreur, que je lui aurois en vain fait une réponſe. Elle perdit dès-lors le ſentiment, & mourut deux heures après.

Le Chirugien, que mon frère avoit envoyé chercher vint aſſez tôt, pour lui donner le ſecours que le pauvre Dumont n'étoit plus en état de recevoir. Sa bleſſure n'étoit pas mortelle, quoique dangereuſe. L'embarras étoit de lui perſuader à ſouffrir la vie, & de calmer le trouble de ſon eſprit. Cela paſſoit l'art du Chirugien. Mais la Religion fit ce que des ſecours humains n'auroient pu faire.

Un Eccleſiaſtique d'une piété ſingulière, qui avoit été longtems ſon Confeſſeur, vint le voir en cette occaſion, & lui repréſenta

de la maniere la plus forte le danger où il étoit, ſi aux autres malheureux effets de ſa paſſion il ajoutoit celui d'attenter ſur ſoi-même. Il lui fit voir clairement que c'étoit ſon devoir de tâcher d'appaiſer le tumulte de ſes penſées pour les tourner vers le Ciel, & d'aider à ſa guériſon autant qu'il dépendoit de lui, afin qu'il pût vivre pour réparer par ſon repentir l'énormité de ſes fautes. Ces raiſons, & d'autres ſemblables, le portèrent enfin à des ſentimens plus modérés; & comme il étoit d'un tempéramment robuſte, il recouvra peu à peu ſa ſanté. L'amitié qu'il avoit pour moi, ne contribua pas peu à lui faire ſupporter la vie. Dès que je ſus qu'il n'étoit pas dans un état déſeſpéré, je courus à ſa chambre, & je ne quittai preſque plus ſon chevet pendant toute ſa maladie.

La perte de Dumont m'avoit porté un coup ſi terrible, qu'il ne falloit rien moins que le deſir de conſerver la vie à mon frere pour ſoutenir ma réſolution, & pour m'empêcher de ſuivre mon Amant au tombeau. Auſſi fus-je ſur le point d'expirer le jour de ſon enterrement. Mais le Ciel voulut prêter la main à ma foibleſſe en cette occaſion pour ſervir à ſauver le malheureux Stainville.

Nous avions de fortes protections à la Cour. Je leur expoſai ſi vivement la force des apparences par leſquelles le Marquis avoit été trompé, que nous obtinmes ſa grace du Roi, d'autant plus facilement, qu'il n'y eut

aucun des parens de Dumont qui ſollicitât contre nous. A dire le vrai, chacun étoit ſi touché du ſort de mon frere, que perſonne n'auroit voulu le punir plus ſévérement qu'il ne s'étoit puni lui-même.

Je n'oſai lui aprendre la fin tragique de ſa femme que lorſque ſa ſanté fut entièrement rétablie; & alors même je lui aurois caché qu'elle ſe fut empoiſonnée, ſi un domeſtique ne lui eût parlé avant moi. Cette terrible circonſtance le frappa extrêmement, & joint à l'horreur du meurtre de Dumont le jetta dans une noire mélancolie, dont je craignis de fatales ſuites. Mais enfin les impreſſions de piété qu'il avoit reçues, furent plus fortes que ſes paſſions. Il réſolut tout-à-coup de dire adieu au Monde, & de ſe faire Chartreux, après avoir partagé tout ſon bien entre la Mere de Dumont & moi.

J'aurois voulu auſſi me jetter dans un Couvent, & céder tout le bien à Madame Dumont. Mais mes parens s'y oppoſérent & me priérent ſi inſtamment de reſter parmi eux, que je me rendis pour quelque tems à leurs importunités. Une de mes Tantes, qui avoit une partie de ſa famille établie en Angleterre, me propoſa de m'y mener, pour m'éloigner, diſoit-elle, de la ſcène de mes malheurs. J'y conſentis, mais ma mauvaiſe fortune me ſuivoit par-tout. Nous n'eûmes pas été huit jours à Londres, qu'elle attrappa la petite-vérole, & en mourut. Comme je ne l'avois jamais

eue moi-meme, je fus obligée de quitter ma Tante, & de venir loger ici. Dès que j'aurai mis ordre à quelques affaires que ma Tante avoit dans ce Païs-ci, me diſois-je, je retournerai en France, car j'executerai mon premier deſſein de prendre le voile. Une Vie Religieuſe eſt le ſeul recours qui reſte dans les malheurs comme les miens.

Ici Iſabelle finit ſon hiſtoire, & il ſe paſſa quelque tems avant qu'aucun de la compagnie eût la force de parler. Enfin Simple s'écria : » Que ſuis malheureux de trouver dans l'affliction une perſonne comme Mademoiſelle, ſans qu'il ſoit en mon pouvoir de lui donner la moindre conſolation ! „ Cinthie demanda pardon à Iſabelle de la peine que leur curioſité devoit lui avoir donnée, & lui aſſura que ſi elle eût pu deviner le ſujet de ſa triſteſſe, elle ſe ſeroit bien gardée de lui demander le récit d'une hiſtoire ſi tragique. » Hélas, dit Iſabelle, ſi ces malheurs étoient moins grands, peut-être n'aurois-je pas eu la réſolution de les retoucher. L'impoſſibilité même d'y trouver jamais le moindre remède, a jetté mon eſprit dans une mélancolie calme, où il n'entre point de ces tranſports violens qu'on n'auroit jamais, quoi qu'on diſe, ſans une lueur éloignée de plaiſir dont on ne peut détourner les yeux. »

Les raiſons qu'Iſabelle avoit d'abandonner le Monde, où il ne s'offroit rien qui pût la conſoler de ce qu'elle y avoit perdu, paru-

rent ſi convainquantes à toute la compagnie, que perſonne ne tâcha de l'en diſſuader. Auſſitôt qu'elle eut fini les affaires de ſa Tante, elle partit pour retourner en France.

CHAPITRE III.

Où j'eſpère que chacun trouvera quelque choſe de ſon goût.

L'Hiſtoire d'Iſabelle laiſſa de triſtes impreſſions ſur tous les eſprits de notre petite ſociété, ſes malheurs furent pendant pluſieurs jours preſque l'unique ſujet de leurs entretiens. Mais comme tout s'uſe à la fin, ces ſombres penſées firent peu à peu place à des idées plus riantes, & de nouveaux accidens donnerent un nouveau tour à leurs converſations. Ils étoient au printems, & le retour des beaux jours amenant naturellement le dégoût de la ville, & le deſir de voir la campagne, David propoſa un matin d'aller paſſer la journée ſur la rivière. Chacun goûta la partie, & ils ſortirent auſſitôt dans ce deſſein.

Le tems doux & ſerein, l'eau calme & unie où les rayons tremblans du Soleil ſembloient ſe jouer, le bruit ſourd que les rames faiſoient en fendant l'onde, les jetterent inſenſiblement dans une douce rêverie. Le changement continuel d'objets depuis cette

longue étendue de maiſons, où par leur grand nombre & leur proximité elles ſemblent entaſſées les unes ſur les autres juſqu'à l'endroit où la perſpective change tout-à-coup en une longue ſuite de ſcènes ruſtiques, les mena naturellement à réfléchir ſur les viciſſitudes de la vie, ils commencerent inſenſiblement un diſcours ſur les miſères auxquelles l'envie & la malignité aſſujettiſſent les hommes. Cela donna lieu à une diſpute, dont le ſujet étoit, lequel d'entre eux avoit ſouffert le plus en ſa vie. Simple & Valentin convinrent que Cinthie & Camille avoient été plus malheureuſes qu'eux, & le premier ajouta que les ſouffrances de Camille leur paroiſſoient ſurpaſſer toutes celles dont il avoit jamais ouï parler. Valentin repliqua qu'à la vérité les afflictions de ſa ſœur avoient été en quelque façon plus violentes que celles de Cinthie; mais qu'auſſi elle avoit joui de quelques plaiſirs en ſa vie, & avoit été heureuſe juſqu'à l'âge de dix-huit ans, au-lieu que Cinthie avoit été tourmentée & perſécutée dès le berceau : » Et il eſt bien plus cruel, diſoit-il, de vivre dans un chagrin continuel, que de tomber dans une ſeule diſgrace, quelque terrible qu'elle puiſſe être. L'eſprit s'élève ordinairement & raſſemble toutes ſes forces contre des accidens qui lui paroiſſent à craindre, au lieu que ſe relâchant, & faiſant peu de cas de ce qui lui ſemble peu conſidérable, il y réſiſte mal, & s'en laiſſe accabler plus facilement.

» Cinthie & Camille avouérent qu'elles avoient toujours cru leurs malheurs auſſi grands qu'il en pût tomber ſur la Nature humaine, avant qu'elles eûſſent entendu l'hiſtoire d'Iſabelle.

Tandis qu'ils étoient ocuppés de ces réflexions, ils apperçurent de loin un nombre étonnant de barques & de bateaux dont la rivière étoit couverte. On leur aprit que ce grand concours étoit pour voir une courſe de ſix bateaux, dont un habit & le Badge (*) étoient le prix. Simple fit remarquer auſſitôt la reſſemblance qu'il y a entre la vie humaine & cette contention des ſix Bateliers. » L'ardeur, dit-il, avec laquelle chacun d'eux s'efforce de remporter le prix, repréſente naïvement les ſoins & les travaux que les hommes embraſſent volontairement pour contenter leur paſſion favorite. Oui, dit Cinthie, mais ces pauvres gens ont en vue une récompenſe qui eſt un avantage réel; au lieu que la plupart des hommes ſe fatiguent à la pourſuite d'un

(*) Le *Badge* eſt une plaque d'argent où ſont gravées les armes des Bateliers de *Londres*. Chaque Batelier qui eſt autoriſé à tenir un bateau pour le paſſage de la *Tamiſe* dans la Juriſdiction de *Londres*, reçoit cette marque de diſtinction en payant, & eſt obligé de la porter ſur ſon habit. *A Badge* en *Anglois* ſignifie une *marque*, ou tout ce qui ſert à diſtinguer.

d'un bien chimérique, qui n'a de prix que dans leur imagination.

Suppoſons un Ambitieux qui réuſſit dans tous ſes deſſeins, s'il conſidéroit ſérieuſement toutes les traverſes & les dangers qu'il a eſſuyés pour atteindre à cette grandeur qui a fait ſi long-tems l'objet de ſes deſirs, ne trouveroit-il pas ſon ſalaire fort inégal à ce qu'il lui en coute pour l'obtenir. Le haut du pinacle où il eſt enfin parvenu après tant de journées fatigantes & de nuits inquiètes, eſt ſi étroit & ſi gliſſant, qu'il eſt dans un danger continuel de ſe précipiter. Mille autres foux, qui comme lui, s'imaginent que le poſte où ils voient, eſt le ſeul point de la félicité, quitent tous les jours la baſe ſolide où ils étoient placés, ils grimpent, ils s'acrochent, ils s'étendent pour le tirer en bas, & pour prendre eux-mêmes, pié ſur ce ſommet tremblant & ruineux. Qu'un Avare d'un autre côté amaſſe plus d'argent qu'il n'en peut compter, s'il vouloit avouer ſes ſoupirs, ſes inquiétudes, ſes inſomnies pour en gagner davantage, comme les allarmes & les tranſes où le jette ſans ceſſe la peur de perdre ce qu'il poſſède, je ſuis ſûr qu'il n'y a point de pauvre homme dans ſon bon ſens qui voulût changer d'état avec lui. Mais c'eſt trop philoſopher. Au moins, dit encore David avec un ſoupir, ſi les hommes vouloient imiter ces Bateliers, avouer de bonne foi qu'ils font tous leurs efforts pour ſe ſupplanter les

uns les autres, & ne pas feindre fauſſement un deſir égal d'avancer les intérêts de ceux qu'ils travaillent ſous main à ruiner. »

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, un bateau qui paſſa à la hâte auprès du leur, les éclabouſſa de manière qu'il furent obligés de s'arrêter à une maiſon voiſine pour ſe ſecher. Peu après qu'ils furent entrés, ils entendirent dans une chambre attenante des cris pitoyables, parmi leſquels ils crurent diſtinguer quelques coups. David parut fort inquiet là-deſſus, comme on peut ſe l'imaginer; & le reſte de la compagnie témoignant de l'impatience de ſavoir ce que c'étoit, ils réſolurent tous d'entrer dans la chambre d'où partoit le bruit.

Le prémier objet qu'ils apperçurent fut une femme entre deux âges, qui paroiſſoit avoir été belle, aſſiſe au coin de la chambre avec des yeux gros de larmes, & une coiffure qui ſembloit avoir été dérangée par quelque main groſſière & brutale. Un homme trapu avec un viſage bouffi de rage étoit debout auprès d'elle, & lui préſentoit un gros poing de mauvaiſe volonté, dont elle détournoit la tête en tremblant. Camille s'aprocha de la femme, & la pria de lui dire ce qui pouvoit avoir mis cet homme dans une ſi terrible colère. » Vous êtes bien bonne, Mademoiſelle, répondit cette pauvre femme d'une voix douce & prévenante de prendre part aux déplaiſirs d'une malheureuſe comme moi.

Je ne ſaurois dire ce qui jette continuellement mon mari dans l'état où vous le voyez. Il y a dix ans que nous ſommes mariés, & nous avons vécu bien enſemble juſqu'à l'hiver paſſé; mais à préſent je ne puis ouvrir la bouche qu'il ne me batte, ou ne me maltraite; il ſemble s'appliquer à me contrarier, & à me refuſer tout ce qui peut me faire plaiſir. D'où me vient ce traitement, & en quoi j'ai eu le malheur de lui déplaîre, c'eſt ce que je ne puis deviner, car je mets toute mon étude à lui obéir. »

Simple ſe tourna auſſitôt du côté du mari, & le pria avec toute la douceur poſſible de modérer ſon réſſentiment, repréſentant que ſi ſa femme avoit fait quelque faute, il valoit mieux la lui faire reconnoître ſans s'emporter, & qu'elle tâcheroit un autre fois de le contenter. Mais toute la réponſe qu'il put tirer de ſon homme, fut » qu'il ne ſouffriroit jamais d'être mené par le nez par ſa femme, comme ſon compère Bonnaſſe l'étoit par la ſienne; que s'il n'avoit pas tant d'eſprit que lui en certaines choſes, au moins n'étoit-il pas ſi ſot que de complaîre comme lui à toutes les *fantaiſies muſquées* d'une folle & d'une extravagante; qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit maître chez lui, & qu'enfin perſonne n'auroit raiſon de le faire paſſer pour un Dandin. » Cinthie & tout le reſte de la troupe eurent beau lui prouver qu'il pouvoit être maître chez lui ſans caſſer les os de ſa

ſemme, il demeura inflexible ; & comme il virent bien qu'ils perdoient leur tems en remontrances, & que *cet habile homme ne maltraitoit ſa femme que parce qu'il ne vouloit pas paſſer pour un imbécille*, ils prirent le parti de ſe retirer.

David ne put s'ôter de tout le jour cette nouvelle rencontre de l'eſprit, ni s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui cauſoit la manie de cet extravagant. Camille dit qu'elle croyoit en entrevoir la ſource. » Je me ſouviens, dit-elle, d'avoir vu chez mon Père un Gentilhomme qui avoit vécu pluſieurs années dans la plus parfaite union avec ſa femme. Il n'eut pas plutôt remarqué la paſſion outrée que mon Père avoit pour Livie, qu'il ſe réjouit d'avoir découvert en lui une foibleſſe, & réſolut de paroître plus ſenſé que lui, au moins dans un point. Il devint bourru & brutal au dernier point, ſe mit à contre carrer ſa femme dans tout ce qu'elle faiſoit, & avoit accoutumé de lui dire ſouvent d'un air de triomphe, qu'elle ſe trompoit fort ſi elle croyoit le maîtriſer auſſi aiſément que Livie maîtriſoit mon Père. J'oſerois preſque aſſurer que c'eſt-là le cas de cet homme, & de ſon compère. J'ai connu au contraire pluſieurs perſonnes qui s'efforçoient d'imiter mon Père & feignant mal-à-propos une tendreſſe qu'ils ne ſentoient pas, ils faiſoient la figure du monde la plus riſible. Je n'oublierai jamais un certain Bourgeois, qui

venoit ſouvent diner & ſouper chez nous avec ſa femme. Il vivoit tranquillement avec elle d'un revenu médiocre, qu'ils faiſoient valoir chacun de ſon mieux, ſans querelles & ſans diviſion, en un mot ils étoient heureux au prix de bien d'autres. Mais après que mon Père eût épouſé Livie, & que notre Bourgeois eut vu de quelle façon ils vivoient enſemble, il ſe mit dans la tête de faire le paſſionné & le tendre à ſon tour. Il aprouvoit tous les caprices de ſa femme, entroit dans tous ſes deſſeins, & obéiſſoit ſans repliquer à toutes ſes volontés. Il en fit tant qu'il la rendit tout-à-fait extravagante. Elle devint trop délicate & trop fantaſque pour être jamais contente, & quoi qu'on fît il étoit impoſſible de lui plaire. A dire le vrai, il faut avoir bien du bon ſens pour ne pas abuſer d'une indulgence ſans bornes & d'une parfaite proſpérité. Les eſprits foibles quand on a trop de complaiſance pour eux, ſont des enfans gâtés, qui pleurent & ſe déſolent ſans ſavoir ce qu'ils veulent. »

Cinthie ſourit de l'entêtement du Bourgeois, & dit qu'elle ne doutoit nullement qu'une forte envie de montrer de l'eſprit ou de ſe ſingulariſer, ne pût porter une tête légère aux actions du monde les plus ridicules. » J'ai connu une Dame, continua-t-elle, qui avoit aſſez d'eſprit pour ſe tirer avec honneur du rôle qu'elle devoit jouer dans le Monde, & qui étoit d'ailleurs d'une humeur ſi douce, que dans ſa jeuneſſe je la crus for-

mée pour être la plus heureuſe des femmes. Elle lut un jour ces deux vers de Congrève.

Si l'homme n'eſt heureux que lorſqu'il eſt content,
Le bonheur eſt aux Sots, le Sage envain l'attend.

Et depuis ce moment elle prit la réſolution d'imiter Héraclite, & de ſe chagriner de tout. Je l'ai vu moi-même s'impatienter pour des vetilles, & marcher à grands pas par ſa chambre comme une Héroïne de théatre, en répétant ces deux vers avec emphaſe. Lorſqu'elle s'étoit débattue quelque tems de la ſorte, elle s'aſſéyoit enfin, & paroiſſoit fort ſatisfaite de la preuve qu'elle venoit de donner de ſon diſcernement. Une longue habitude lui avoit même ſi bien appris l'art de s'affliger, que ſi je ne l'euſſe connu de longue main, je m'y ſerois trompée, & j'aurois cru de bonne-foi qu'elle étoit naturellement d'un humeur chagrine & difficile. C'eſt ainſi qu'au-lieu de tâcher d'adoucir par la réflexion, l'amertume des peines attachées à leur condition, les hommes travaillent à s'en procurer de nouvelles pour ſatisfaire une vanité ridicule ".

„ Valentin ne pouvoit contenir la joie qu'il reſſentoit à chaque mot qui ſortoit de la bouche de Cinthie. Camille tomba d'accord de la juſteſſe de ſes remarques, & Simple s'inquiétoit de voir l'entêtement des hommes, qui négligent ce qui eſt réellement utile, pour courir après une ombre de bonheur.

CHAPITRE IV.

Il ne faut pas toujours juger des hommes par le caractere qu'on leur donne dans le monde.

QUELQUES jours de mauvais tems retinrent au logis notre aimable ſociété. Cinthie, qui cherchoit tous les moyens d'amuſer la compagnie, s'offrit de raconter l'hiſtoire de deux dames qu'elle avoit connues à Paris; & comme chacun étoit toujours ravi de l'entendre, elle commença auſſi-tôt en ces termes.

Pendant que j'étois à Paris, il y vint deux demoiſelles Angloiſes avec une dame de leurs parentes. Pour la commodité de la narration, j'appellerai l'une Eliſe, & l'autre Silvie. Quoiqu'elles fuſſent ſœurs, & toutes deux d'une grande beauté, elles différoient totalement d'air & d'humeur. Eliſe étoit grande & bien proportionnée; elle avoit le port noble, & des traits vifs & piquans, qui attiroient tous les regards. Ses yeux étoient pleins d'un feu qu'elle ſavoit changer à ſon gré en une douceur inexprimable. Elle avoit un ton de voix & un geſte différent pour tout ce qu'elle ſouhaitoit d'exprimer, & c'étoit en elle qu'on pouvoit véritablement dire qu'on trouvoit pluſieurs beautés en une. En un mot, la viva-

cité que lui inſpiroit la connoiſſance qu'elle avoit de ſes charmes, en relevoit l'éclat & en redoubloit le pouvoir.

Silvie, quoique plus petite que ſa ſœur, étoit faite à peindre. Mille graces ſimples & modeſtes brilloient ſur ſon viſage, & la douceur de ſon ame étoit répandue dans tous ſes traits. Elle parloit peu, mais ce qu'elle diſoit étoit toujours une preuve de ſon bon ſens. Son maintien étoit ſérieux & retenu, & elle avoit un air poſé, que les étourdis prennent ſouvent pour froideur ou pour manque de vivacité. Malgré ſon eſprit & ſa beauté, elle ignoroit l'art de faire valoir ſes charmes, que ſa ſœur entendoit en perfection; & tout au contraire d'Eliſe, elle perdoit ſouvent l'occaſion de gagner des cœurs par ſa modeſtie, & par ſa crainte de déplaire.

Ces deux demoiſelles firent leur entrée dans le monde avec des maximes bien différentes. Eliſe plaçoit ſon bonheur dans une admiration générale. Elle ne ſe propoſoit d'autre but que de faire des conquêtes, & de les garder; & ſe tenoit pour dit qu'on ne peut ſe conſerver le cœur d'un homme, qu'en le tourmentant quelquefois, & qu'en lui donnant de fréquentes allarmes. » Ce ſont les difficultés & les contretems, diſoit-elle, qui relevent le goût de tous les plaiſirs de la vie.

Lorſqu'elle étoit parmi des femmes, ſes diſcours ne rouloient que ſur ce ſujet, elle

s'étudioit de prouver ſes principes par tout ce qui lui tomboit ſous les yeux. Un jour qu'elle étoit avec ſa ſœur & moi dans une ſale ornée des plus beaux ouvrages de ſculpture & de peinture : » ſuppoſé, dit-elle à Silvie, que cette chambre fût à vous, & que vous puſſiez y entrer & en ſortir à votre gré, ne vous deviendroit-elle pas indifférente avec le tems? La beauté de ces tableaux s'affoibliroit de jour en jour à vos yeux, & & l'habitude enleveroit le pouvoir de plaire qui ſemble attaché à ces objets. La variété au contraire peut nous rendre agréables les meubles les plus ſimples, & la plus pauvre chaumiere ».

Silvie ne put s'empêcher de convenir de cette remarque, & auſſi-tôt Eliſe continua ainſi d'un air de triomphe : » Pourquoi donc attendrions-nous que les hommes fuſſent exceptés en notre faveur de cette régle générale de la nature? Et ſi nous les raſſaſions de nos bontés, pourquoi nous en prendre à eux de ce qui en réſulte néceſſairement, je veux dire de ce qu'ils ſe laſſent de nous? La ſanté même perd de ſes agrémens chez un homme qui ne ſait ce que c'eſt que d'être malade, & les richeſſes n'ont de véritables charmes que pour ceux qui ont tâté de la pauvreté. Enfin tous les plaiſirs de la vie deviennent plus piquans après qu'on a éprouvé leur contraire, le feu brûle avec plus de force lorſqu'on y jette un peu d'eau. Il eſt vrai

qu'il faut uſer de diſcrétion en ce cas, & n'en pas trop jetter de peur d'éteindre la flamme au lieu de l'irriter : il faut connoître les différentes humeurs des hommes avant que de rien entreprendre, & ſavoir au juſte où l'on peut aller avec eux «.

Ainſi raiſonnoit Eliſe ; mais Silvie, qui n'avoit point de légéreté, mépriſoit la ſotte vanité d'avoir un grand nombre d'adorateurs. Le ſeul plaiſir qu'elle ſe propoſoit dans la vie, étoit celui d'aimer ſincérement un homme dont elle comptoit ſe faire aimer par ce ſeul moyen. Elle diſoit ſouvent, que comme elle ne ſouhaitoit pas plus d'un amant, elle ne doutoit pas qu'un maintien ſimple & honnête ne ſuffit à fixer le cœur d'un galant homme : » Que ſi je me trompe, & que ma ſœur ait raiſon ajoutoit-elle, ſi l'on ne peut gagner les hommes qu'en uſant d'artifice & de diſſimulation avec eux, je veux être fille toute ma vie, L'amour d'un homme qu'il faut gagner à ce prix, ne mérite pas notre attention. Si jamais j'ai une inclination, j'y mettrai ſi peu de fineſſe, que je ne ferai point de difficulté d'avouer naïvement ma paſſion à celui que j'aimerai ; & s'il ſe refroidit là-deſſus, je me croirai heureuſement délivrée d'un amant de ce génie «. Eliſe ſe moquoit de ces raiſonnemens, & diſoit à ſa ſœur qu'elle pouvoit ſans danger dire à un homme qu'elle l'aimoit, pourvu qu'elle le reçut de tems en tems avec aſſez d'indifférence pour lui donner de

la jalouſie & lui faire craindre de la perdre.

La beauté de Silvie s'étoit autant fait remarquer en public que celle de ſa ſœur ; mais parmi les cavaliers qui les voyoient en particulier, Eliſe enlevoit preſque tous les cœurs. Elle avoit entr'autres ſix amans dans autant de gentilshommes Anglois, qui demeuroient enſemble. Comme le caractere de chacun d'eux avoit ſon contraſte, il faut que je vous les dépeigne avant que d'aller plus loin.

Je commencerai par Philinte, qui paſſoit parmi preſque tous ceux qui le connoiſſoient pour l'homme du monde le plus artificieux. Il avoit infiniment d'eſprit, & parloit fort pertinemment ſur toutes ſortes de ſujets, mais il n'avoit pas apris la belle leçon de réduire ſa doctrine en pratique ; & pendant que chacun le ſoupçonnoit, & ſe mettoit ſur ſes gardes contre les projets dont on le croyoit tout rempli, le pauvre homme, qui étoit dans le fond fort crédule, tomboit ſans ceſſe dans les pieges que lui dreſſoient des perſonnes qui n'avoient pas la moitié de ſon diſcernement. Faiſoit-il la démarche du monde la plus indifférente, auſſi-tôt tous les petits génies qui penſent donner des marques de leur prudence en ſe montrant ſoupçonneux, croyoient voir cachée ſous cette ſimplicité apparente, quelque trame qui échappoit aux yeux des bonnes gens. Je me ſuis bien divertie quelquefois à voir cinq ou ſix

de ces ſots atroupés, qui peſoient & épluchoient un diſcours ou une action ſans conſéquence de Philinte, avec un air ſtupidement miſtérieux, & la gravité du monde la plus riſible.

Ce nom d'artificieux coutoit bien cher au pauvre Philinte. Ce caractère ouvert & ſincère qui étoit aſſez viſible en lui, on diſoit qu'il ne s'en paroît que pour couvrir ſes fineſſes, qu'il ne perdoit jamais de vue. Ainſi, parce qu'il ne parloit pas en ſot, on concluoit qu'il en agiſſoit en fourbe : manière de raiſonner auſſi fauſſe qu'impertinente. Pour preuve de cela, je vais vous donner le caractère d'un autre de ces Meſſieurs que j'apellerai Simon, & qui étoit directement l'oppoſé de Philinte.

Il n'avoit que peu d'eſprit. Ce qu'il diſoit de meilleur, étoit uſé ou emprunté. On croyoit dans le monde que c'étoit un ſot ſans malice, quoique dans le fond il paſſât tout ſon tems à former les deſſeins les plus dangereux que ſa petite tête lui pût fournir. Comme les affaires du monde, celles de la plus grande importance même, tournent quelquefois ſur de fort petits pivots, & que la capacité de Simon ſe bornoit préciſément aux bagatelles, il réuſſiſſoit ſouvent dans ſes projets, mieux que n'auroit fait un homme ſenſé ; dont l'eſprit plus étendu contenant de plus grandes idées, paſſe quelquefois des vetilles ſans y prendre garde.

Il en eſt d'un homme d'eſprit, & d'un autre qui n'eſt que ruſé, comme d'un homme qui a la vue excellente, & d'un autre qui l'a baſſe. Le premier a ſouvent le plaiſir de porter ſes regards ſur les lointains d'une vaſte perſpective, quoique peut-être il ne voie pas les pierres & les ronces qui ſont à ſes piés, & qui peuvent cependant le faire tomber. Le ſecond au contraire ſe trouvant hors d'état d'étendre ſa vue à des objets éloignés, eſt obligé, pour ainſi dire, à l'arrêter ſur ceux qui ſont à ſa portée. Il découvre par-là les obſtacles qui ſe rencontrent ſur ſon chemin, & prend ſoin de s'en détourner. L'œil de l'eſprit, pour parler comme Shakespear, ne ſauroit comprendre un grand nombre d'idées, de même que l'œil corporel ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; & comme il ſeroit aſſez naturel qu'étant occupé à admirer les différentes ſcènes d'un beau payſage on allât heurter & ſe bleſſer contre un tronc d'arbre trop bas pour être apperçu, il n'eſt pas étonnant qu'un grand génie qui n'employe ſes penſées que ſur les ſujets les plus nobles & les plus dignes d'attention, ſoit quelquefois la dupe d'un petit eſprit intriguant, qui rampe à ſes piés, & qui lui tend des pieges à couvert de ſa propre baſſeſſe.

Mais pour retourner à mon homme, je l'ai vu réuſſir à en impoſer à pluſieurs perſonnes de la manière la plus forte, & cela ſeulement parce qu'on ne pouvoit croire une

tête comme la ſienne capable de former un projet. Que ſi l'on appercevoit par les effets des preuves viſibles de ſes mauvais deſſeins, alors » c'étoit Philinte (quoique celui-ci ne fût rien de ce qui ſe paſſoit) c'étoit Philinte qui l'avoit conſeillé, & cela crioit vengeance, de faire ſervir un pauvre innocent d'inſtrument à ſa méchanceté. Simon, ajoutoit-on y auroit-il jamais penſé de lui-même? « Je riois quelquefois de voir les peines inutiles que Simon ſe donnoit pour acquérir le nom de ruſé (croyant ſottement que c'étoit une preuve d'eſprit) pendant que le pauvre Philinte s'éfforçoit avec auſſi peu de ſuccès de s'en défaire, pour pouvoir converſer avec les hommes ſans les épouvanter.

Mon troiſieme caractère ſera celui de Liſidor. Il paſſoit pour le meilleur cœur qu'il y eût au monde. Entendoit-il parler d'un malheur qui venoit d'arriver à quelqu'un, » perſonne n'en étoit plus fâché que lui, il auroit donné tout ſon bien que la choſe fût autrement « : & cependant il n'y penſoit plus un moment après. Dans le fond toute ſa bonté n'étoit que dans ſes paroles. Comme il n'avoit pas aſſez de ſenſibilité pour aimer réellement qui que ce fût, il étoit toujours gai & de bonne humeur, & n'avoit jamais de ces mauvais momens, de ces chagrins auxquels un cœur bien fait ne ſauroit s'empêcher de céder, lorſqu'il ſe voit traité indignement par la perſonne en qui il avoit placé toute ſa ten-

dreſſe. Preſque tous ceux qui le connoiſſoient, l'aimoient, ou pour mieux dire prenoient plaiſir à ſa compagnie. N'ayant rien ſur le cœur qui lui fit de la peine, il avoit plus que perſonne de cette bonté improprement dite, de cette complaiſance frivole, qui fait le caractère de bien des gens, & qui les rend prêts à chanter, à danſer, à jouer, à tout faire quand on les en prie. En faut-il davantage pour être bien reçu par tout ? Les amitiés d'aujourd'hui ſont à peu près toutes fondées ſur des raiſons auſſi ſolides que celle du prince Henri pour Pointz dans Shakespear (*).

Accompagnez quelqu'un dans ſes divertiſſemens, incitez-le dans le choix de ſes plaiſirs, il vous eſtimera plus que l'homme du plus grand mérite à qui il aura de bien plus grandes obligations.

Mais paſſons au caractère de Timon, qui

(*) Voici le paſſage auquel Cinthie fait alluſion, traduit auſſi exactement que les bienſéances de notre langue me l'ont permis.

D. Pourquoi donc le Prince eſt-il entêté de Pointz ?

J. C'eſt que Pointz a la jambe auſſi groſſe & auſſi bien priſe que lui, qu'il joue bien au palet, qu'il ſaute une chaiſe à piés joints, qu'il boit comme un ſuiſſe, & qu'il jure de bonne grace. C'eſt pour toutes ces qualités frivoles, qui dénotent un eſprit foible & un corps robuſte & agile, que le Prince l'aime & l'admire ; car le Prince eſt tout comme lui : ſi l'on peſoit leurs talens, le poids d'un ſeul cheveu feroit pencher la balance de l'un ou de l'autre côté.

faiſoit le contraſte de celui de Liſidor. Quiconque faiſoit tant que de le nommer, étoit ſûr de s'entendre dire qu'il étoit le plus bourru & le plus hargneux de tous les mortels ; & cependant Timon étoit conſtamment généreux & bienfaiſant envers tout le monde. Mais il avoit le cœur ſi ſenſible, que preſque tout ce qu'il voyoit le choquoit & l'attriſtoit. Son amour pour les hommes faiſoit qu'il paroiſſoit les haïr. Souvent qu'il ſe ſentoit le cœur ſerré de douleur après le mauvais traitement de ſes amis, ou après quelque malheur qui leur étoit ſurvenu, il prenoit ſi peu garde à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, qu'il lui arrivoit d'écouter le récit de quelque hiſtoire fort touchante ſans montrer d'en être ému, & avec une indifférence qui le faiſoit paſſer pour un inſenſible & un brutal.

Mais il n'y a rien de ſi injuſte que les caractères qu'on donne généralement à la plupart des gens, & je crains fort que cela ne vienne plutôt de la malice que de l'ignorance des hommes. Lorſqu'un homme envie le mérite d'un autre, il commence par le priver des bonnes qualités qu'il a, puis il lui en attribue d'autres qu'il n'a pas. Il laiſſe au monde à juger s'il ſe trompe en ce point ; & s'il peut ſeulement cacher le motif de ſon procédé, il n'en demande pas davantage.

Celui dont je dois parler enſuite, s'apelle Pirame, mais je ne ſaurois lui donner aucun

caractère particulier. Son humeur eſt un compoſé des paſſions les plus vives & les plus violentes. Il eſt tour à tour ce qu'il plaît à ſes paſſions. Elles l'entraînent malgré lui, il n'a pas aſſez de réſolution à leur oppoſer. Lorſqu'il ſe trouve avec une perſonne qu'il aime, & que ſa tendreſſe prend le deſſus, l'amour ou l'amitié n'a point de ſentimens ſi doux, dont il ne ſoit pénétré tout-à-coup. D'un autre côté, s'il croit entrevoir le moindre ſujet de reſſentiment, il ſe livre auſſi-tôt à ſa colere, & les traitemens les plus durs, les diſcours les plus choquans ne lui coutent rien. Dès que cette paſſion s'abat, un ombre de ſoumiſſion ſuffit pour effacer l'offenſe de ſa mémoire.

Il oublie aiſément les injures qu'on lui fait, mais le malheur eſt qu'il ſe pardonne ſes fautes avec tout autant de facilité qu'il pardonne celles des autres, & cela le rend trop peu circonſpect dans ſes actions. Il ne fait jamais de mal de propos délibéré, il voudroit être vertueux: mais s'il arrive qu'une vertu ne s'accorde pas avec ſes inclinations, il en détourne auſſi-tôt la vue, & n'héſite pas un moment à ſuivre le torrent qui le pouſſe.

Rendez-lui le moindre petit ſervice, il paroit accablé de reconnoiſſance, & il vous comble de remercimens & de proteſtations. Et n'allez pas croire qu'il vous flate, il en agit très-ſincèrement, il n'exprime pas même la moitié de ce qu'il ſent. Mais cette idée fait

bien vite place à une autre, & alors faites la moindre choſe qui puiſſe lui être déſagréable d'abord il met ſon imagination en train pour diminuer tout ce que vous pouvez avoir fait pour lui, ſon eſprit n'eſt rempli que du tort prétendu qu'on vient de lui faire.

Il me faiſoit ſouvent reſſouvenir d'un Manant, qui étant tombé dans la Tamiſe fut ſur le point de ſe noyer. Un Gentilhomme qui le vit du bord de la rivière, ſe jetta auſſitôt dans l'eau, & le ſauva. Dès que le Païſan ſe vit à ſec, il embraſſa les genoux du Gentilhomme, & lui proteſta avec des expreſſions les plus fortes, qu'il étoit prêt à ſacrifier à ſon ſervice la vie qu'il lui avoit ſauvée: Le lendemain le Gentilhomme l'aïant rencontré, lui demanda s'il ne ſe trouvoit point mal de la frayeur qu'il avoit eue le jour précédent. Le ruſtre, loin de paroître auſſi reconnoiſſant qu'il auroit dû l'être, ſe plaignit rudement à ſon Libérateur de ce qu'il l'avoit tiré ſi fort par l'oreille en le ſecourant, qu'elle lui avoit toujours fait mal depuis. C'eſt ainſi préciſément que Pirame en agit à l'égard de tout le monde.

Il ne ſauroit voir ſans répugnance un viſage chagrin & mécontent; c'eſt pourquoi, tandis qu'on eſt avec lui, il n'a pas la réſolution de rien refuſer de ce qu'on lui demande, fut-ce la choſe du monde la plus déraiſonnable. L'importunité l'inquiète & l'embaraſſe, par conſéquent il ne ſauroit y réſiſter. Si au con-

contraire vous êtes abſent, il ne ſe met plus en peine de ce que vous ſouffrez, rien ne le touche que ce qu'il voit. Il n'y a point d'affaire ſi importante, point d'égard qui pût lui faire retarder ſes plaiſirs d'un moment. Il ne conſidère jamais ſi ce qu'il fait eſt bien, ou mal: il court avidement à l'accompliſſement de ſes deſirs, & tout ſon ſouci n'eſt pas d'examiner ſon penchant, mais de le juſtifier. A dire le vrai, il s'y prend ſouvent d'une façon qu'il eſt difficile de ne ſe pas laiſſer ſéduire par la ſubtilité de ſes faux raiſonnemens. Cependant parlez-lui des actions d'un autre, perſonne n'en juge mieux que lui, il eſt même trop rigide dans ſes déciſions. C'eſt que ne ſentant point les mouvemens des autres, rien ne lui fournit des raiſons pour défendre leur folie, ou pour la déguiſer à ſes yeux.

Il a beaucoup de génie, & lorſque rien ne le trouble, c'eſt un des plus agréables eſprits que je connoiſſe. Mais le moindre accident ſuffit à le démonter, & à bouleverſer toute ſa belle humeur; & alors il eſt plus offenſant, & plus déſagréable, que le plus ſtupide des mortels. Jamais il n'enviſage la ſuite de ce qu'il va faire. Sa fierté mal placée a ruiné ſa ſœur. Elle n'a que peu de bien, & étoit promiſe à un jeune homme de famille fort à ſon aiſe, mais dont les affaires ne permettoient pas qu'il conclût d'abord ſon mariage. Pirame ſe mit en tête que ce Gentilhomme avoit envie de deshonorer ſa ſœur, & lui

envoya un défi. Ils ſe battirent, Pirame fut deſarmé, & le Gentilhomme réſolut dès ce jour de rompre avec ſa Maîtreſſe, ne voulant pas qu'il fût dit qu'on l'eût obligé à l'épouſer. Cette pauvre Fille, qui avoit un attachement ſincère pour ſon Amant, outre la douleur de le perdre, en a ſouffert dans ſa réputation, & a touiours été inconſolable depuis. Son frère ne peut la voir en cet état ſans en être touché, c'eſt pourquoi il prend le parti de ne la point voir du tout. Il ſe tient éloigné d'elle & tâche de ſe conſoler, en ſe perſuadant que que c'eſt ſon amour pour elle qui a cauſé ſon imprudence. Un autre verroit que ce n'eſt pas ſa tendreſſe, mais ſa vanité, qui a été la ſource d'une démarche ſi extravagante.

Ce qu'il y a de divertiſſant en lui, c'eſt qu'on peut aiſément, deviner par ſes diſcours, s'il vient de faire une bonne ou une mauvaiſe action; car lorſque la vertu a prévalu dans ſon choix, & que ſa raiſon s'eſt trouvée d'accord avec ſon cœur dans ce qu'il a fait, il ne manque guères de s'étendre ſur les louanges de la Nature humaine, & de prouver avec beaucoup d'eſprit & d'éloquence qu'il ne tient qu'aux hommes d'être bons & vertueux. Au contraire, lorſqu'en s'abandonnant à la colère, à la vanité, ou à toute autre paſſion vicieuſe, il s'eſt laiſſé aller à une action qu'il ne peut aprouver, il s'écrie à tous momens ſur la méchanceté des

hommes, & ſe travaille à exclure de la ſociété toutes les vertus. L'inégalité de ſa conduite lui fait donner pluſieurs caractères différens dans le Monde. Ceux qui ont été témoins d'une partie de ſon procédé, le prennent pour un parfait honnête-homme, pendant que d'autres qui ont vu quelques-uns de ſes mauvais traits, le regardent comme un abandonné. Il ne faut pas s'étonner qu'une perſonne qui n'a point de principe fixe, qui obéït conſtamment à tous ſes mouvemens, ſoit ſi peu d'accord avec lui-même. Auſſi le ſait-il bien, & ne voyant d'autre moyen de juſtifier ſes contrariétés, ſes diſcours roulent le plus ſouvent ſur la force invincible des paſſions, & il s'efforce de prouver qu'elles ſont le ſeul principe de toutes nos actions. C'eſt fort mal fait; & quand quelqu'un a acquis dans le Monde la réputation d'homme d'eſprit, il doit bien prendre garde à ce qu'il dit. Ceux qui l'écoutent, ſe laiſſent ordinairement mouvoir par ſon exemple, & règlent leurs ſentimens à ſes préceptes.

Il me reſte le dernier des caractères que je vous ai promis, & le contraſte de celui de Pirame. Ménalque, c'eſt le nom de la perſonne en queſtion, n'a qu'un génie médiocre, mais perſonne n'eſt plus avide que lui du nom de ſenſé & de judicieux. Il porte envie à Pirame, parce qu'il voit que celui-ci ſe fait aimer avec tous ſes défauts, & qu'on recherche ſa compagnie. Comme il ne ſau-

roit l'égaler en eſprit & en belle humeur, il ſe retranche ſur ſa prudence & ſa diſcrétion, & triomphe dans la ſupériorité qu'il ſe croit de ce côté-là. Au lieu de ſe livrer comme l'autre à la force de ſes penchans, il délibère ſi longtems, pèſe, compaſſe ſi ſcrupuleuſement toutes les circonſtances de ce qu'il a en vue, qu'il s'embrouille ſouvent dans ſes objections; il s'égare il s'enfonce ſi avant dans le labyrinthe de ſa prudence, qu'il ne ſait plus où il en eſt; & il lui arrive ordinairement de perdre une occaſion fort avantageuſe pendant qu'il rumine le pour & le contre de ce qu'il doit faire. Et ce n'eſt pas toujours dans des affaires de conſéquence qu'il apporte tant de précaution, il eſt tout auſſi lent dans des bagatelles.

Milédy ..... & quelques autres Dames firent un jour avec ces ſix Meſſieurs la partie d'aller paſſer huit jours à Verſailles. Ménalque ne put venir à bout de trouver s'il auroit plus de plaiſir ou d'ennui à nous accompagner. Il fut ſi longtems à ſe déterminer, qu'enfin Pirame jura qu'il n'attendoit plus un ſeul moment. Il ordonna au cocher de toucher, & nous laiſſâmes notre rêveur à la porte dans la poſture d'uu homme qui travaille à réſoudre un problême de Mathématiques.

Il prétend avoir beaucup d'amitié pour Pirame, mais je crois fermement qu'il le hait en ſon cœur. Tous ſes diſcours ne portent que ſur les indiſcrétions de ſon ami. Il eſt vrai

qu'il témoigne la peine qu'elles lui font, & qu'il paroît tout mortifié du tort que Pirame ſe fait par ſes bruſqueries; mais ſelon moi il n'affecte d'être inquiet ſur ſon compte, que pour arrêter l'attention de la compagnie ſur ſes défauts.

Celui qui compâtit réellement aux foibleſſes d'un autre, ne tâche pas ſeulement de les cacher aux yeux du Monde, mais il fait tous ſes efforts pour ſe les cacher à ſoi-même. J'en ai vu de ces amis prétendus, de ces pleureurs, qui viennent vous dire d'un ton mélancolique, » quel domage qu'un tel ait de ſi grands défauts! Ce ſeroit un homme charmant ſans cela; » puis ils vous les comptent ces défauts l'un, après l'autre, ſans oublier une ſeule circonſtance. Peut-on donner une plus forte marque d'envie & de haine contre ceux dont ils ſe diſent amis?

Pluſieurs jeunes gens de la connoiſſance de Pirame & de Ménalque s'appliquoient autant à imiter la vivacité de l'un, qu'à tourner en ridicule la lenteur de l'autre. Pirame avoit acoutumé de dire que ceux qui avoient l'eſprit le plus brillant avoient généralement les paſſions les plus vives. Après cette déciſion de leur Oracle, il n'étoit plus permis à aucun de nos étourdis d'avoir l'ai poſé; j'ai vu des perſonnes du tempérament du monde le plus flegmatique, s'emporter, s'agiter, & ſe débattre à tous propos, pour donner des marques de génie. Ils ne pouvoient égaler Pirame

dans les agrémens de la converſation, & par un diſcernement tout particulier ils trouvoient une voie plus aiſée de lui reſſembler en copiant ſes défauts.

J'allai un jour rendre viſite à la femme d'un de ces Beaux-eſprits turbulens. Le malheur voulut qu'elle dît quelque choſe qui ne plut pas à ſon mari. Auſſitôt mon fou ſe mit à jurer, à peſter, & à battre des piés comme un poſſédé; & pour concluſion il ſe ſaiſit d'une canne, dont il mit en pièces un des plus beaux ſervices de porcelaine qui nous ſoit venu de la Chine. La pauvre femme étoit toute interdite; elle ouvroit de grands yeux ſur ſon mari, ſans ſavoir que penſer de ce qu'elle voyoit. Lorſque la furie apparente de notre homme eut duré autant qu'il le crut néceſſaire pour prouver ſon eſprit, il jugea à propos de s'appaiſer, demanda mille pardons à ſa femme de ſon emportement, & dit qu'il étoit faché de ne pouvoir ſe modérer; mais qu'on ne pouvoit réſiſter à ſes paſſions, & qu'il ne pouvoit qu'y faire ſi les ſiennes étoient violentes; que ce malheur étoit attaché aux perſonnes les plus ſenſées. » Pirame, par exemple, eſt tout comme moi, ajouta-t-il. Je voyois au travers de cette comédie, & j'eus toutes les peines du monde de m'empêcher d'éclater. Je pris mon congé un moment après, pour avoir le loiſir de rire en liberté. Je tremblois que mon homme ne ſe doutât de ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit; car

rien n'eſt ſi aiſé à ſe cabrer, qu'un ſot qui joue un rôle qui ne lui eſt pas naturel, il eſt dans de continuelles allarmes d'être découvert.

Outre ces perſonnes que je viens de vous décrire, Eliſe avoit encore un autre amant. C'étoit un gentilhomme françois nommé Chryſantor. Son eſprit étoit à peu près de la même trempe que celui de ſa maîtreſſe. La vanité étoit le reſſort principal de toutes ſes actions. Il étoit fort riche, & ne pouvoit rien ſouffrir autour de lui qui ne fût de la meilleure main; non par délicateſſe de goût, mais pour avoir le plaiſir de dire & de faire dire qu'il poſſédoit ce qu'il y avoit de plus beau. L'ouvrage le plus achevé qui ſoit jamais ſorti des mains de Raphaël, ou de Michel Ange lui auroit paru de peu de valeur, ſi le monde n'avoit pas ſu qu'il étoit entre ſes mains; & ce qu'il y a de plus étrange, il ne donnoit la préférence à la plus belle femme qu'il connût, qu'afin qu'il fût dit qu'il avoit triomphé d'un cœur auquel tant d'autres avoient aſpiré inutilement. Plus Eliſe gagnoit d'amans, plus il la jugeoit digne de lui; & rien ne le flattoit davantage, que la foule d'admirateurs dont elle étoit entourée; bien entendu qu'elle feroit voir au monde qu'elle les traînoit à ſa ſuite, pendant qu'elle donnoit la main au victorieux Chryſantor.

Nous verrons le reſte de cette hiſtoire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

*Suite de l'Hiſtoire d'*ELISE *& de* SILVIE.

RIEN n'étoit plus divertiſſant que la manière dont Eliſe ménageoit tous ces différens caractères. Philinte la traitoit toujours avec beaucoup de reſpect, & lui parloit de ſon amour avec la même naïveté avec laquelle il en agiſſoit avec tout le monde. Elle le recevoit de ſon côté avec un air de douceur qui lui donnoit des eſpérances éloignées du ſuccès de ſes vœux. Comme il n'y avoit point de défaut que Philinte mépriſât plus que la coquetterie, il n'étoit pas poſſible qu'il en ſoupçonnât ſa maîtreſſe. Eliſe au contraire ne ſe méprenoit pas au caractére de Philinte. Elle voyoit bien que le nom de ruſé & d'intriguant lui convenoit auſſi peu, que celui de ſimple d'ingénu convenoit à Simon. Auſſi étoit-elle plus réſervée avec ce dernier, & en contreminant ſans ceſſe tous complots, elle parvint à ſe mettre bien avant dans ſon eſtime. Comme il ne diſtinguoit pas la fineſſe de l'eſprit, il s'imaginoit qu'une femme qui l'égaloit en la premiére de ces qualités, devoit être un génie de la prémiére claſſe.

Simon étoit reçu d'Eliſe tantôt avec bonté, tantôt avec indifférence; elle l'écoutoit & le rebutoit tour à tour, & le travailloit en tant

de façons différentes, que tantôt il étoit prêt à l'adorer, & tantôt il maudiſſoit le jour où il l'avoit vue. Ainſi tenant ſon eſprit dans une agitation continuelle, elle ne lui laiſſoit jamais le tems de reprendre haleine, & de ſonger ſérieuſement à la quitter. Simon n'eſtimoit rien de plus dans une femme, qu'un cœur ſuſceptible, & ſemblable au ſien. C'eſt pourquoi, lorſqu'elle l'avoit pouſſé à bout par ſes mauvais traitemens, elle lui reprochoit quelque faute légère, & lui faiſoit entendre que la crainte qu'il ne l'en mépriſât, l'avoit émue à un point qu'elle n'avoit pu cacher ſon reſſentiment. Pa-là il reſtoit convaincu que ſa maîtreſſe n'avoit d'autres fautes, que celles qui ſont inſéparables d'un cœur tendre & ſenſible.

Liſidor ne donna pas un grand embarras à ſa maîtreſſe. Comme il ne ſavoit ce que c'étoit que ſe fâcher, elle n'avoit qu'à chanter ou à danſer avec lui, pour le convaincre qu'elle étoit la fille du monde qui avoit le plus de complaiſance & de gaieté; qualités qu'il admiroit par-deſſus toutes les autres.

Ménalque ne dit jamais à Eliſe qu'il l'aimoit. Il n'oſoit pas pouſſer juſques-là, de peur qu'il ne fût plus en ſon pouvoir de reculer. Il étoit des heures entieres auprès d'elle, la parcourant des yeux, & conſidérant en lui-même s'il y auroit de la prudence à déclarer ſa paſſion. Elle voyoit bien qu'elle le tenoit; mais elle ne lui laiſſoit jamais appercevoir qu'elle entendoit ſes re-

gards. Le ſeul artifice dont elle ſe ſervoit avec lui, étoit de flatter ſa paſſion favorite, en lui demandant ſon avis ſur les moindres ſujets, & feignant de délibérer ſur des choſes auxquelles elle n'avoit jamais penſé ſérieuſement. Il n'en falloit pas davantage pour paroître aux yeux de Ménalque un prodige de diſcrétion.

Ce qu'il y avoit de plus difficile dans le rôle d'Eliſe, c'étoit de ménager Pyrame. L'impétuoſité de ſes inclinations ne ſouffroit aucun délai, toutes les ruſes dont elle amuſoit les autres, ne lui parurent pas ſuffiſantes à le regarder long-tems ſans l'épouſer. Cependant, comme Pyrame étoit toujours prêt à croire ce qui s'accommodoit avec ſes penchans, elle trouva moyen de lui perſuader qu'elle ne temporiſoit avec lui que par délicateſſe. Elle lui fit enviſager les étranges diſcours qu'on feroit d'elle dans le monde, ſi elle ſe donnoit à lui ſur les premieres démarches qu'il faiſoit pour la gagner. La bienſéance ne demandoit-elle pas un peu de galanterie, avant que d'en venir à la fin du roman? Comme Pyrame avoit réellement un tour d'eſprit fort délicat, c'étoit auſſi ce qu'il admiroit le plus dans une femme, & il s'applaudiſſoit d'avoir trouvé cette aimable qualité dans la perſonne qu'il aimoit. Au reſte Eliſe étoit obligée de ſe faire celer à tous ſes ſoupirans, lorſque Pyrame étoit auprès d'elle. Il n'eſt pas aiſé d'en impoſer

à une perſonne de ſon humeur ; le moindre ſoupçon l'auroit jetté dans l'emportement, & porté à des éclats. Elle alloit bride en main avec lui, & n'excitoit de tems en tems ſa jalouſie, que pour voir revenir ſa paſſion avec plus de force.

Pour le vain Chryſantor, il croyoit aiſément qu'elle le préféroit au reſte des hommes, & l'on ne ſauroit ſe figurer le plaiſir qu'il ſentoit, en conſidérant qu'on alloit l'apeller l'heureux époux de la plus belle femme qu'il y eut en France. La poſſeſſion d'une beauté ſi accomplie ne lui paroiſſoit rien, au prix du bruit que ſon mariage feroit dans le monde. Si on l'avoit obligé à vivre avec elle dans une ſolitude innacceſſible aux regards d'un public envieux & ſurpris, les charmes de ſa femme auroient diſparu dans un moment, & le plaiſir de la poſſéder auroit perdu toute la douceur qu'il y trouvoit à l'aide de ſa vanité.

Je me trouvai chez Eliſe un jour que tous ſes amans étoient avec elle. Je ne ſai par quel accident imprévu on avoit laiſſé entrer Pyrame. Philinte paroiſſoit ſe méfier de lui-même, & ne parloit que fort peu. Simon gardoit un ſilence miſtérieux, & avoit l'air d'un homme qui médite quelque projet important. Simon pouvoit à peine s'empêcher d'éclater en plaintes & en reproches. Liſidor chantoit & cabrioloit par la chambre, & ſelon les apparences étoit auſſi content

qu'il l'eût jamais été de ſa vie. Ménalque, eſſaya de parler deux ou trois fois, mais il n'oſa pourſuivre, & ſe fut aux premiers mots, en homme qui n'avoit pas aſſez conſidéré ſi ce qu'il alloit dire étoit conforme aux règles de la diſcrétion. Pyrame perdit d'abord patience, & ne put même ſe contenir dans les bornes de la politeſſe. Il s'emporta ſans façon contre Eliſe, la querella, & ſortit dans une colere épouvantable. Chryſantor étoit dans une extaſe de joie ſur quelques civilités que lui fit ſa maîtreſſe, il conçut qu'il étoit l'heureux amant. En effet il eſt certain qu'Eliſe lui donnoit la préférence, ſoit par ſimpathie, ſoit que les grands biens de Chryſantor attiraſſent toute ſon attention.

Après cette malheureuſe entrevue de ſes amans, Eliſe vit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de les tenir encore tous en haleine, & prit la réſolution d'épouſer Chryſantor. Elle réfléchit qu'en menant encore une pareille vie, elle paſſeroit pour une coquette achevée, & perdroit par-là ſon empire abſolu ſur les cœurs, au lieu qu'en ſe mariant, elle pourroit à couvert de la cenſure voir toutes les connoiſſances de ſon mari, & régner ſur une nouvelle foule d'admirateurs. Elle connoiſſoit aſſez l'humeur de Chryſantor, pour ne pas ignorer qu'il s'empreſſeroit à amener chez lui tout ce qu'il avoit d'amis, afin de jouir à leurs yeux de

ſon triomphe, & leur voir envier ſon bonheur.

Ce furent-là les raiſons qui la portérent à donner ſa main à Chryſantor ; car pour de la tendreſſe, elle n'en avoit jamais ſenti pour aucun homme ; & elle ſe tenoit pour dit, que c'étoit toujours le trop d'amour pour un homme, qui lui faiſoit perdre l'attachement de ſon mari.

Je la laiſſai à Paris, auſſi contente de ſon époux, qu'il l'étoit d'elle. Elle ne donne à la coquetterie qu'autant qu'il en faut pour faire comprendre à ſon mari, que s'il ne prend garde à lui, il eſt dans un danger éminent de la perdre. Cryſantor de ſon côté ſe prête à tous les deſirs de ſa femme, & fait encore l'amant avec elle, de peur qu'elle ne lui faſſe l'affront inſupportable de lui donner un rival. Silvie, que j'allois voir toutes les fois que j'en avois la liberté, m'a ſouvent dit que ſa ſœur avoit accoutumé de lui demander, ſi elle croyoit qu'elle auroit pu ſe maintenir dans une autorité ſi abſolue en s'humiliant & ſe ſoumettant à toutes les volontés de ſon mari, & en négligeant de lui faire voir tous les jours combien il lui étoit obligé de l'avoir préféré à tant d'autres. A propos de cela, voici ce que Silvie m'a raconté.

Un jeune Cavalier dina un jour chez Cryſantor. Eliſe le reçut avec plus d'enjouement qu'à l'ordinaire, & pouſſa la coquet-

terie ſi loin, que ſon mari s'en allarma, & ne put s'empêcher d'en donner des marques. Elle s'en apperçut, & ne laiſſa pas pour cela de continuer ſur le même ton. Il y avoit une compagnie nombreuſe à table, & Eliſe triomphoit à voir la joie qui brilloit dans les yeux de l'homme qu'elle diſtinguoit, les regards envieux & inquiets de tous les autres, & la mauvaiſe humeur de Chryſantor. Ce ſont-là des jeux d'une vanité deſpotique, & Eliſe voulut ce jour-là en goûter le plaiſir dans toute ſon étendue. Lorſque la compagnie fut retirée, Chryſantor parut rêveur & chagrin, il ne dit pas le mot de tout le jour. La méthode d'Eliſe, lorſque ſon mari jugeoit à propos d'être de cette humeur, étoit de lui laiſſer reprendre ſa gaieté à ſon aiſe, & ſans en paroître touchée le moins du monde. Elle n'auroit pas employé un ſeul mot pour le rapeller de ſon inquiétude. Comme tout ſon mal ne venoit que de ſa vanité, je ne ſaurois dire que j'euſſe pitié de lui. A dire le vrai, ſi ſa tendreſſe pour ſa femme en eût été la cauſe, elle n'en auroit fait ni plus ni moins. » Une femme, diſoit-elle, qui ſe met en peine de tous les accès de mauvaiſe humeur dont ſon mari peut être attaqué, a beſoin de beaucoup d'adreſſe & de patience pour le tenir dans ſon devoir. Mais lorſqu'elle a aſſez de fermeté pour tenir bon contre une pitié mal placée, ſi ſon mari l'aime, ou s'

aime ſa tranquillité, il ne manquera pas de ſe ſoumettre à la fin ; & la difficulté qu'il trouvera à ſe réconcilier avec elle, lui fera craindre de l'offenſer à l'avenir. "

Il ſe paſſa deux ou trois jours ſans que Chryſantor relâchât de ſon chagrin. Eliſe de ſon côté ne rabattit point de ſa gaieté, & continua ſon train ordinaire avec la plus grande indifférence. Enfin il demeura ſi longtems ferme, qu'elle commença à s'en inquiéter, & à craindre qu'il ne méditât quelque deſſein violent, qui pût donner atteinte à ſa réputation. Son orgueil ne lui permettoit pas de ſonger à la ſoumiſſion, & elle ſavoit outre cela que ce remede n'auroit point d'effet avec un homme du caractere de ſon mari.

Silvie ne pouvoit approuver la conduite de ſa ſœur, & cependant elle auroit bien voulu l'aider à faire un accommodement. Mais ſon ame étoit dénuée d'artifice, toutes ſes paroles, ſes regards même exprimoient ſi clairement ſa penſée, qu'elle n'étoit pas propre à ſeconder les vues ſubtiles & détournées de ſa ſœur. Après bien des réflexions, Eliſe pour dernier effort engagea une Dame de ſa connoiſſance à l'inviter à diner elle & Chryſantor. Elles diſpoſérent les choſes de maniere que le Gentilhomme qui avoit donné lieu à leur différend, ſe trouva de la partie. Celui-ci n'eut pas plutôt apperçu Eliſe, qu'il l'aborda d'un air

familier, & ſe comporta avec elle avec toute l'aſſurance d'un homme qui ſe croit aimé. Mais elle avoit alors d'autres vues en tête, & ſon intérêt demandoit qu'elle tâchât de rendre ridicule la perſonne même, dont une humeur coquette lui avoit fait nourrir la vanité par les diſtinctions les plus flatteuſes. Auſſi mit-elle en uſage toute ſa vivacité pour mortifier la préſomption de ce ſuffiſant, & l'air dont elle s'y prit, fit bien voir à tout le monde la préférence qu'elle donnoit à ſon mari. Chryſantor y prit garde plus que perſonne, & à meſure qu'Eliſe pouſſoit ſon rival prétendu, il ſentoit pour ſa femme des tranſports d'amour qu'il n'avoit pas encore éprouvés. Il ſe ſoumit à elle dès le même ſoir, & devint plus que jamais ſon eſclave.

C'eſt ainſi qu'en ſuivant la maxime qu'elle avoit épouſée dès ſa jeuneſſe, de ne témoigner jamais trop d'amour à un homme qu'on a envie de gouverner, elle réuſſit ſi bien, que dans toutes les diſputes qui ſurvinrent depuis entre ſon mari & elle, ce n'étoit jamais qu'après les ſoumiſſions les plus baſſes, & après avoir ſouffert tout le poids de l'orgueil d'Eliſe, qu'il pouvoit en obtenir ſon pardon. Elle ſe trouvoit ſi bien de cette conduite, que loin d'en remarquer les défauts, elle s'en applaudiſſoit ouvertement; & il falloit entendre les beaux raiſonnemens qu'elle avançoit pour défendre ſa coquetterie tyrannique.

» Malgré tous les reproches de légéreté que les femmes ſouffrent de la part des hommes, diſoit-elle quelquefois, un homme qui renonce à ſa tranquillité, & qui ſacrifie tout ſon tems à l'ambition, eſt juſtement ſur le même pié qu'une femme qui fait ſon unique ſoin de ſa beauté, & qui s'applique à faire valoir des charmes qui doivent lui attirer l'hommage de tous les cœurs. Le même deſir de pouvoir inſpire les actions de l'un & de l'autre; & ſi l'ambitieux trouve tant d'apologiſtes dans le monde, pourquoi la coquette ſeroit-elle blâmée d'un conſentement univerſel ? "

Mais il eſt tems de retourner à Silvie. Quoique la douceur & la tendreſſe eûſſent le plus de part à ſon caractere, elle avoit le goût trop bon pour fixer aiſément ſes inclinations. Cependant, parmi le grand nombre d'admirateurs dont ſa ſœur étoit entourée, elle ſentit bien que ſon cœur diſtinguoit Philinte d'avec le reſte. Elle cacha longtems ſes ſentimens à ſa ſœur, ſachant bien la peine qu'elle auroit à ſe réſoudre à la perte d'un de ſes amans, ne fût-ce que du plus mépriſable de tous. Lors qu'Eliſe fut mariée, & que Philinte eut le loiſir de comparer le traitement qu'il avoit reçu de ſa premiere maîtreſſe avec le procédé ſincere & généreux de Silvie, il tourna ſon attachement vers la perſonne qui le méritoit. Comme Silvie s'étoit fait une regle de ne

cacher ſon amour à un amant qu'autant qu'elle douteroit du ſien, Philinte ne ſoupira pas longtems ſans ſuccès. Sa maîtreſſe ne conſulta après ſon cœur que la bienſéance pour ſe déclarer, & leurs noces ſe firent environ un mois avant que je partiſſe de Paris. Je n'ai jamais vu de plus belles apparences de bonheur, que dans l'union de ces deux amans. Leur tendreſſe étoit égale, & fondée ſur une eſtime réciproque.

Ici Cinthie reçut les remercimens de toute la compagnie, & de Valentin en particulier, qui ſe répandit en louanges ſur le beau tour qu'elle donnoit à tout ce qu'elle racontoit. Chacun dit ſon ſentiment ſur le caractere d'Eliſe & de Silvie. David dit qu'il n'auroit jamais cru qu'il y eût au monde une perſonne de l'humeur d'Eliſe, & qu'un portrait ſi déſavantageux du beau ſexe l'auroit jetté dans de terribles allarmes, ſi la ſincérité & la bonté de Silvie ne l'euſſent raſſuré, en lui montrant toute l'étendue du bonheur dont on jouit en poſſédant le cœur d'une femme aimable, tendre, & vertueuſe. Il prononça ces derniers mots en fixant ſes regards ſur Camille. Elle rougit, & baiſſa les yeux d'un air embarraſſé; & Simple ſe hâta de changer de diſcours.

Cependant Valentin devenoit tous les jours plus rêveur. Plus il voyoit Cinthie, plus il trouvoit de raiſon de l'aimer, & plus il ſentoit augmenter dans ſon cœur une flamme

qu'il s'efforçoit envain d'étouffer. Il n'avoit d'autre confident que ſa ſœur ; & c'eſt à elle ſeule qu'il oſoit faire part de ſes peines. » Y a-t-il de bonheur ſemblable à celui d'être aimé de Cinthie ? dit-il à Camille, un jour qu'il la trouva ſeule dans ſa chambre. A quel heureux mortel le Ciel l'a-t-il deſtinée ? Car enfin il eſt inutile de me flatter : quand même elle daigneroit répondre à ma paſſion, l'état de ma paſſion, me défendroit d'eſpérer. Monſieur Simple a déjà pouſſé ſi loin ſa généroſité envers moi, que je ne pourrai jamais me réſoudre à en recevoir de nouvelles faveurs. Non : il faut que je banniſſe à jamais de mon cœur la ſeule femme qui mérite mon eſtime, & qui ait jamais eu mon inclination ». Et là-deſſus il s'étendit ſur les charmes & ſur les vertus de ſa maîtreſſe, ſujet plus fertile pour un amoureux, que pour un auteur qui écrit de ſang froid.

Camille l'écouta avec douceur juſqu'au bout, & lui promit tous les ſecours qui dépendoient d'elle. Mais elle lui conſeilla en même-tems (ce qu'elle avoit craint de faire juſques-là,) d'employer toute ſa force à ſurmonter un attachement, dont le ſuccès étoit traverſé de tant d'obſtacles. Elle le vit pâlir à ces mots, & ſe hâta de le conſoler, en lui diſant que puiſque ſa paſſion étoit ſi forte, qu'il ne pouvoit être heureux ſans Cinthie ; il devoit attendre avec patience

que le ſort lui offrît une occaſion plus favorable de ſe déclarer. » En attendant, ajouta-t-elle, je ne doute pas que Cinthie ne ſoit ſenſible à votre amour. J'ai toujours remarqué en elle plus que de la politeſſe à votre égard ; & depuis ſon arrivée ici, il m'a ſemblé que ſes ſentimens prenoient un tour encore plus favorable ».

De pareils diſcours rendoient la vie à Valentin. Il ne pouvoit penſer que Cinthie approuvât ſa paſſion, ſans paſſer de la douleur à la joie. Il oublioit auſſitôt ſa mauvaiſe fortune, & tous les obſtacles qu'il avoit prévus un moment auparavant. La pauvre Camille avoit bien autant de raiſon de ſoupirer que ſon frere, mais je ne ſai comment elle ne pouvoit s'ouvrir ſi aiſément que Valentin, ſur des peines de cette nature.

Simple n'étoit pas plus à ſon aiſe qu'eux. Il aimoit tendrement Camille ; mais quelque réſolution qu'il prît de lui déclarer ſa paſſion, il ne l'aprochoit jamais ſans ſe ſentir ſaiſi d'une certaine crainte reſpectueuſe, qui lui défendoit de s'exprimer. Cependant ſon imagination lui peignoit des couleurs les plus vives l'image du bonheur qui étoit attaché à la poſſeſſion d'une ſi aimable femme. Y avoit-il une vertu qu'elle n'eût pas, & pouvoit-on nommer un ſeul vice dont elle fût atteinte ? Ces penſées étoient alternativement ſuivies d'eſpérance & de crainte, de confiance & de doutes, de raviſſemens &

d'inquiétude, ſans que tous ces mouvemens divers euſſent d'autre fondement que la violence de ſa paſſion. Mademoiſelle Johnſon revenoit ſouvent malgré lui s'offrir à ſa mémoire; car c'eſt-là un des tourmens qui nous ſuivent longtems après avoir été trompés dans la bonne opinion que nous avions d'une perſonne. Ce cruel ſouvenir vient mêler ſans ceſſe ſon amertume à tous nos plaiſirs. Sur le point même de s'unir à la perſonne que l'on aime, on ne peut s'empêcher de penſer qu'on avoit une fois la même eſtime pour un autre, qui avec les mêmes dehors d'innocence & de ſincérité, a cependant été ingrate & perfide; & l'idée d'un ſort ſemblable au premier, n'eſt que trop effrayant, même dans l'éloignement. Cependant Simple n'écoutoit ſes craintes qu'en l'abſence de Camille, un moment de ſa vue effaçoit à l'inſtant des penſées ſi importunes.

C'eſt ainſi que Simple & Valentin ne pouvoient ſe réſoudre à s'expliquer, de peur de déſobliger Camille & Cinthie, pendant qu'elles ne craignoient autre choſe, ſinon que leurs amans n'en penſâſſent pas plus qu'ils n'en diſoient.

CHAPITRE VI.

SIMPLE *retombe dans ſes premières inquiétudes, & recommence à déſeſpérer du ſuccès de ſes peines.*

UN jour que notre petite ſociété étoit aſſemblée à l'ordinaire, on entendit tout-à-coup frapper à la porte de la maiſon attenant avec tant de violence, que chacun courut à la fenêtre voir ce que ce pouvoit être. Ce bruit étoit cauſé par l'arrivée d'un carroſſe magnifique, d'où l'on vit ſortir un cavalier, dont tout l'air diſoit qu'il étoit parfaitement content de ſa perſonne, & de la figure qu'il faiſoit, je veux dire, qu'il étoit richement habillé, & ſon équipage étoit digne du ſeigneur le plus galant de la Cour. Pendant qu'on lui ouvroit, il leva par hazard les yeux vers la fenêtre où étoit Camille, & les fixa ſur elle avec tant d'attention, que le pied lui ayant gliſſé en deſcendant du carroſſe, il tomba la tête la premiere. David, qui étoit toujours prêt à donner du ſecours où il en falloit, courut voir ſi ce Gentilhomme s'étoit bleſſé. Il avoit en effet donné de la tête ſur le ſeuil de la porte, & s'y étoit fait une forte contuſion. Cependant il n'eut pas plutôt vu David, qu'il le pria de le mener dans la maiſon où

il l'avoit vu à la fenêtre avec une jeune demoiſelle, à qui il ſouhaitoit fort de parler, dit-il, ayant de bonnes nouvelles à lui apprendre. Ce ſeul motif ſuffit pour déterminer David; il ſe hâta de monter & d'apeller Camille. Dès qu'elle parut, on put aiſément diſtinguer à ſon air, que la perſonne que Simple venoit d'introduire, ne lui étoit pas inconnue. Elle rougit & pâlit tour à tour; & une émotion ſenſible ſe fit voir dans tout ſon maintien. Le cavalier la pria de lui accorder un moment d'entretien en ſecret, ce qu'il avoit à lui apprendre, diſoit-il, demandant le ſecret, & ne regardant qu'elle en particulier.

Camille, qui l'avoit d'abord connu pour Milord.... ami intime de ſa famille, s'imagina qu'il avoit quelque choſe à lui dire de la part de ſon pere; & ſans ſonger à autre choſe, elle pria le reſte de la compagnie de la laiſſer un moment ſeule avec Milord.

Valentin n'avoit jamais vu ce ſeigneur, mais il jugea que ce devoit être une connoiſſance de ſon pere, & forma à-peu-près les mêmes conjectures que Camille, ſur le deſſein de ſa venue; car pour ce qui eſt du trouble où ſa ſœur avoit paru, il l'attribua à la honte qu'elle avoit de paroître devant une perſonne qui l'avoit connue dans un état bien différent de celui où elle étoit, & qui devoit avoir appris l'hiſtoire ſcandaleuſe

qu'on faiſoit d'elle dans le monde. Simple ne put s'empêcher d'en tirer un mauvais augure. Mademoiſelle Johnſon s'offrit auſſitôt à ſon eſprit, & le riche équipage joint au titre de Lord, le jettoit dans un abattement terrible.

Milord étoit un de ſes hommes qui ſe tient pour dit, qu'une femme qui a pu faire un faux pas par un excès de tendreſſe pour un amant, ne manque jamais de ſe vendre enſuite au plus offrant. Il avoit toujours eu du penchant pour Camille ; mais il l'avoit vue juſques-là dans un état qui ne lui avoit pas permis d'eſpérer de la poſſéder autrement, que par mariage ; & comme ſa dot n'étoit pas ſuffiſante pour le délivrer d'une hypothéque qu'il y avoit ſur une de ſes terres ; il n'avoit jamais oſé lui déclarer ſérieuſement ſa paſſion. Mais lorſqu'il aprit qu'elle s'étoit évadée honteuſement avec ſon frere, il conclut que ſes beſoins devoient être ſi preſſans, qu'elle ne manqueroit pas de céder à l'intérêt. Il s'étoit ſouvent informé d'elle, mais toujours inutilement, juſqu'au moment où il venoit de la voir à la fenêtre.

Dès qu'ils furent ſeuls, Camille lui demanda avec empreſſement, s'il avoit quelque choſe à lui dire de la part de ſon pere ? Milord répondit, que tout ce qu'il pouvoit lui aprendre touchant ſon pere, c'étoit, qu'il demeuroit dans le même endroit où elle l'avoit laiſſé ; mais que ce qui l'amenoit,

étoit une affaire d'une tout autre eſpece, & qui ne regardoit perſonne que lui. Et là-deſſus, après une enfilade de complimens groſſiers & dégoûtans, qui ne ſervent qu'à prouver le mépris qu'on a pour la perſonne à qui on les fait, il lui propoſa *fort modeſtement* de l'entretenir comme ſa maîtreſſe : ajoutant qu'elle pourroit diſpoſer de ſa bourſe & de ſon crédit, & que pour ſon frere, il lui procureroit une place dans les troupes, ſans qu'on pût ſavoir par quel canal il l'auroit obtenue.

Camille, qui n'étoit pas une de ces Lucreces modernes, dont la vertu bouillante ne ſe déclare dans de pareilles occaſions, que par des tranſports & des éclats, répondit tranquillement en ces termes : « Milord, malgré tous les faux bruits qu'on a pu ſemer ſur mon compte, je ſuis auſſi innocente à préſent, que lorſque vous me vîtes chez mon pere. La malice de mes ennemis a bien pu me priver de ma réputation, mais elle ne ſauroit me priver de ma vertu ; & tout votre bien, Milord, eſt trop peu de choſe pour me porter à une baſſeſſe. Si vous n'avez autre choſe à me dire, permettez-moi de rapeller mon frere & le reſte de la compagnie ». Milord avoit trop bonne opinion de lui-même pour ſe rebuter ſur un premier refus ; & comme il vit qu'elle ne s'empreſſoit pas à apeller ſon frere, il continua à ſe ſervir des argumens les plus preſſans,

pour l'amener à ſes fins, mais le tout ſans ſuccès. Si Camille ne fit point de bruit en cette occaſion, c'eſt qu'elle craignoit le reſſentiment de Valentin, & les ſuites fâcheuſes qu'il pourroit avoir. Enfin Milord ayant remarqué que ſes offres & ſes beaux diſcours ne faiſoient point d'impreſſion, prit congé & ſe retira.

Dès qu'il fut ſorti, David, Valentin & Cinthie accoururent avec empreſſement, & trouverent Camille dans un déſordre extrême. Elle n'avoit pas un inſtant à réflechir, & ne ſavoit pas ſi elle devoit les informer ou non, de ce qui venoit de lui arriver. Valentin ſe hâta de lui demander ſi elle avoit ouï des nouvelles de ſon pere. Elle répondit qu'elle n'en avoit rien apris d'important. Elle prononça ces mots en bégayant, & parut ſouhaiter qu'on ne lui fît plus de queſtions. David étoit ſur les épines, & ſe montra ſi impatient, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire tout ce qui en étoit, en cachant ſeulement le nom de Milord.

Valentin s'emporta : il dit qu'il vouloit ſavoir abſolument qui étoit l'inſolent qui avoit pu offenſer ſa ſœur, & jura que ni rang ni autorité, ne pourroit le défendre de ſon reſſentiment. Cinthie étoit dans une frayeur mortelle. Elle allégua toutes les raiſons imaginables pour lui faire changer de ſentiment. Camille dit, que l'état miſérable

de ſa fortune rendoit en quelque façon excuſable l'inſolence des propoſitions qu'on venoit de lui faire. David perdit patience à ces mots, & ſe retira bruſquement dans ſa chambre.

La pauvre Camille ne ſavoit quel parti prendre. Ce n'étoit pas ſon orgueil qui l'empêchoit de ſuivre David pour le détromper. Mais comme il n'avoit jamais marqué que de l'amitié pour elle, elle ne ſavoit pas bien comment traiter une paſſion auſſi délicate que la jalouſie, ſans faire ſemblant de l'apercevoir. Elle demeura quelque temps interdite. L'agitation de ſon eſprit étoit ſi forte, qu'il lui auroit été impoſſible de cacher longtems ſes ſentimens. Elle feignit donc de ſe trouver indiſpoſée & ſe retira dans ſa chambre. Elle entroit ſi peu dans la maniere de penſer de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, qu'elle ne trouvoit pas le moindre plaiſir à penſer que l'homme qui l'aimoit, ſe déſoloit à ſon ſujet. Elle étoit au contraire ſi novice, qu'elle partageoit le plus ſincerement du monde, les peines de ſon amant; & il n'y avoit que ſon attachement inviolable aux loix de la bienſéance, qui pût lui défendre d'aller le délivrer de ſon chagrin, en lui faiſant toucher au doigt ſon innocence.

David ne pouvoit penſer ſans un accablement total, que Camille pût avoir du penchant pour un autre. Toute ſa force l'aban-

donnoit en ce moment, & il étoit comme un homme qui lute contre les illuſions d'un ſonge effrayant. Une lueur de raiſon perçoit quelque fois juſqu'à ſon eſprit, & lui faiſoit voir Camille auſſi innocente qu'elle l'étoit en effet. Car, de quoi l'accuſeroit-il? Elle ne s'étoit pas engagée à lui par la moindre promeſſe; elle étoit en pleine liberté d'aimer qui elle vouloit. Mais ſa jalouſie le replongeoit bientôt dans ſon premier trouble. Lorſqu'il penſoit qu'il n'étoit pas l'objet de l'amour de Camille; il ne pouvoit lui accorder la moitié des belles qualités dont il l'avoit cru pourvue auparavant. Il éprouvoit dans cet inſtant un mouvement inconnu, que je n'héſiterois pas d'apeller haine, ſi ce n'eût été une courte ſaillie de dépit qui s'évanouiſſoit auſſitôt. Un moment de réflexion lui rendoit Camille tout auſſi aimable qu'elle lui avoit jamais paru, & ne lui laiſſoit que ſon premier abattement, & la crainte de perdre le cœur d'une mortelle ſi parfaite.

Valentin & Cinthie, qui avoient remarqué l'émotion de Simple & de Camille, auroient voulu les remettre bien enſemble le même ſoir; mais ils s'excuſerent l'un & l'autre de rejoindre la compagnie, ſous prétexte qu'ils étoient incommodés. Le lendemain ils ne purent réſiſter à l'envie de ſe revoir; ils entrèrent en même-tems dans la ſale à manger par deux portes différentes.

Leurs viſages pâles & abattus exprimoient la ſituation de leur cœur, bien mieux que le diſcours le plus étudié. Ni l'un ni l'autre ne vouloit parler le premier. Comme David n'avoit jamais déclaré ſa paſſion à Camille, il ne pouvoit ſe plaindre d'elle, ni même lui aprendre le ſujet de ſa douleur. D'un autre côté, Camille ne pouvoit bonnement commencer par s'excuſer d'une faute dont elle étoit innocente, à une perſonne qui ne l'en accuſoit pas, & qui n'avoit pas même le droit de l'en accuſer. Valentin étoit tout auſſi embarraſſé qu'eux. Il voyoit la jalouſie de David, & connoiſſoit l'innocence de Camille; & cependant il ne pouvoit ſe perſuader à avancer la moindre choſe qui pût paſſer pour une offre directe de ſa ſœur, à un homme qui étoit ſi fort au-deſſus d'eux du côté des richeſſes, le ſeul côté par où l'on juge des hommes généralement. Pour Cinthie, elle ſavoit trop bien ſon monde, pour ſe mêler d'une affaire auſſi délicate que celle-là.

Mais l'auteur de tout ce déſordre, par un coup de hazard plutôt que par un bon deſſein, ſervit à les délivrer lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Un domeſtique entra peu après avec une Lettre pour Camille. Elle l'ouvrit avec empreſſement, ne pouvant deviner dans quel coin du Monde elle pouvoit avoir un correſpondant dans l'état où elle étoit. Pendant qu'elle liſoit, David

tenoit les yeux attachés ſur elle. Il remarqua qu'elle ſe troubloit, le cœur lui battoit. Il éprouvoit en lui-même tous les mouvemens qu'il appercevoit en elle, & ſon viſage prenoit toutes les différentes couleurs de celui de Camille. Elle ne le tint en ſuſpens, qu'autant de tems qu'il lui en falut pour lire ſa Lettre; & aiant fait retirer le domeſtique qui l'avoit apportée, elle la remit entre les mains de David, diſant que chacun de la compagnie étant de ſes amis, elle croyoit qu'ils étoient tous en droit de ſavoir ce qui la regardoit. Simple lut la Lettre à haute voix, mais jugez de ſa ſurpriſe lorſqu'il vit qu'elle contenoit ces paroles.

MADEMOISELLE,

JE ſuis réellement confus de mon procédé à votre égard. Avec le penchant que je me ſens pour vous, je n'ai point de peine à me convaincre de votre innocence. Mais cela ne ſuffit pas, & je voudrois qu'elle parût auſſi clairement aux yeux de tout le monde. Si vous voulez retourner chez Monſieur votre Pere, je me fais fort de vous juſtifier, & de confondre ceux qui ont oſé vous calomdier. Après cela, MADEMOISELLE, *ſi vous y conſentez, je vous recevrai pour mon épouſe de la main de Monſieur votre Pere.*

******

Valentin,

Valentin, Cinthie & Simple, plus que tous parurent frappés d'étonnement à ces paroles, ils ſe regardoient l'un l'autre ſans ſavoir que dire. Camille rompit le ſilence la premiere, & jettant les yeux ſur David, elle dit que c'étoit à lui, ou à Valentin, à dicter une réponſe à la lettre de Milord.... Simple pâlit à ces mots. Il ſe rappella d'avoir oui dire à Mademoiſelle Johnſon, qu'elle *eſpéroit que ſon Amant auroit trop d'amitié pour elle, pour la preſſer de refuſer une offre avantageuſe.* Il commençoit à craindre que Camille ne penſât de la même façon, & ne lui propoſât de faire une réponſe à Milord.... que pour le piquer de généroſité. Il lui dit donc qu'il croyoit que perſonne ne devoit mieux ſavoir qu'elle, ce qu'elle avoit à répondre en cette occaſion; & que comme le bonheur d'un cœur bien placé ne dépendoit pas des grandeurs, ni des richeſſes, il ne ſe croyoit pas obligé à lui conſeiller d'accepter l'offre de Milord. Camille vit la foibleſſe de David, & en eut pitié. Elle l'imputa à la délicateſſe de ſa paſſion; & loin d'en être piquée, elle lui répondit ſans s'émouvoir, qu'il ſe trompoit dans le jugement qu'il faiſoit d'elle, & qu'elle alloit l'en convaincre. Là-deſſus elle écrivit la Lettre ſuivante.

MILORD,

J'AI *à préſent autant de ſujet de vous témoigner ma reconnoiſſance, que j'en avois hier de vous marquer mon reſſentiment. Des raiſons invincibles m'empêchent d'accepter l'honneur que vous voulez me faire; & pour ce qui eſt de retourner chez mon Pere, les traitemens que j'y ai reçus me défendent de m'expoſer jamais à en recevoir de pareils, ce qui ne manquera pas d'arriver, tandis que* Lydie *y ſera maîtreſſe. Cependant,* MILORD, *je ſens comme je le dois la bonté de vos offres, & je ſuis avec beaucoup de reſpect,*

MILORD,

Votre très-humble &
très-obéiſſante Servante

CAMILLE.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'agitation de David pendant que Camille écrivoit, ni ſon raviſſement lorſqu'elle lut ſa Lettre. Valentin aprouva fort le procédé de ſa ſœur, & Cinthie lui témoigna le bon gré qu'elle lui ſavoit de ſa réſolution. Une vive joie recommença à briller ſur le viſage d'un chacun, tout reprit cet air de paix & de gaieté qui avoit régné juſques-là parmi eux.

Comme ceux qui n'ont guères étudié l'eſ-

prit de l'homme, pourroient être ſurpris de cette ſaillie de généroſité qui prit tout-à-coup à Milord.... il eſt bon, avant que de paſſer outre, d'expliquer ce qui donna lieu à ce changement ſurprenant dans ſes ſentimens. Lorſque Milord quita Camille après ſon entretien avec elle, ſon étonnement étoit ſi grand, qu'il crut que tout ce qu'il venoit d'entendre, n'étoit que l'illuſion d'un ſonge. Il ne pouvoit comprendre qu'une femme pût tenir à la fois contre ſon air & contre ſes richeſſes. Son orgueil étoit piqué au vif, & ſes deſirs augmenterent à la vue des difficultés.

Pour ce qui eſt des contes qu'il avoit ouï faire de Camille, il n'y voyoit plus le moindre fondement. Une fille qui pouvoit lui réſiſter, devoit être vertueuſe ſans contredit. En un mot, il trouva tant de peine de ſe paſſer de Camille, qu'il réſolut de franchir le pas, & de l'épouſer s'il pouvoit trouver le moyen de rétablir ſa réputation. Etrange bizarrerie! Lorſqu'il ne voyoit d'autre obſtacle à la poſſeſſion de ſa Maîtreſſe que ſon peu de bien, & qu'il pouvoit la recevoir avec honneur de la main de ſon Pere, il eut la force de ſurmonter ſa paſſion. Comme il n'avoit pas la moindre eſpérance d'en faire une Maîtreſſe, & qu'il croyoit imprudent de ſonger à l'épouſer, ſes deſirs cédérent à l'impoſſibilité apparente de les ſatisfaire. Mais lorſqu'il la vit pauvre & perdue d'honneur, il s'aſſura ſi fortement de la poſſéder, qu'il ne put ſe ſoumettre à

un refus ; & voyant tant d'obſtacles de tous côtés, il ſe jetta dans le danger pour en éviter l'apréhenſion.

CHAPITRE VII.

La Vie d'un Athée.

LE lendemain, Simple propoſa d'aller à l'Egliſe. Il n'avoit, dit-il, jamais eu tant de raiſon de remercier la bonté du Ciel, qui lui avoit accordé le ſeul bonheur qu'il eut jamais ſouhaité des perſonnes qui méritoient également ſon eſtime & ſon amitié. Ces paroles furent reçues d'un chacun avec des marques de la plus vive reconnoiſſance, & ils allérent tous enſemble à une Egliſe voiſine. Le hazard voulut que le Miniſtre qui y prêchoit ce jourlà, étoit juſtement celui avec qui Cinthie étoit venue à Londres. Elle le reconnut auſſitôt, & en informa les autres. Chacun fut ravi de voir une perſonne dont Cinthie leur avoit donné une idée ſi avantageuſe. Le Diſcours qu'ils entendirent acheva de les y affermir. David penſa d'abord à faire connoiſſance avec lui par le moyen de Cinthie. Le Sermon fini il ſurvint une pluye ſi violente, que ne voyant point de caroſſe à portée, ils ſe virent obligés de s'arrêter pendant quelque tems à la porte. Le Miniſtre qui avoit apperçu Cinthie

vint les aborder. Après un moment d'entretien, Simple le pria à diner. Il accepta poliment l'invitation, & un domeſtique lui ayant amené un caroſſe ils ſortirent tous enſemble.

Le diſcours tomba naturellement ſur le voyage où le Miniſtre avoit fait connoiſſance avec Cinthie. Elle parla de l'Athée, & fit un détail de la converſation qu'ils avoient eue avec lui dans la voiture, & dont elle n'avoit encore parlé qu'en gros. Elle répéta tous les argumens ridicules dont ce malheureux s'étoit ſervi pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. « Eſt-il poſſible, s'écria David, qu'il y ait au Monde une créature ſi ennemie d'elle-même, & du reſte des hommes, pour tâcher de les priver de la penſée la plus conſolante qu'ils puiſſent avoir! » Le Miniſtre dit qu'ayant eu quelques affaires à l'endroit où l'Athée s'étoit caſſé la jambe, il avoit paſſé chez le Chirurgien où ils l'avoient laiſſé, & avoit appris que le malade n'ayant point voulu garder de régime malgré tout ce qu'on put lui dire, s'étoit attiré une fiévre violente qui l'avoit emporté en peu de jours. » Mais ce qui m'a le plus touché, continua le Miniſtre, dans ce qu'on m'a raconté de ce pauvre homme, c'eſt que lorſqu'il ſe vit hors d'eſpoir de réchapper, toute ſon infidélité imaginaire ſe diſſipa tout-à-coup, & fut ſuivie de remords & d'une horreur inexprimable. Il pria le Chirurgien de lui faire venir un Eccléſiaſtique qui demeuroit dans le voiſi-

nage, & leur dicta l'hiſtoire de ſa vie, dont ils m'ont donné une copie que j'ai ſur moi.» Chacun ayant prié le Miniſtre d'en faire part à la compagnie, il tira de ſa poche un écrit où il lut ces paroles.

« Dans ma jeuneſſe je prenois plaiſir à lire tous les Livres qui s'accordoient le plus avec mes inclinations, je veux dire ceux qui tâchent de prouver que le plaiſir eſt placé dans le vice; que ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de lâcher la bride à ſes paſſions, & de ſaiſir le plaiſir préſent ſans ſe mettre en peine d'un avenir incertain. Comme je n'avois que peu d'argent, je m'aſſociai avec une troupe de Joueurs, & ſur la parole que je leur donnai de ne faire conſcience de rien, ils me promirent ma part du butin. Lorſque la fortune me rioit, j'allois auſſitôt dépenſer mon argent en toutes ſortes de débauches. Je n'aimois les femmes qu'autant qu'elles contribuoient à mes plaiſirs, & par conſéquent je ne me mettois jamais en peine des refus que j'en eſſuyois. J'allois de l'une à l'autre, ſûr de réuſſir quelque part. Les promeſſes ne me coutoient rien, je les prodiguois avec autant de facilité que j'avois de peine à les tenir. Lorſque par ces moyens j'étois venu à bout de ſéduire une femme, dès que j'en étois las je ne me faiſois aucun ſcrupule de la laiſſer dans la pauvreté & dans l'infamie, ſans m'embarraſſer de ce qu'elle deviendroit.

Sitôt que j'avois diſſipé tout mon argent, je retournois au jeu. Enfin, mes aſſociés s'étant un jour apperçu que je les avois fraudés de leur part du gain, convinrent enſemble de me déshonorer. Ils m'obſerverent de près, & m'ayant vu tirer de faux dez, ils me découvrirent en plein caffé. J'eus beau défendre mon innocence par les ſermens les plus terribles, on ne m'écouta pas. La perſonne que j'avois voulu tricher, me reprit tout ce que je lui avois gagné dans la ſoirée, & me mit hors de la chambre à coups de pié. Sans compter la perte que je venois de faire, j'avois aſſez d'orgueil pour être outré du mauvais traitement qu'on m'avoit fait, mais je n'eus pas aſſez de courage pour en tirer raiſon.

» La reſſource du jeu m'ayant manqué, je me vis contraint de tourner mes vues d'un autre côté. J'avois un ami généreux, qui me ſecouroit toutes les fois que je me trouvois dans la miſere; mais je n'en recevois qu'autant qu'il m'en falloit pour payer de tems en tems quelque dette qui m'auroit fait mettre en priſon. Cela ne ſuffiſant pas à ma prodigalité, je m'aviſai d'un autre expédient. Je m'attachai à des femmes crédules, que je faiſois ſemblant d'aimer, pendant que dans le fond je mettois tout en uſage pour les excroquer. Je choiſiſſois pour cela celles qui n'avoient que peu de bien. Si je m'étois adreſſé aux riches, on

auroit bientôt découvert mes vues intéreſſées; au lieu qu'en faiſant ma cour aux autres, elles ſe perſuadoient aiſément que je n'en voulois pas à leur argent, & que mes démarches étoient ſinceres. La méthode que j'obſervois avec elles, étoit de mettre tout en commun entr'elles & moi. Lorſqu'elles avoient beſoin d'argent, je leur en prêtois. Je paſſois auſſi, auprès d'elles pour l'homme du monde le plus généreux, juſqu'à ce que je leur euſſe donné les dernieres preuves de ma perfidie. Quand je leur avois tiré juſqu'au dernier ſou, je les laiſſois déplorer leur folie, & je m'applaudiſſois du beau coup que je venois de faire. Je fus enfin pris dans mes pièges. Je tombai entre les mains d'une femme qui pénétra mes intentions. Lorſqu'elle m'eut attrappé tout ce que j'avois d'argent, elle me ferma la porte au nez. Une autre, dont j'avois tiré juſqu'à 500 pieces par ma feinte généroſité, s'en plaignit à ſon frere, dont elle étoit ſi tendrement aimée qu'elle ne craignoit pas de lui découvrir ſes foibleſſes. Il me donna des coups de canne en pleine rue, & jura qu'il me traiteroit de même par-tout où il me rencontreroit, juſqu'à ce que j'euſſe rendu à ſa ſœur juſqu'au dernier ſou de ce que je lui devois. Comme je ne voulois ni ne pouvois rendre cet argent, j'étois ſouvent obligé de me cacher pour éviter mon ennemi, & je ne

ſortois jamais qu'en tremblant crainte de le rencontrer.

Après ces deux accidens, je me laſſai d'un métier ſi dangereux, & je cherchai fortune ailleurs. Je m'introduiſis dans la compagnie de quelques jeunes gens, où vantant le prix de la véritable amitié je comptois d'en tirer tout le fruit. Je ſuivis encore ici ma vieille maxime, de ne fréquenter que ceux qui n'avoient pas de grands moyens : j'avois ſouvent éprouvé que les plus riches n'étoient pas les plus généreux. Tout alla au gré de mes deſirs pendant quelque tems. Mais comme j'avois accoutumé d'abandonner auſſi-tôt tous ceux que j'avois plumés, & que je réglois toujours mon amitié à l'argent que je tirois de mes dupes, je devins bientôt l'exécration de toutes mes connoiſſances. Quelques jeunes déterminés, qui ne purent digérer la lâcheté de mon procédé, me rouerent de coups, & je n'oſai plus me montrer dans leur voiſinage.

» Pauvre & deshonoré, j'avois encore la manie de me croire un habile homme, & toutes ces traverſes ne ſuffirent pas à m'ouvrir les yeux ſur l'indigne train de vie que je menois.

Je changeai de quartier, & je fis de nouvelles connoiſſances, que je tâchai de prévenir en ma faveur par une nouvelle eſpece d'hypocriſie. Je faiſois le devot, je ne parlois que de vertu & de religion. Je ne voyois

que de vieilles femmes, ſachant bien que la compagnie des jeunes ruineroit au caractere que j'avois envie de me donner. J'attrappois cependant de l'argent, que me donnoient des perſonnes charitables pour en aſſiſter de pauvres familles, dont je leur faiſois les contes les plus touchans. Cela ne dura pas longtems. Mon penchant au vice étoit ſi fort, qu'on l'entrevoyoit dans toutes les occaſions. Je ne pouvois m'empêcher de boire, & le vin malgré moi mettoit bientôt au jour la vérité. On ſe recria contre moi, on me diffama, & je fus obligé de me dérober par la fuite à la furie du voiſinage.

Je parus enſuite dans le monde ſous le caractere de philoſophe. Je tâchai de décrier la religion, & de ſubſtituer la morale. J'en impoſois par-là à pluſieurs ignorans, qui croyant d'attrapper dans mes diſcours extravagans quelque trait qui pût leur donner la réputation de gens d'eſprit, s'eſtimoient heureux de me connoître. Nous étions une bande d'étourdis, qui nous aſſemblions tous les ſoïrs à un caffé, où dès que le vin nous avoit mis en train de babiller, chacun étaloit ſon éloquence en invectives contre ce que nous appellions ſuperſtition, ou en des éloges outrées de la philoſophie. Pas un de nous ne doutoit d'atteindre au comble de la ſageſſe ſans le ſecours de la religion. Chacun épuiſoit ſa mémoire à répéter tous les

contes ſcandaleux qu'il eut jamais ouï faire des gens d'égliſe. Pour moi mes diſcours étoient principalement tournés contre la mauvaiſe foi. Je m'étendois ſur la baſſeſſe qu'il y avoit à abuſer de la confiance de ſes amis. Je voulois que chacun apportât tant d'honnêteté dans toutes ſes actions, que ſa ſimple parole fût auſſi ſacrée que les ſermens les plus ſolemnels. Après de pareilles déclarations, il n'y eut pas une bourſe dans la compagnie qui ne fût à ma diſpoſition, & ſi l'argent de mes amis avoit duré, on ne m'eût pas connu de long-tems. Mais lorſque j'eus épuiſé leur fond, & qu'ils me virent prodiguer en folles dépenſes l'argent qu'ils m'avoient prêté, pendant que je refuſois de leur en rendre une obole, ils apperçurent leur erreur, & la ſource de ma morale. Je ne leur avois point fait de billet, par conſéquent ils n'avoient aucun moyen de ratraper ce qu'ils m'avoient prêté. Mais un d'entre eux ſachant que je devois cinquante *Pieces* à un Marchand de ſa connoiſſance, lui apprit à qui il avoit à faire, & le perſuada à me faire arrêter. «

Réduit à la triſte alternative de payer ou d'aller en priſon, je ne ſus par où me tirer de ce mauvais pas. Je craignois que la perſonne qui m'avoit juſques-là tendu la main dans mes néceſſités, ne fût laſſe de mes extravagances; cependant c'étoit là la ſeule reſſource qui me reſtoit. Je m'adreſſai donc

encore à cet ami. Il s'offrit de payer cette dette, ſi je voulois lui promettre d'aller demeurer à la campagne, & d'y vivre d'une petite penſion qu'il s'engageoit à me payer tous les quartiers. Quelques dures que ces conditions me paruſſent, je fus obligé d'y ſouſcrire plutôt que de me laiſſer entraîner en priſon. Mon bien-faiteur paya la dette, me donna de l'argent pour mon voyage, & me tint enſuite parole fort ponctuellement.

Dans cet état, ſi je n'eûſſe été entièrement dépourvu de bon ſens, ou que j'eûſſe fait la moindre attention à mes véritables intérêts, j'avois une belle occaſion de rétablir ma ſanté. Je l'avois ſi fort ruinée par mes débauches, que quoique jeune je me voyois attaqué de preſque toutes les infirmités qui accompagnent la vieilleſſe : mais au lieu de voir combien j'avois été toute ma vie la dupe de mes fauſſes maximes & juſqu'où je m'étois trompé en penſant de tromper les autres, je n'écoutai que mon déſeſpoir, & le dépit de me voir relegué à la campagne. Privé de tant d'occaſions de me faire du mal que j'avois eu à Londres, j'embraſſai la ſeule qui me reſtoit, & je m'abandonnai ſi fort à l'ivrognerie, que j'étois rarement le maître de ce peu de raiſon que mes déſordres m'avoient laiſſé. Mes néceſſités augmentant tous les jours, je commençai à m'en prendre à l'auteur de mon être, de tous les maux que je m'étois attirés, au point que mon extravagance, & la peur

de la juſtice divine, me firent ſouhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, & me rendirent enfin *Athée* de profeſſion. Ma petite penſion m'aiant à peine ſuffi pour un mois de débauche, je ſongeai à retourner à Londres à quelque prix que ce fût, réſolu d'en venir aux dernières extrémités, & d'aller voler ſur les grands chemins, plutôt que de gêner mes penchans déréglés. J'allois en effet à Londres, lorſqu'il m'arriva ce malheur qui m'a réduit à l'état où je ſuis. Je ne ſaurois dire que j'aie jamais été heureux de ma vie. L'anxiété où me jettoit ſans ceſſe l'atteinte de l'iſſue de mes projets, la crainte d'être découvert, & le ſuccès malheureux de mes fourberies, outre l'envie qui me rongeoit ſans relâche à la vue du bonheur des autres, m'ont rendu dès ma jeuneſſe le plus miſérable de tous les hommes. » Il s'arrêta en cet endroit, & ſe trouva ſi fatigué d'avoir parlé ſi longtems, qu'il s'endormit inſenſiblement.

Il eut un tranſport au cerveau, en s'éveillant. Dans ſon délire, il ne fit que parler de ſon frère. Lorſqu'il fut un peu calmé, il dit que la honte lui avoit fait cacher une partie de ſon hiſtoire, & là-deſſus il pria le Chirurgien de lui ramener l'Eccléſiaſtique. Dès qu'il fut entré: J'avois ſupprimé, dit le Malade, le plus mauvais endroit de ma vie, mais je ſens bien que je n'aurai point de repos juſqu'à ce que je vous l'aie révélé.

Les ſecours, que je recevois continuelle-

ment dans mes détreſſes, je le ſai bien ; quoiqu'on ne voulût pas me le dire, je les devois à mon frere, le plus généreux de tous les hommes ; mais au lieu de lui tenir compte de ſes bontés, je riois en moi même de ſa ſottiſe.

Pendant la derniere maladie de mon père l'envie de m'approprier tout ſon bien me fit forger un teſtament, que je ſubſtituai à la place du véritable, & par lequel je privois mon frere de ſa part de l'héritage. «

Pendant ce diſcours Simple changea ſi ſouvent de couleur, & tomba peu-à-peu dans un abattement ſi viſible, que toute la compagnie tourna les yeux ſur lui, & Camille lui demanda s'il ſe trouvoit mal. » Hélas! dit David tout tremblant & d'une voix mal aſſurée, ce malheureux dont vous venez d'entendre l'hiſtoire, je reconnois à quelques circonſtances que c'étoit mon frere. Je l'ai aimé tendrement tandis que je l'ai cru vertueux, & malgré ſa conduite je ne puis appréndre ſes malheurs ſans la douleur la plus vive. Il eſt vrai que je l'aſſiſtois ſecrettement dans l'indigence; j'eſpérois qu'il reconnoîtroit un jour ſes travers, & qu'il en reviendroit. Si j'avois ſu ſon répentir, j'aurois volé pour le voir & pour l'embraſſer avant qu'il mourût. Pardonnez à mes larmes, je ne ſaurois m'empêcher d'en donner à ſa mémoire. » En diſant ces mots, il ſe couvrit les yeux de ſon mouchoir.

CHAPITRE VIII.

Différence qu'il y a entre les fautes qui ſont l'effet d'une paſſion violente, & celles qui doivent leur origine à la malignité & à une rancune invétérée.

PENDANT ces entrefaites, un domeſtique vint dire à Camille qu'un vieux Gentilhomme étoit à la porte & demandoit avec empreſſement à lui parler. Elle courut en-bas auſſitôt, avec une précipitation qui ſurprit tous ceux qui la virent : mais leur étonnement fut bien plus grand, lorſqu'ils l'entendirent jetter un cri des plus perçans comme s'il lui fût arrivé quelque terrible accident. Le bruit qu'elle fit réveilla David, il perdit l'idée de tout hors de ſa chère Camille, & vola à ſon ſecours ſuivi de tout ce qu'il y avoit de monde dans la maiſon. Ils rencontrérent en deſcendant un vieillard de bonne mine, qui la portoit entre ſes bras, & qui s'écria en les voyant : » Ah ! de grace laiſſez-moi paſſer ! En trouvant ma chère enfant je l'ai perdue à jamais ; mais morte ou en vie, elle ne ſortira pas de mes bras, & je mourrai avec elle.

Chacun reconnut à ces mots le Père de Camille, & Valentin tout en pleurs le mena dans une chambre, où il mit tout doucement ſa fille

ſur le lit. On ne penſa d'abord qu'aux moyens de la faire revenir. Au moment qu'elle ouvrit les yeux, elle les fixa ſur ſon Père ſans avoir la force de parler. Enfin, ayant ſoulagé ſon cœur par un torrent de larmes, » Suis-je donc enfin aſſez heureuſe, dit-elle d'une voix entrecoupée, pour que mon Pere me croie digne de ſa pitié? Eſt-il bien vrai, mon cher Pere, que vous avez eu la bonté de me chercher? Eſt-ce bien vous que je vois? » Ses ſanglots l'empêcherent de pourſuivre. Valentin s'étoit jetté en même tems aux pieds de ſon pere, qui le releva en le regardant d'un air tendre, & ſe jettant à ſon cou, » Ah! mon fils! lui dit-il, rien au monde n'auroit pu m'empêcher de vous embraſſer auparavant que l'état où je voyois votre ſœur. Il retourna enſuite à Camille & de Camille à Valentin, partageant entre eux ſa tendreſſe, & les ſerrant tour à tour entre ſes bras. Enfin, preſſé par les mouvemens de ſon cœur: » Mes chers enfans, s'écria-t-il en ſe mettant à genoux devant eux, mes chers enfans, ſi j'oſe encore vous appeller de ce nom, pardonnez-moi mes foibleſſes, je ne demande au Ciel qu'aſſez de tems pour réparer le tort que je vous ai fait; oui mes enfans, je ne ſouhaite de vivre que pour travailler à votre félicité. » Camille, qui s'étoit déja jetté en bas du lit, courut avec Valentin relever ſon pere, en lui aſſurant que la plus grande conſolation qu'il pouvoit leur donner, c'étoit de

leur rendre ſa tendreſſe. On ne ſauroit repréſenter une ſcène ſi touchante, qu'en avouant l'impoſſibilité de la dépeindre. Simple & Cinthie ſentoient tous les tranſports de joie & de tendreſſe dont ils étoient témoins, & le bon éccléſiaſtique ſe réjouiſſoit d'avoir trouvé tant de vertus & de bonté parmi les hommes. Il ſe retira peu après, craignant d'être incommode, & promit de revenir dans deux ou trois jours.

Le ſaiſiſſement & l'émotion où étoit le pere de Camille & Valentin, ne lui permit pas de leur faire aucun diſcours ſuivi, ni de leur apprendre les accidens qui le rendoient à leurs vœux. Tout ce qu'ils purent tirer de lui, ce fut que Livie étoit morte, & qu'ils apprendroient le reſte à loiſir. Il auroit voulu leur demander par quels moyens ils avoient pu ſe maintenir pendant qu'ils avoient été ſéparés de lui. Il leur fit mille queſtions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendreſſe. Cependant, par le peu qu'ils purent lui en apprendre, le pauvre homme parut pénétré de la plus vive reconnoiſſance envers David. Camille voyant à quel point ſon pere étoit ému, le perſuada avec bien de la peine de s'aller coucher.

David voyant que Camille avoit retrouvé la ſeule perſonne dont elle dépendoit, réſolut de lui ouvrir ſon cœur dès le même ſoir, & de la prier de conſentir au deſſein qu'il avoit de la demander à ſon pere.

Je ne m'arrêterai pas long-tems ſur cet endroit de mon hiſtoire, malgré l'uſage reçu de la plupart des écrivains d'introduire le lecteur à une Scène d'amour qui n'intéreſſe que ceux qui en ſont les acteurs. Tout ce que je dirai là-deſſus, c'eſt que Camille, aprés des preuves convainquantes d'un attachement ſincere qu'elle avoit reçues de David, jugea à propos de retrancher la plus grande partie des cérémonies que les femmes ont accoutumé de preſcrire aux hommes avant de leur découvir leurs véritables ſentimens. Comme elle ſavoit bien que la moindre parole qu'elle diroit cauſeroit à ſon amant la joie ou la douleur la plus ſenſible, elle ne fit point difficulté de lui avouer naïvement qu'elle l'aimoit, & que ſi ſon pere y conſentoit, le plus grand bonheur qui pût lui arriver ſeroit de paſſer ſa vie avec lui.

Qui voudroit ſe former une idée qui approchât de la joie dont Simple fut ſaiſi en ce moment, pourroit ſe repréſenter les tranſports d'une petite fille, lorſque ſes parens lui donnent imprudemment la préférence ſur toutes ſes ſœurs; puis la remarquer dans un âge plus avancé, lorſqu'elle eſſaye ſon premier manteau. Il faudroit enſuite la ſuivre au bal, & voir le brillant de ſes yeux, & les mouvemens convulſifs de ſa petite perſonne, lorſqu'elle reçoit les premiers complimens d'un cavalier. Mais qu'on ne la perde

pas de vue juſqu'à ce qu'on l'ait placée dans une aſſemblée nombreuſe, où elle entend condamner les indiſcrétions de ſa rivale, & déchirer ſa réputation : qu'on lui diſpute le marquis ou le chevalier, l'officier ou l'avocat, n'importe, l'injure eſt égale : elle deſire avec la même ardeur l'adoration de tout le monde, & ſa haine embraſſe toutes les femmes qui peuvent la priver d'une diſtinction ſi flatteuſe. Ce n'eſt pas encore tout : qu'on s'imagine les tranſports d'un jeune officier qui monte ſa premiere garde, ou le raviſſement d'un courtiſan ambitieux qui vient de ſuplanter ſon compétiteur : mais qu'on s'imagine ce qu'on voudra, à moins qu'on n'ait expérimenté ce que c'eſt qu'un amour ſincere & heureux, on ne ſauroit rien ſentir qui approche de la joie de David.

« C'eſt vous, mademoiſelle, dit-il à Camille, qui venez de me délivrer de la crainte où j'étois, qu'il n'y a point de véritable bonheur dans ce monde. Lorſque le ciel vous offrit à mes yeux, j'étois ſur le point de m'aller enſevelir dans quelque ſolitude inacceſſible à tout le reſte des hommes. Y-a-t-il en effet de malheur ſemblable à celui de vivre parmi des gens qui nous forcent tous les jours à les mépriſer. C'eſt à vous, mademoiſelle, à qui je dois le plaiſir délicat de voir mon penchant d'accord avec ma raiſon. Vous ſavez que j'offris ma main à Cinthie; car pourquoi vous l'aurois-je caché ?

Je croyois, à dire le vrai, avoir trouvé en elle ce que je cherchois depuis long-tems, une femme qui méritât mon eſtime. Ma raiſon ſe rendit à ſes vertus; mais vous ſeule avez ſu toucher mon cœur, & mériter en même-tems mon admiration.

La joie de Camille étoit égale à celle de David. Elle entendit nommer Cinthie ſans la moindre émotion, ce nom ne lui rappella que la paſſion de Valentin; & comme elle ne pouvoit être parfaitement contente pendant que ſon frere & ſon amie ne l'étoient pas, elle ne put s'empêcher de ſoupirer, en réfléchiſſant aux obſtacles qui s'oppoſoient à leur bonheur.

Simple entendit ce ſoupir, & dit qu'il n'auroit pas cru mériter la bonne opinion qu'elle avoit de lui, s'il eût pu goûter un plaiſir parfait pendant que Valentin étoit affligé; que la mort de ſon frere lui rendoit une partie de ſon revenu, & qu'il ſe voyoit d'ailleurs aſſez de bien pour mettre tous ſes amis à leur aiſe, ſans beſoins & ſans abondance, ce qui ſuffiſoit pour remplir les deſirs de tout homme raiſonnable. Camille étoit de plus en plus charmée de la vertu de ſon amant, & voyant bien qu'il ne prenoit plaiſir à d'autres dépenſes qu'à celles qui contribuoient aux plaiſirs de ceux qu'il aimoit, elle crut qu'il y avoit plus de généroſité à lui laiſſer contenter ſa paſſion favorite, qu'à refuſer des offres qui en retranchant d'un bien qu'elle

devoit poſſéder, alloient rendre heureux ſon frere & ſon amie.

Ils allerent enſemble retrouver Valentin & Cinthie, dont l'air triſte & rêveur les inquiéta au premier abord. S'étant informés du ſujet de ce changement, ils apprirent que Valentin ayant prié Cinthie de lui permettre de demander le conſentement de ſon pere pour l'épouſer, elle lui avoit déclaré ſa réſolution de ſe retirer le lendemain, diſant qu'elle ne pourroit jamais ſe réſoudre à rentrer dans une famille où elle ſeroit à charge le reſte de ſes jours. Si elle eût eu du bien, diſoit-elle, elle ſe ſeroit crue heureuſe de le partager avec Valentin, pour qui elle avoit eu les ſentimens les plus avantageux depuis ſa jeuneſſe; mais que l'état où elle ſe voyoit alors, lui défendoit de ſouſcrire à un engagement qui ne promettoit qu'un fâcheux avenir.

Simple la pria de conſidérer qu'en faiſant le bonheur de Valentin, elle feroit celui de tous ſes proches, qui en étoit inſéparable. Camille ſe joignit à David, & ils alléguérent tant de raiſons, qu'enfin ils ébranlerent la réſolution de Cinthie. Elle les pria cependant de lui donner quelque tems pour ſe réſoudre, & ſe retira dans ſa chambre. Valentin approuva ſa conduite, quelque impatience qu'il eût d'entendre l'arrêt de ſa deſtinée. David & Camille lui tinrent compagnie pendant quelque tems : ſon émotion étoit ſi forte ;

qu'elle ne lui permettoit pas de prendre le moindre repos. Cinthie ſeule occupoit toutes ſes penſées : la peine qu'elle avoit priſe à lui perſuader de ſurmonter ſa paſſion, n'avoit fait que l'augmenter. Cependant, malgré la violence de ſon penchant, il ſentoit une certaine répugnance à le contenter aux dépens d'un ami auſſi généreux que David.

Le lendemain matin dès que Valentin & Camille eurent apris que leur pere étoit éveillé, ils allerent lui ſouhaiter le bonjour. Leur joie étoit exceſſive, de pouvoir renouveller un devoir qui avoit fait leur plus grand plaiſir dès leur enfance. Le bon vieillard n'avoit jamais éprouvé, pas même le jour qu'il avoit épouſé ſa Livie, les tranſports qu'il ſentit à la vue de ſes chers enfans. Dès qu'il fut levé, & qu'ils eurent tous déjeuné enſemble, Camille pria ſon pere de leur apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis leur fatale ſéparation. Son pere, qui étoit alors tout entier à lui-même, ſuivit ſon penchant naturel de ne pas différer un moment ce qui pouvoit faire plaiſir à ſa fille, & il parla ainſi.

„ Je devrois avoir honte de m'être laiſſé entraîner à mon âge par une paſſion déraiſonnable, au préjudice de deux enfans qui méritoient ſi fort ma tendreſſe. Par où pourrai-je reconnoître la main généreuſe par laquelle je me les vois rendus ?

Depuis le jour que vous m'eûtes abandonné, & que je me laiſſai prévenir de

votre crime, je ſentis augmenter de plus en plus mon attachement pour Livie. Elle me plioit & me tournoit à ſon gré. Mon imagination n'étoit remplie que de ſes charmes, & tous mes deſirs ne tendoient qu'à la rendre heureuſe. Cependant, en dépit de mon entêtement, le ſouvenir de mes enfans que j'avois perdus, m'arrachoit ſouvent des ſoupirs. Je ne faiſois point difficulté d'ouvrir mon cœur à Livie, mais je ne lui parlois jamais de vous qu'elle ne parût troublée & inquiète. Elle me faiſoit des reproches qui ſembloient couler de l'amour le plus ſincere; elle ſe plaignoit avec une douceur affectée de ce qu'elle tenoit ſi peu de place dans mon cœur; que la déſobéiſſance la plus criante, & les crimes les plus honteux ne pouvoient effacer de ma mémoire des ingrats, que j'aimois beaucoup plus qu'elle. En un mot, il n'y a point d'artifice dont elle ne ſe ſervit pour vous éloigner de ma penſée. Elle y employoit tour à tour la complaiſance & les plaintes, les pleurs & les careſſes; & s'il arrivoit que ſa conduite me donnât le moindre ſoupçon de ſa ſincérité, un regard, un ſouris me jettoit un moment après dans des tranſports de tendreſſe, & toute autre penſée faiſoit place à la joie qu'elle m'inſpiroit.

Quoique tout mon argent fût entre ſes mains, il ne pouvoit ſuffire à ſa vanité, & à ſes caprices. Elle pouſſa ſi loin ſon extra-

vagance, qu'enfin j'y ſuccombai, & je me vis obligé à m'enfermer chez moi à cauſe de mes créanciers. Cependant ma paſſion pour Livie étoit toujours la même. Enfin, la crainte continuelle de la voir réduite à la miſere, & la penſée effrayante qui revenoit toujours malgré moi des dangers où mes enfans pouvoient être expoſés, me jetterent dans de violens déſordres, qui acheverent de ruiner ma ſanté.

J'étois dans cette affreuſe ſituation, ne ſachant comment me maintenir, ni moi, ni ma femme, lorſque le frere de Livie mourut. Il avoit perdu peu auparavant ſa femme & ſes enfans; & ſachant bien ce que l'humeur prodigue de ſa ſœur m'avoit couté, il me laiſſa en poſſeſſion de tout ſon bien, qui ſe montoit à vingt mille livres ſterling. Jamais ſecours ne pouvoit m'arriver plus à propos que celui-là. Il ſe paſſa cependant bien du tems avant que je puſſe me ravoir entiérement. Pendant tout le tems de mon indiſpoſition, Livie prit de moi tout le ſoin qu'auroit pu prendre la plus tendre des femmes. Elle comptoit s'aſſurer par-là toute ma dépouille. Elle veilloit auprès de moi des nuits entieres, & je devins enfin tellement la dupe de ſa flatterie & de ma ſotte tendreſſe, que j'oubliai d'avoir jamais été pere. M'étant ainſi délivré de la plus importune de mes penſées, & me voyant maître d'un bien conſidérable, je recouvrai bientôt ma vigueur ordinaire;

ordinaire ; mais la diſſimulation de ma femme lui couta la vie, la délicateſſe de ſon tempérament ne put tenir contre la fatigue qu'elle avoit endurée pendant ma maladie, elle tomba dans une fiévre ardente dont elle mourut.

„ Cette maladie remplit ordinairement l'eſprit d'idées effrayantes ; les crimes de Livie en redoubloient l'horreur. Le déſordre où elle étoit, l'obligea enfin de m'avouer tous les artifices dont elle s'étoit ſervie pour vous mettre mal dans mon eſprit, & que pour m'ôter tous les moyens de me reconcilier avec vous, elle vous avoit enfin chargés d'un crime, dont elle n'avoit pas la moindre raiſon de vous ſoupçonner „.

„ Figurez-vous, mes chers enfans, ce que je ſentis, lorſque la découverte de la perfidie de cette femme me remit devant les yeux toutes vos bonnes qualités. Quand je conſidérois la miſere & les traverſes où vous deviez être expoſés dans l'abandon total où vous êtiez, je penſai en perdre l'eſprit. Je lui demandai quelle manie avoit pu la pouſſer à méditer la ruine d'un homme qui l'aimoit à la folie, & qui mettoit tout ſon bonheur à lui plaire ? Tout ce que je pus tirer d'elle, ce fut qu'elle avoit cru ſes intérêts incompatibles avec les vôtres, & qu'elle avoit regardé tout ce que je pouvois faire pour vous, comme autant de rabattu ſur ſes eſpérances ; qu'elle s'étoit bien apperçue du chagrin que vous donn

changement à votre égard ; & que comme elle vous haïſſoit, elle avoit conclu que vous deviez aſſurément la haïr. Cette penſée, diſoit-elle, avoit porté ſa malice au-delà de ce qu'elle s'étoit d'abord propoſée. Elle mourut peu de tems après cette terrible confeſſion, & me laiſſa dans un état que je ne ſaurois dépeindre, & que votre tendreſſe ne pourroit enviſager ſans horreur ,,.

,, Hier, pendant que je repaſſois dans mon eſprit tous les moyens dont je pourrois me ſervir pour vous retrouver, Milord... vint chez moi. Mes domeſtiques dirent d'abord que je n'étois pas en état de voir qui que ce fût. Milord voulut monter à toute force, diſant qu'il avoit une affaire de la derniere conſéquence à me communiquer. Au moment qu'il entra dans ma chambre, il me dit qu'il vous avoit rencontré par accident. Je faillis à mourir de joie à cette nouvelle ineſpérée. Je fis mille queſtions, ſans lui donner le temps de répondre à aucune. Dès qu'il put me parler ſans être interrompu, il me dit, ma chere Camille, que votre procédé envers lui l'avoit convaincu de votre innocence, & que ſi je voulois vous envoyer chercher, & l'aider à vous juſtifier des calomnies dont on vous avoit chargée, il ſe croiroit heureux de vous épouſer. Je fus étonné de ces paroles : cependant je ne m'arrêtai avec lui qu'autant qu'il le fallut, pour le remercier des bonnes

nouvelles qu'il venoit de m'apprendre, & de l'honneur qu'il vouloit me faire. Je me fis donner le nom de la rue & de la perſonne chez qui vous logiez, & je volai vers vous, dans l'impatience de vous embraſſer, & de vous demander pardon de mon injuſtice.

„ Il me reſte dix mille pieces de bien, partagez-les entre vous. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt de vous voir heureux. Puis s'adreſſant à David : Pour vous monſieur, lui dit-il, diſpoſez de ma vie, & de tout ce qui eſt à moi. Rien ne ſauroit m'acquitter des obligations que je vous ai „.

Simple, qui n'avoit fait que trembler depuis le moment où il avoit ouï nommer Milord.... ſaiſit l'occaſion qui ſe préſentoit de s'expliquer, & répondit ſur le champ : „ s'il eſt vrai, monſieur, que vous croyez devoir quelque choſe aux petits ſervices que j'ai rendus à vos enfans, quoique j'en ſois aſſez recompenſé par le plaiſir de l'avoir fait, il ne tient qu'à vous de m'accorder le ſeul bien qui puiſſe flatter mes deſirs. Conſentez à m'appeller votre fils, en me joignant par des nœuds éternels à Camille, & l'univers n'aura point d'homme plus heureux que moi „. Camille ajouta que c'étoit tout ce qu'elle ſouhaitoit le plus, & raconta de quelle façon elle avoit déjà refuſé les offres de Milord.... Là-deſſus cet heureux pere joignit auſſitôt les mains des deux amans, aſſurant Simple, qu'il aimoit mieux voir ſa

fille unie à une perſonne qui lui avoit donné des preuves ſi convainquantes de ſon amour, qu'au premier prince de la terre.

Camille vit que Valentin craignoit de s'expliquer, Cinthie ne lui ayant pas encore donné la permiſſion : c'eſt pourquoi elle l'entreprit elle-même, impatiente de rendre ſon bonheur parfait, en faiſant celui de ſon frere. Elle dit à ſon pere, qu'il ne manquoit plus à la ſatisfaction générale, que ſon conſentement à l'union de Cinthie & de Valentin. Valentin ſe jetta aux genoux de ſon pere, en diſant que ſa ſœur venoit de demander la ſeule choſe qui pouvoit le rendre heureux. Ses vœux ne furent pas plutôt ſus qu'aprouvés d'un pere, qui vivoit plus pour ſes enfans que pour lui-même.

Cinthie apprenant que Valentin avoit de quoi vivre dans une honnête médiocrité, crut qu'elle ne devoit plus lui refuſer le plaiſir délicat de faire la fortune de la perſonne qu'il aimoit. Simple dit, que tout le bien qu'il poſſédoit ſeroit déſormais en commun, & tous enſemble ils prierent leur pere de paſſer avec eux le reſte de ſes jours. Rien ne peut égaler la ſatisfaction qui regnoit dans cette heureuſe famille. Le miniſtre dont nous avons parlé vint les voir le lendemain; & quoiqu'il aimât véritablement Cinthie, il avoit ſi peu d'amour-propre, qu'il les félicita tous ſincérement de leur bonheur, & l'on choiſit le lendemain pour la célébration de leurs noçes.

CHAPITRE IX.

Deux mariages, & par conſéquent la Concluſion de l'Hiſtoire.

LE lendemain matin, dès que Camille fut levée, elle alla dans la chambre de Cinthie, où elles ſe féliciterent mutuellement ſur le bonheur dont elles étoient ſur le point de jouir, après tant de chagrins & de traverſes par où elles avoient paſſé. Elles rirent bien enſemble des allarmes où Camille avoit été, en apprenant l'inclination que Simple avoit eu pour Cinthie. „ Je ne ſaurois nier, dit celle-ci, que monſieur Simple ne m'ait marqué de la paſſion. L'état où il me trouva, lui inſpira aſſez de pitié pour lui faire croire qu'il m'aimoit : mais je vois avec plaiſir que c'étoit vous ſeule, ma chere Camille, dont le cœur étoit néceſſaire au bonheur du ſien „. Camille rougit à ces mots, & ſentit en ce moment un redoublement de tendreſſe pour Cinthie ; mais avant qu'elle eût le tems de lui répondre, un domeſtique vint les avertir de ſe rendre dans un autre appartement, où David, Valentin & le miniſtre les attendoient. De-là ils allerent tous enſemble à l'égliſe, où la cérémonie de leur mariage fut célébrée. L'extaſe de Simple & de Valentin ne ſauroit s'exprimer. Camille & Cin-

thie donnerent, avec une joie modeſte, la main où leurs cœurs étoient liés depuis long-tems. Leur pere pleuroit de plaiſir, de voir que tous les artifices de Livie, la folle paſſion qu'il avoit eu pour elle, n'avoient pu l'empêcher de faire le bonheur de ſes enfans. Pour ce qui eſt du miniſtre, la bonté de ſon cœur lui faiſoit partager la ſatisfaction qu'il remarquoit dans les autres.

On pourroit peut-être s'attendre ici aux portraits des principaux perſonnages de mon Hiſtoire; mais comme les Ecrivains de Nouvelles & de Romans ont déja épuiſé toutes les beautés de la Nature pour en orner leurs Héros & leurs Héroïnes, je laiſſerai à l'imagination de chacun de mes lecteurs le ſoin de les former de la figure qui leur revient le plus. Ce ſont les eſprits de mes perſonnages que je me ſuis le plus appliqué à dépeindre, & de là on pourra aiſément juger quel fut le ſuccès de leur union.

Simple voyoit ſes recherches heureuſement finies, & ſe croyoit amplement récompenſé de toutes les peines & des contretems qu'elles lui avoient coûté par le mérite & la tendreſſe de ſon épouſe. Camille de ſon côté trouvoit un plaiſir ſans mélange dans l'aſſurance où elle étoit de faire le ſort d'un époux qu'elle eſtimoit & chériſſoit également, dans la vue de ſon frere élevé de la plus miſérable condition au comble de ſes deſirs, dans la compagnie de ſa plus chere amie, & enfin

dans la tendreſſe de ſon Père, qu'elle avoit retrouvé après une ſi longue abſence. Valentin & Cinthie ne formoient point de déſirs au-delà du ſort dont ils jouiſſoient; & la joie, l'amitié & le reſpect de tous enſemble, donnoient à leur pere toute la ſatisfaction dont ſon âge étoit capable.

Tous les incidens de la vie ſe changeoient en plaiſirs pour toute la famille, chacun s'éfforçant de faire contribuer les choſes les plus indifférentes au contentement de tout le reſte. Tout au rebours de la plupart des hommes, chacun étoit toujours prêt à condamner ſes moindres foibleſſes, & à exténuer celles des autres. Les infirmités même attachées à la nature humaine, devenoient légères par leurs ſoins, & ils en tiroient de nouvelles occaſions de ſe témoigner leur tendreſſe réciproque.

Toute chargée que puiſſe paroître cette peinture de leur condition, il n'y a point de Société qui ne puiſſe y parvenir aiſément. Chaque membre n'a pour cela qu'à s'acquiter de bonne-foi du rôle qui lui eſt tombé en partage, en portant toutes ſes démarches au bien de tout le corps. Au lieu de couver une lâche envie des avantages que la nature ou la Fortune a accordé à nos ſemblables, on n'a qu'à étendre ſa vue un peu plus loin, & conſidérer que comme les plus petites parties d'une machine contribuent autant que les plus grandes au but de l'ouvrier, ainſi

chacun dans ſon état, en faiſant, ſon devoir, eſt également utile à la Société. Dans la vie comme ſur le Théatre, on voit que le mauvais ſuccès des acteurs vient le plus ſouvent de l'ambition que quelques-uns ont de jouer des rôles qui ſont au-deſſus de leur capacité. Il y a auroit autant de confuſion & de déſordre dans tout le reſte de l'Univers, qu'il y en a parmi les hommes, ſi chaque partie n'y gardoit conſtamment la place qui lui a été marquée par la nature,

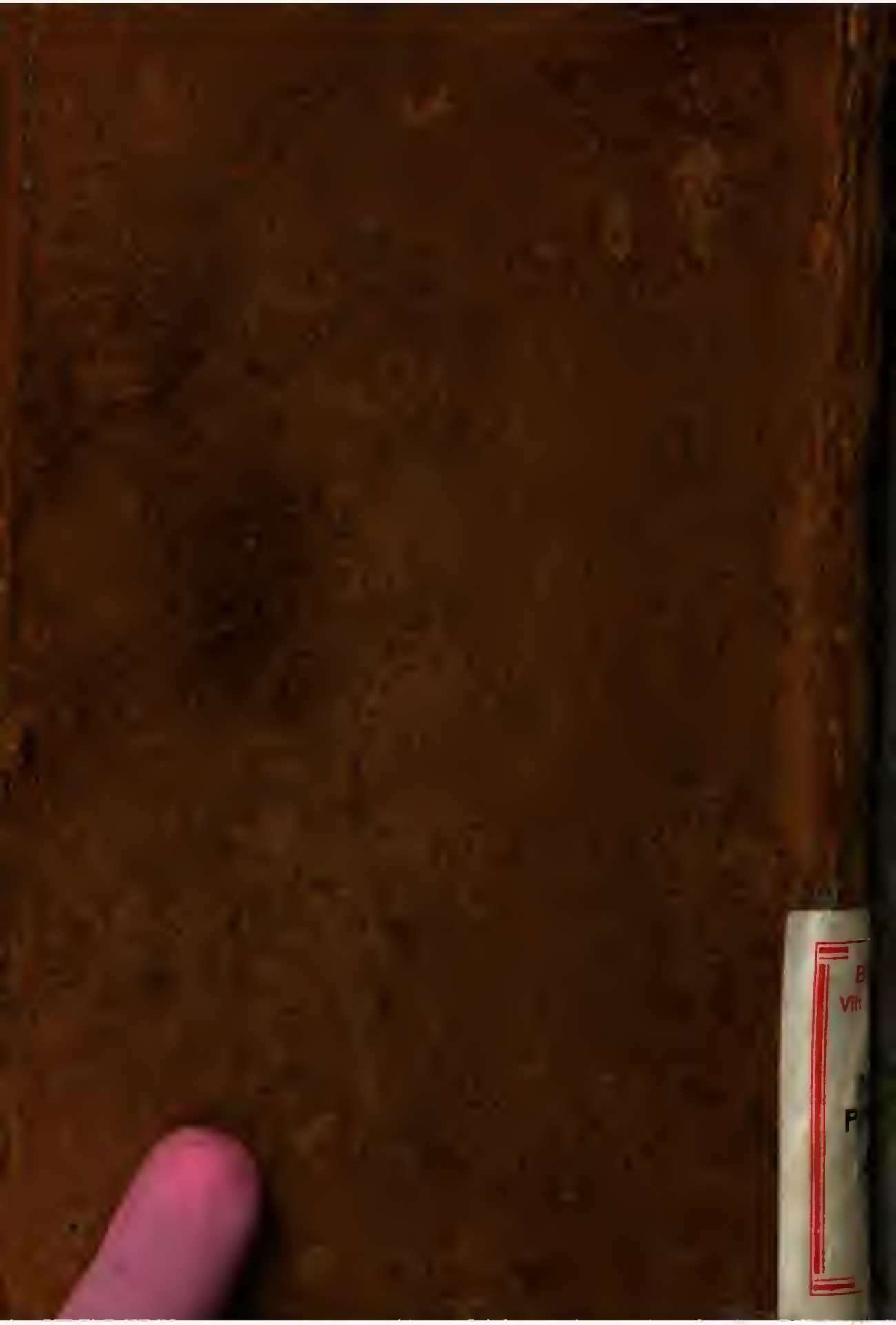
Où la diverſité regne avec l'harmonie,
Et tout a du rapport quoique tout y varie.

Ce buiſſon rampant, & l'humble arbriſſeau, contribuent à embellir la perſpective, autant que le haut peuplier ou le chêne majeſtueux: & ſans l'envie & l'ambition, les diverſes humeurs & les différens génies dont le monde eſt rempli, loin de contribuer à la diſcorde, ne manqueroient pas de produire une parfaite harmonie.

Si tous ceux qui ont été les mieux partagés du côté de l'eſprit, au lieu de l'employer à tourner en ridicule les foibleſſes d'autrui, le faiſoit ſervir à l'amuſement & à l'inſtruction de la Société à laquelle ils ſont particulièrement attachés; & ſi les petits génies, au lieu de nourrir une ſecrette vie contre ceux qui les ſurpaſſent, vouloient profiter modeſtement de leurs leçons, & ſupléer par les qua-

lités du cœur à ce qui leur manque du côté de l'eſprit, de quel plaiſir ne jouïroit-on pas dans la vie? qui pourroit ſe plaindre d'être malheureux?

Ce ſont ces attentions, cette bonté, cette tendreſſe, qui firent le bonheur de Simple & de ſon aimable compagnie. Ce ſont ces belles qualités ſeules qui peuvent nous donner des plaiſirs parfaits, & nous faire trouver dans le monde cette félicité qu'on voudroit en exclure, & dont nos vices ſeuls nous empêchent de jouir.

F I N.

627157
SBJ